



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



232 b 16



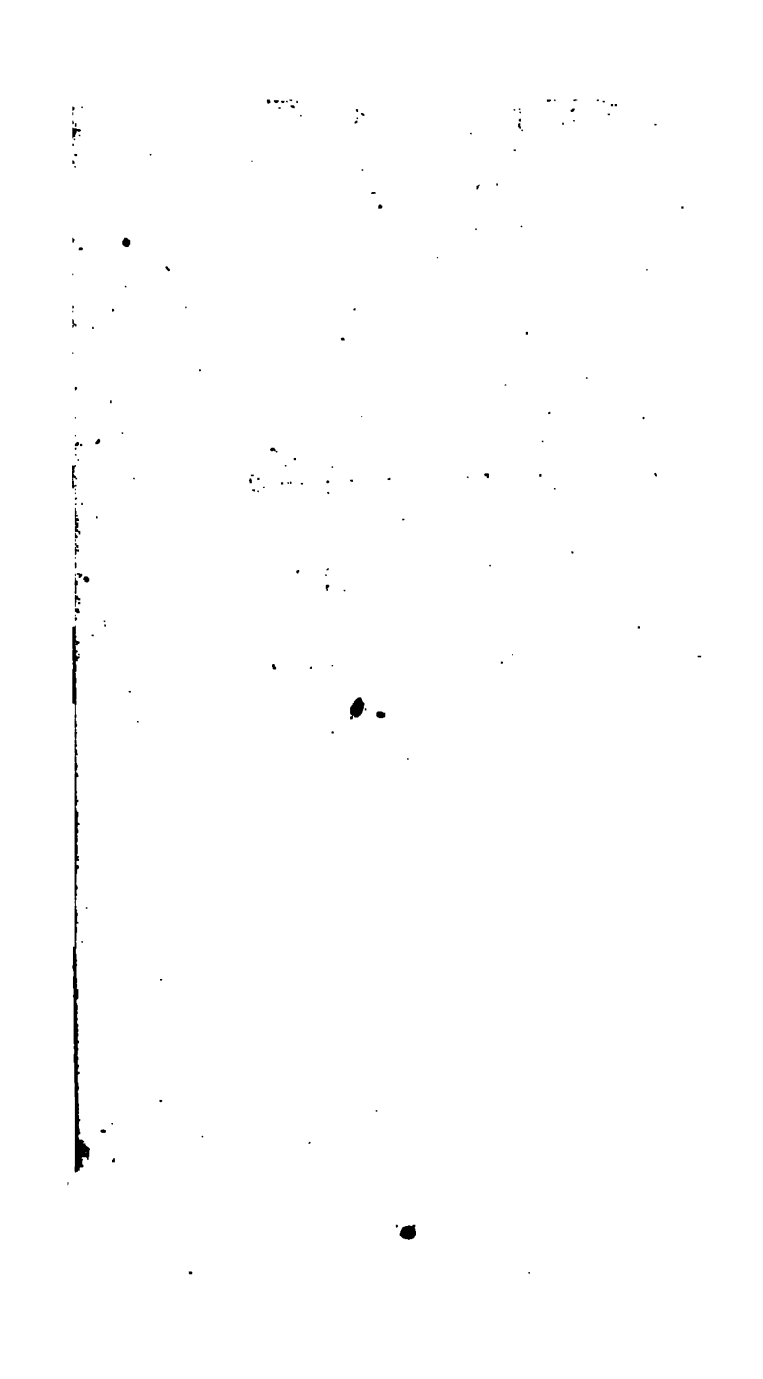






232 6. 16

LE COMTE  
DE VALMONT,  
*ou*  
LES EGAREMENS  
DE LA RAISON.  
*TOME SECOND.*









*La Raison le ramene à la Foi.*

# LE COMTE DE VALMONT,

OU

## LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRES  
RECUEILLIES ET PUBLIÉES

*Par M....*

Troisième Edition revue & augmentée.

---

One Almighty is, from Whom  
All things proceed, and up to him return,  
If not depriv'd.

*Milton. Parad. lost. Book. v.*

---

TOME SECONDE.



A PARIS,  
Chez MOUTARD, Libraire de LA REINE,  
de MADAME & de Madame la Comtesse  
D'ARTOIS, Quai des Augustins,  
A Saint-Ambroise.



M. DCC. LXXVI.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

---

Il est un seul Tout-Puissant de qui toutes  
choses procedent , & vers qui elles remontent ;  
& elles ne sont pas dépravées.

*Milton. Parad. perd. Liv. v.*

---



---

## EXPLICATION

### DES FIGURES.

V. Sujet de l'Estampe qui doit servir de frontispice au second volume.

*La Raison , après avoir éclairé un jeune Homme de sa lumière , le conduit à la Foi , pour qu'il trouve en elle un guide plus sûr & un plus ferme appui. Celle-ci , en le recevant , lui montre une colonne qui lui sert d'emblème. Le faite de cette colonne touche au Ciel , & y déploie l'étendard de la Croix. Sa base porte sur un roc , dont les fondemens reposent au plus profond de la terre : il est environné d'une mer , dont les vagues en fureur se brisent contre lui & le blanchissent de leur écume. Des reptiles s'attachent au bas de la colonne ; ils la mordent , & semblent vouloir l'entamer & la détruire : quelques-uns , par leur souffle empesté , répandent autour d'elle une sorte de vapeur qui l'obscurcit légèrement , & s'évanouit à l'instant.*

**VI. Sujet de la seconde Figure du second Volume.**

*Ce sujet exprime un acte de bienfaisance. Il peint en même-temps le triomphe de la Vertu par les sacrifices que cet acte fait faire au Comte de Valmont , à son épouse & à la jeune personne amie de la Comtesse. Voyez la XXXIIe Lettre , & sur-tout la page 241 , où M. d'Orval , ce vieillard respectable , se dépouille de sa fortune pour en faire la dot de Mademoiselle de Senneville.*

**VII. Sujet de la troisième Figure du second Volume.**

*La Reine Blanche instruit son Fils. Au milieu de la campagne , & environnée de toutes les richesses de la Nature , elle lui apprend à remonter jusqu'à leur Auteur. Elle lui tient le plus affectueux & le plus doux langage ; elle mêle à ses leçons les plus tendres caresses , & semble lui dire ces belles paroles : MON  
• FILS, DIEU SAIT COMBIEN VOUS*

M'ÊTES CHER; MAIS J'AIMEROIS  
MIEUX VOUS VOIR MOURIR QUE  
DE VOUS VOIR COMMETTRE UN  
SEUL PÉCHÉ MORTEL.

---

*Fautes essentielles à corriger.*

PAGE 33, ligne 13, la force de l'esprit ;  
*lisez* la force d'esprit.

Page 34, lig. 8, leur cachoient, *lis.* leur cachoit.

*Ibid.* lig. 14, quelque-unes, *lis.* quelques-unes.

Page 47, en bas, *lis.* l'Epinomis, le Timée & le  
huitieme livre des loix.

Page 103, lig. 19, que nulle part, *lis.* & que  
nulle part.

Page 112, lig. 25, il falloit connoître, *lisez*  
il falloit tout connoître.

Page 123, lig. 16, & qu'ils ne puissent envi-  
sager, *lis.* & qu'ils puissent envisager.

Page 128, lig. 4, ignoré que par des lâches ;  
*lis.* ignoré que des lâches.

Page 131, lig. 7, presque toujours le fonds de  
la piece est bon, *lis.* presque toujours, si le  
fonds de la piece est bon.

Page 181, lig. 23, si je l'en crois, il est le plus  
ancien, *lis.* si je l'en crois, en remontant aux  
premiers titres de son origine, il est le plus  
ancien.

Page 335, lig. 8, variations, *lis.* variantes.

Page 454, lig. 14, différens genres d'épreuves ;  
*lis.* différens genres de preuves.

Il y a d'autres fautes moins essentielles, ou  
dont on s'apercevra aisément, comme à la  
page 193, lig. 12, celle *pour* celles ; pag. 267,  
lig. 12, ils *pour* il ; pag. 380, dernière ligne,  
ceux-c, *pour* ceux-ci ; pag. 424, l. 14, d'autre  
*pour* d'autres ; pag. 498, lig. 4, obsrité *pour*  
obscurité, &c.





LE COMTE  
DE VALMONT,  
OU  
LES ÉGAREMENS  
DE LA RAISON.



LETTRE XXV. .

*d'Emilie au Marquis.*

O le père le plus tendre , & le meilleur  
de tous les amis ! que je vous reconnois  
bien aux soins que vous prenez pour adou-  
cir ma peine , & pour trouver un remède  
à mes maux ! Vous consolez l'amour blef-  
sé , vous soulagez même au fond de mon  
ame l'amour-propre trop vivement of-

*Tome II.*

A

fené; tant vous daignez vous prêter à ma foiblesse , pour mieux me rendre ensuite toute la force dont j'ai besoin. Mon cœur s'ouvre tout entier aux espérances que vous lui faites concevoir ; & pour les réaliser plus sûrement , j'ai fait usage , par rapport à ma jeune amie , du conseil que vous m'avez donné. L'occasion s'en est présentée d'elle-même. Dernièrement, Valmont ayant affecté de me marquer en présence de Senneville toute son indifférence, pour lui donner sans doute des preuves plus sensibles de son amour pour elle , cette aimable enfant parut s'attendrir sur mon sort ; & dès que mon mari nous eut laissées seules dans le petit bois qui termine le jardin où nous étions descendues , saisissant avec transport une de mes mains , elle l'arrosa de ses larmes. Je l'embrassai , & je m'attendris avec elle. Après les vives & touchantes expressions de ce langage muet , mais si facile à comprendre : Senneville , dis - je , à ma bonne amie , votre cœur est oppressé ; fermé par la douleur , resserré par la crainte , il ne demande

qu'à s'ouvrir à l'amitié. O mon amie ! nous nous sommes tû toutes deux trop longtemps. Ses larmes recommencerent à couler avec plus d'abondance , & s'efforçant enfin d'en suspendre le cours ; que je suis malheureuse , me répondit-elle , puisque j'ai pu faire votre tourment ! Vous ne l'ignorez pas , & je ne suis que trop forcée de me l'avouer à moi-même. En prononçant ces mots, ses beaux yeux tout mouillés de pleurs se leverent sur moi , & avec une sorte de honte se rabaisserent au même instant. Ma chère amie , repris-je alors , en faisant tous mes efforts pour la consoler , moi , qui avois si fort besoin d'être consolée moi-même ; pourquoi sembles-tu rougir d'un mal involontaire , & te fais-tu une peine si grande de ce que nous n'avons pu ni éviter ni prévoir ? Ah ! je serois un monstre , me dit-elle , si j'y étois moins sensible ; & quelque involontaire qu'ait été mon crime , puis-je trop m'en punir ! je devois tout faire , tout entreprendre pour m'arracher à mon attachement pour vous , dès que je me suis

#### 4 LES ÉGARÉMENTS

aperçue qu'il vous devenoit funeste ; je devois retourner dans l'asile dont vous m'avez tirée, me condamner moi-même à la plus sombre retraite, & s'il l'eût fallu, m'y ensevelir pour toujours. Mais je vous aimois, j'espérois ; d'un autre côté, je craignois de faire un éclat ; & ma timidité ne pouvoit s'accommoder d'une démarche trop hardie, & qui eût pu donner lieu à mille interprétations différentes. J'aurois dû vous consulter du moins, & à peine ofois-je vous parler. Cependant vos peines se sont accrues ainsi que mes souffrances ; mon attachement augmentoit avec elles, & l'amitié étoit devenue en moi une véritable passion. Voilà tous mes torts : car mon cœur n'en a point d'autres à se reprocher ; & Valmont eût-il cent fois plus de charmes, sa conduite à votre égard m'y eût rendu pour toujours insensible. Jugez-en, ma bonne amie, par ces deux Lettres, dont la première ne peut maintenant rien ajouter à vos peines, & dont la seconde vous instruira encore mieux sur mes dispositions les plus secrètes.



A ces mots, elle tira de son portefeuille une première Lettre, dont l'écriture toute seule me fit tressaillir; j'y reconnus celle de Valmont, & voici ce que j'y lus.

» Trop aimable Senneville! est-ce donc  
» un crime de vous aimer? Depuis que  
» vous avez lu dans mes yeux le feu qui  
» me dévore, depuis qu'un aveu indis-  
» cret a confirmé presque malgré moi ce  
» qu'ils avoient osé vous dire, pourquoi  
» me fuyez-vous? pourquoi faites-vous  
» succéder l'indifférence & la contrainte à  
» cet air de franchise, & à la tendre ami-  
» tié, qui régnoient entre nous? Croyez-  
» vous donc guérir par-là les maux que  
» vous m'avez faits? ou craindriez-vous  
» de les partager? Ah! ils ne sont à crain-  
» dre ces maux que pour celui qui est  
» seul à les ressentir, & non pour deux  
» cœurs qu'unir un même penchant: ils  
» ne sont à craindre que pour celui qui  
» combat un sentiment si doux; & si j'ai  
» un reproche à me faire, c'est de n'y  
» avoir pas cédé plutôt. L'amour est le

6            LES ÉGAREMENS

» charme de la vie , & vous obstiner à  
» ne le pas connoître , ce seroit vouloir  
» ne pas connoître le bonheur. Vivez ,  
» Senneville , vivez pour aimer & pour  
» être aimée. Si l'amour le plus vif & le  
» plus constant peut suffire à vos vœux ,  
» vos charmes vous garantissent assez la  
» violence & la durée du mien. «

Après cette Lettre , Senneville m'en fit  
lire une autre beaucoup trop flatteuse pour  
moi : c'étoit une copie de la réponse qu'elle  
y avoit faite.

» Je ne suis pas assez instruite, Mon-  
» sieur , des effets du sentiment que vous  
» voulez m'inspirer , pour en discuter  
» avec vous les peines & les douceurs ;  
» & ce n'est point du tout là l'objet de ma  
» réponse. Ce qui m'affecte uniquement ,  
» c'est votre injustice , c'est la douleur  
» trop réelle que vous causez à ma bonne  
» amie. Eh , par où donc a-t-elle mérité  
» votre oubli ou votre indifférence ? Est-  
» elle moins aimable que lorsque vous  
» avez commencé à l'aimer ? A-t-elle  
» perdu de ses droits & de ses charmes

» les plus vrais , depuis que vous vous  
» êtes fait un engagement & un devoir  
» de l'aimer toujours ? Quand j'en saurois  
» moins encore sur la honte & les périls  
» d'un attachement illicite , les malheurs  
» de votre épouse suffiroient pour m'ar-  
» mer contre la passion même la plus in-  
» nocente. Hélas ! que les beaux jours se  
» sont promptement écoulés ! Que votre  
» amour a eu peu de durée ! Et vous osez  
» promettre à une autre un amour éternel !  
» Quoi , lorsque la beauté , l'esprit , le  
» sentiment , les vertus , les talens & les  
» grâces n'ont pu fixer votre inconstance ,  
» vous oseriez encore jurer d'être fidèle ?  
» Ah ! commencez par l'être au premier  
» amour que vous aviez formé ; essayez  
» les larmes que vous avez fait répandre ;  
» rendez à la plus digne épouse un cœur  
» qui lui est dû : c'est à ce prix seulement  
» que je vous rendrai à mon tour la con-  
» fiance que vous m'aviez inspirée. Mais  
» si au contraire vous vous obstinez à nous  
» affliger l'une & l'autre , n'attendez plus  
» de moi que de l'indignation , du mépris

## 8 LES ÉGAREMENS

» & de la haine , s'il peut m'être permis  
 » de vous haïr ; & ne soyez pas surpris ,  
 » s'il n'est rien au monde que je n'aie la  
 » force d'entreprendre pour m'éloigner  
 » de vous. «

Le même jour que M. de Valmont  
 reçut cette Lettre , reprit ma jeune amie ,  
 je trouvai sur des tablettes qu'il laissa tom-  
 ber à mes pieds , ce peu de mots qu'il y  
 avoit écrits.

« Puisqu'il faut me taire , vous serez  
 » obéie ; mais rien ne pourra désormais  
 » arracher de mon cœur le trait qui le  
 » déchire. Votre éloignement ne feroit  
 » qu'aigrir mes maux & ceux de la Com-  
 » tesse : restez. Mes yeux seuls vous di-  
 » ront encore que ce n'est qu'à vous que  
 » je pouvois sans crainte jurer d'être  
 » fidele. «

Depuis ce jour , continua Senneville ,  
 le Comte ne m'a tenu parole qu'autant  
 qu'il le falloit pour ménager en un sens  
 ma délicatesse , & non pas assez pour ne  
 pas blesser à chaque instant mon amitié  
 pour vous. Je le fuyois , mais il me re-

trouvoit à vos côtés, & ne cessoit d'empoisonner le plaisir que je goûtois à vous voir, par l'indifférence qu'il vous témoignoit, & les marques de préférence qu'il affectoit de me donner. Autant sa conduite m'irritoit en secret & me faisoit souffrir, autant la vôtre m'intéressoit à votre sort, & vous rendoit chaque jour plus aimable & plus chère à mon cœur. Votre présence étoit un besoin pour moi; elle m'étoit devenue nécessaire, . . . & je sens trop bien qu'elle me le sera toujours. Mon âme semble passer toute entière en vous seule : je ne vois que vous, je ne vis en quelque sorte que par vous & pour vous : mon attachement est porté à l'excès, je le fais, j'en conviens, & il faudra que j'en subisse le trop juste châtiment. Cependant ma tendresse étoit digne d'excuse : c'est pour la vertu que je m'étois passionnée en vous aimant. N'importe, je vous quitterai, j'en mourrai : . . . car tout mon bonheur tenoit au bonheur de vous voir. Mais je me sens, par vos exemples, assez forte pour un tel sacrifice : trop heureuse,

si , en mourant , je puis vous rendre le repos que je vous ai ravi sans le vouloir.

Jugez , mon pere , de notre surprise à toutes deux , lorsqu'au moment même où elle parloit ainsi , nous vîmes tomber Valmont à nos genoux. Caché derriere une charmille du labyrinthe où nous nous étions enfoncées , il avoit tout entendu. Non , dit-il , en nous prenant la main , couple trop aimable & trop malheureux par ma faute , vous ne serez point séparées ; non , Senneville , vous ne nous quitterez pas , . . . ou l'on m'arrachera plutôt la vie. Laissez - moi me vaincre : déjà , avant que de céder à ma passion , le Ciel m'est témoin combien je l'avois combattue. Je ne suis pas né pour l'injustice & pour le crime ; je ne suis pas né pour faire votre malheur. J'ai pu m'égarer ; mais de nouvelles lumieres brillent à mes yeux , & dissipent en partie les ténèbres dans lesquelles j'ai été plongé jusqu'ici : je respecte la vertu . . . . Ah ! lors même que je la combattois par mes discours , chere épouse , chere Senneville , je la respectois en vous.

Nous étions si saisies, ma bonne amie & moi, que nous le laissions parler sans le tirer de la situation pénible où il étoit; & il avoit tout dit, que nous paroissions l'écouter encore. Son silence cependant, & la vive émotion, le tremblement, l'agitation qui se faisoient appercevoir en lui, nous arracherent à l'espece de léthargie où nous étions plongées; nous nous empressâmes à le relever, & à le faire asseoir au milieu de nous. Une scène muette succéda à ces premiers transports. Un air de confusion sembloit se communiquer de l'un à l'autre, & se répandre sur nous tous. Nos pensées étoient pressées; nous ne disions rien pour avoir trop à dire; enfin le sentiment dont nous étions pénétrés se fit jour, si je puis ainsi parler, & s'exhala par des pleurs. J'avois besoin d'en répandre pour être soulagée; & si cette situation eût duré plus long-temps, je ne sais si je n'aurois pas eu à craindre pour l'état où je suis, & pour l'enfant que je porte dans mon sein. Nos pleurs se confondirent : mon mari me fit les plus

tendres caresses : Senneville parut reprendre , en les voyant , sa franchise & sa gaieté , & voulut , par un enthousiasme digne d'elle , que nous nous promissions tous trois de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre ; puisqu'aussi bien nos cœurs étoient à découvert ; & que nous fissions serment de disputer à l'envi à qui se feroit le plus d'efforts pour être vertueux.

Nous remontâmes au salon dans cette heureuse disposition. Depuis ce moment nous sommes plus tranquilles ; mon mari n'a plus cet air froid & glacé qu'il avoit avec moi ; il semble me traiter en amie : mais on voit bien que ses empressements , sa passion sont encore pour Senneville. Cependant il les modère ; & ses procédés , plus sages à son égard , & avec moi plus ouverts , laissent régner plus d'aménité & de confiance entre nous. Toujours entre Senneville & Valmont , je serois heureuse , si l'amitié de l'une pouvoit me dédommager de la tendresse de l'autre ; mais , aux yeux d'une épouse fidèle , quel



cœur peut racheter la perte du cœur de son époux ! Senneville le sent comme moi, & souvent s'en afflige : mais elle tremble de me perdre, & je ne fais si j'aurois plus de force pour permettre son éloignement, & supporter son absence. Ainsi, le cœur trop plein de sentimens contraires, nous sommes depuis quelques jours un peu moins à plaindre qu'auparavant ; mais, hélas ! que nous sommes loin du bonheur !

Ce qui me console le plus, c'est ce nouveau jour que vous avez fait briller aux yeux de mon mari. Il paroît qu'en effet il a acquis plus de droiture. Sa façon de penser & de s'exprimer est plus exacte & plus modeste ; il ne donne plus comme autrefois dans les paradoxes les plus singuliers ; il n'affecte plus le faux honneur d'être seul de son sentiment, & on ne l'entend plus défendre tout-à-tour les opinions les plus opposées. Ses raisonnemens ont quelque chose de plus solide & de mieux lié : il semble vouloir être vertueux par goût & par principes. Je

suis convaincue qu'il se fait une sorte de violence à lui-même , & sans le Baron de Lausane qui l'obsède sans cesse , je ne doute pas qu'il ne fût maintenant très-aisé de le ramener entièrement. Mais ce dangereux ami , contraint de changer de batterie , & voulant d'ailleurs se ménager toujours entre mon mari & moi , donne tant de force aux principes de raison qu'il voit germer dans l'esprit & dans le cœur de Valmont, qu'il l'attache à la raison toute seule , & , comme je ne le sens que trop , le prémunit de plus en plus contre l'autorité. Valmont ne parle plus que bienfaisance, vertu, équité, loi naturelle , & toujours fort indifférent sur ce qu'il doit à son Dieu, n'a pas encore, à proprement parler, de religion. Il s'est imposé un joug; mais il se flatte de pouvoir le resserrer ou l'étendre à son gré; & je crains bien, que cette loi si belle qu'il veut suivre, ne redevienne à peu de chose près celle de ses penchans.

Daigne enfin le Dieu de lumières & de graces achever par vos soins ce qu'il

a commencé dans mon mari ! C'est déjà beaucoup pour lui que de reconnoître quelque espece d'obligation & de devoir. J'ose croire , qu'avec une ame droite & sincere , un disciple zélé de la loi naturelle n'auroit plus qu'un pas à faire pour devenir un chrétien fidele. La loi que la simple raison nous prescrit , & celle que nous offre l'Evangile , ont entre elles l'union la plus intime , & se soutiennent mutuellement : celle-là conduit à celle-ci , ce sont deux sœurs , dont l'une , ce me semble , rend l'autre plus aimable encore , en apprenant à la mieux connoître.

C'est ainsi que tout concourt à nourrir mon espoir. Ce que nous connoissons tous trois de nos dispositions & de nos plus secrets sentimens , ne peut maintenant que tourner au profit de la vertu. Je m'en flatte du moins ; & mon entretien avec Senneville est pour moi une source de consolations. J'y découvre de plus en plus la fausseté de Laufane , & le peu de fonds que je dois faire sur ce qu'il a prétendu m'apprendre de l'ancien

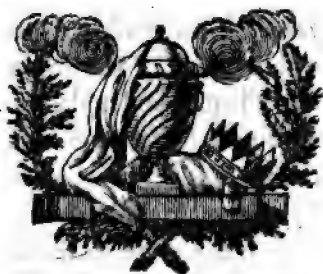
16 LES ÉGARÉMENTS

amout de Valmont pour ma jeune amie ; & de la contrainte qu'il s'est faite en m'épousant. Par-là aussi je me trouve plus portée que jamais à me tenir en garde contre les pièges & les surprises de ce faux ami : car je ne fais par quel pressentiment j'ai toujours attendu de lui tous mes malheurs. Fasse le ciel que sa passion pour moi ; & les ménagemens que je suis forcée d'avoir pour lui , ne m'en préparent pas de plus tristes encore pour l'avenir !

Il me reste , en finissant , un conseil à vous demander : car c'est toujours à vous , mon tendre pere , que j'ai recours dans mes doutes. Vous nous avez suffisamment éclairés , Senneville & moi , sur la lecture des Romans & des Livres contre la religion ; mais un autre piège se présente , ce sont les spectacles. Depuis long-temps mon mari me persécute pour nous porter à jouir de cette sorte de délassement ; & emploie d'ailleurs les raisons les plus spécieuses , pour nous le faire regarder comme innocent. Dernièrement encore ,

pour mieux cimenter notre triple alliance, & mettre le sceau à notre réconciliation, il vouloit à toute force nous y conduire, & mettre ainsi ses plaisirs en commun avec nous. Heureusement Senneville a fait jusqu'ici tous les frais de la résistance : car vous savez, mon pere, que sur ces objets il est bien difficile à une épouse de ne pas céder à un mari qui presse, & qui veut absolument. Mais Senneville est jeune, & ne hait point les plaisirs permis. Si Valmont peut enfin lui persuader que les spectacles sont de ce nombre, nous sommes perdues; & moi-même, je vous l'avoue, je n'aurois pas la force de m'y refuser, si je ne les croyois absolument défendus. Cependant il y a tant d'exemples qui parlent en leur faveur; leurs partisans en disent tant de bien, & peignent si souvent le théâtre comme le temple du goût & l'école des mœurs, que quelquefois je suis prête à me rendre. Levez, nous vous en conjurons, nos scrupules à toutes deux, ou fournissez-nous pour toujours des armes contre la tentation. Nous aurons

toutefois assez de force , pour temporer aussi long-temps qu'il vous plaira ; & je vous prie , mon pere , d'être encore plus occupé des besoins de mon mari, que des nôtres.





## L E T T R E   X X V I.

*Du Comte de Valmont à son Pere.*

OUI, mon pere, je dois au Dieu de toute vérité, pour les lumieres qu'il me donne & le nouveau jour qu'il fait briller à mes yeux, la reconnoissance la plus vive. Mais vous, qu'il a choisi pour m'éclairer, & qui le faites avec tant de zele & de sagesse, quel amour & quelle reconnoissance ne vous dois-je pas ? O mon pere ! vos bontés me confondent, plus encore que le sentiment de mes foiblesses & la vue de mes erreurs ! Avec quels ménagemens & quelle douceur vous combattez, vous détruisez de honteux sophismes, dont je rougis en effet, & que mon cœur défavoue. C'est à ce cœur que vous parlez ; & pourroit-il ne pas vous entendre ? Oui, je suis libre ; & dussent mes passions ne cesser d'en murmurer & d'en frémir, je sens, je reconnois en moi cette faculté si noble que j'avois la bassesse

de me disputer à moi-même. Je suis libre, & j'aurois beau vouloir m'en imposer encore, peu accoutumé au crime, susceptible de remords, je me reprocherois toujours malgré moi le mal que je fais, & le bien que je ne fais pas & que je devrois faire. Ah ! du moins, si je suis coupable, je n'ajouterai pas à mes fautes une faute plus grande, le désaveu de ma liberté ; & à ma honte, une honte éternelle, celle de ne plus rougir que des remords & de la vertu. Puisque je suis libre, & susceptible de bien & de mal, sans doute l'un & l'autre me sont imputés comme à leur véritable cause : il y a d'ailleurs entre eux une différence réelle ; elle est prise dans la nature même des choses ; elle est immuable comme elle ; & cette différence, je l'apperçois, je la sens au fond de mon cœur. Un Dieu nécessairement ami de l'ordre, un Dieu bon me fait de l'amour & de la pratique du bien, une véritable loi ; il me défend le mal qui lui est opposé : la vertu n'est donc pas un vain nom ; elle ne lui est pas indifférente ; il



la récompensera en Dieu, & cette récompense sera éternelle comme lui. Ce que je ne trouve pas ici-bas, le bonheur, qui, sous l'empire d'un Dieu juste, doit être le prix de la justice, je le trouverai dans le siècle à venir, ou le malheur, si je l'ai mérité. Importantes vérités ! vous ne serez plus effacées de mon souvenir. Le prestige des passions ne sera plus assez fort pour me porter à vous révoquer en doute. Je ne m'avilirai plus jusqu'à confondre ma nature avec celle de la plante qui végete, de l'animal qui broute ou qui rumine. Capable de bien faire, susceptible des plus grands sentimens, c'est à leur enthousiasme que je vais me livrer tout entier. Equité, bienfaisance, amour de l'ordre, amour du bien commun, venez étendre mes vues, régler mes penchans, ennoblir mes affections & mes goûts, exercer toutes mes facultés, vivifier mon esprit & mon cœur, & me donner un nouvel être ! O vertu ! ai-je bien pu oublier tes charmes, & répandre des nuages sur ton existence ? Ah ! mon pere, vous

m'en peignez si bien les attraits, vous me la rendez si aimable, si touchante & si belle, j'en retrouve si bien dans vous, dans Emilie, dans tout ce qui m'environne, le sacré caractère, que je serois le plus coupable & le plus vil de tous les hommes si je pouvois encore la méconnoître.

Mais cette vertu, dont les premiers principes sont gravés dans tous les cœurs, cette loi naturelle que le sentiment nous indique, que la raison nous développe, & qui n'est autre chose que la raison même; cette loi, commune à tous les hommes, ne leur suffit-elle pas? N'est-ce pas assez des lumières qu'elle nous donne, & oseroit-on bien dire, qu'elle ne nous éclaire pas autant qu'elle le doit sur ce qu'elle nous oblige de pratiquer? N'est-ce pas assez du joug qu'elle nous impose? faudra-t-il y ajouter de nouvelles entraves? faut-il y joindre des institutions arbitraires, des enseignemens humains, le langage des hommes, devenus les interprètes des volontés divines; & instruit par la nature même, par ma raison, ce guide

si sûr quand je fais le consulter , faut-il encore que pour apprendre à connoître , à servir , à honorer Dieu comme il doit être honoré , j'emprunte le secours de mes semblables , & que je trouve par-tout des hommes entre Dieu & moi ?

Ah ! qu'ils me laissent du moins cette heureuse liberté que la nature m'a donnée ; qu'ils me laissent croire & suivre en paix ce qu'elle me dicte ; & qu'au nom de ce Dieu qu'ils font agir & parler , ils ne se rendent pas les tyrans de mes opinions & de mes pensées. O mon pere ! vous connoissant comme je le fais , pourrois-je me reprocher ma franchise & ma sincérité ? pourrois-je craindre de vous paroître trop hardi , en m'exprimant ainsi ? Qui fut moins que vous de caractère à dominer sur les consciences ? Le seul intérêt de la vérité vous touche : vous m'avez aidé à la connoître dans ce qu'elle a d'essentiel ; & sans doute l'hommage que je lui rends vous suffit comme à elle. Sur les opinions particulieres , qui divisent les nations , & les hommes entre eux ,

pourriez-vous me savoir mauvais gré de mon indifférence; & après m'avoir éclairé sur la loi naturelle, pourriez-vous, sur tout le reste, me faire un crime de ne pas penser comme vous? La vérité, la vertu, l'honneur, sont en sûreté à la faveur des principes, qui maintenant nous sont communs; s'ils suffisent pour me rendre juste & bienfaisant, que faut-il de plus? &, sans autre lumière, Socrate, Aristide, Caton, Tite & Marc-Aurèle ne l'ont-ils pas été? Pourrois-je bien ne pas mériter, en partageant leurs vertus? Craindriez-vous encore pour moi, si j'étois juste comme eux? Mon pere, vous n'êtes point fait pour contraindre; vous n'êtes fait que pour persuader; & quand vous ne me rendriez pas un vrai croyant, un disciple fidele, que ne vous devrois-je pas, dès que vous m'aurez rendu vertueux?





## L E T T R E   X X V I I .

*Du Marquis de Valmont à son Fils.*

J E bénis le ciel; il m'a fait retrouver mon fils ! Mon fils croit à la vertu ! Mais que dis-je , cher Valmont ? tu n'as jamais cessé d'y croire ; non , tu n'as jamais été perdu pour ton pere. Si ton langage te défiguroit à ses yeux , s'il te rendoit indigne de lui ; ah ! toujours plein d'indulgence pour toi , il avoit pitié de ta jeunesse ; il séparoit les sentimens de ton cœur des sophismes de ton esprit , & du délire de tes passions ; il te retrouvoit dans tes combats , dans tes aveux , dans tes remords , & savoit bien que tu vivois encore pour le devoir & pour l'honneur. Qu'il y a de ressources pour une ame dans laquelle le sentiment n'est pas éteint ! Il suffit tôt ou tard pour y ramener la raison.

Enfin tu en reconnois l'empire , & nous sommes d'accord sur l'autorité sainte des loix de la nature. Mais la loi naturelle ,

la seule raison suffit-elle à nos besoins  
O mon fils ! si elle te suffit en effet , n'  
crains pas que je t'impose un nouvea  
joug , un joug inutile , & une loi arbi  
traire. Ce n'est pas , pour te rendre l  
vertu plus dure & plus pénible , que j  
prétends t'éclairer , c'est pour te la rendre  
plus douce & plus facile ; & je ne veu  
pour toi de loi , que celle qui peut servi  
à ton bonheur. Eh ! que me reviendrait-i  
de me faire le tyran de tes opinions , &  
de vouloir dominer sur ta conscience.  
Ai-je donc d'autre intérêt , ai-je donc  
encore d'autre plaisir à attendre sur la  
terre , que celui de te rendre heureux ? Si  
cependant tu ne peux l'être , qu'en fixant  
la légèreté de ton esprit , qu'en augmen-  
tant & en assurant tes lumières , qu'en  
fortifiant & en épurant ton cœur , qu'en  
t'armant contre des passions qui t'égare-  
roient de nouveau , ou qui feroient ton  
tourment ; & si la seule raison est d'un  
foible secours pour te procurer de si  
grands avantages , s'il est un guide plus  
sûr encore & plus fidele que le ciel t'ait

donné, me saurois-tu mauvais gré de te le faire connoître? Puisque la vérité, la vertu sont maintenant de quelque prix à tes yeux, pourrois-tu être indifférent à ce qui te rendroit vraiment sage & solidement vertueux? •

Mais sur-tout, mon fils, si par des vues dignes de lui, Dieu a réellement attaché à une économie bien supérieure à celle de la nature ton sort pour l'avenir, oserois-tu bien te roidir contre sa volonté suprême? Oserois-tu accuser sa sagesse, le condamner sans l'entendre, mettre de vains raisonnemens à la place des faits, reprocher au ciel les secours plus abondans qu'il accorde à ta foiblesse, ou mettre sur le compte des hommes ce qui te vient de la Divinité même, & par un entêtement qui seroit le fruit de la prévention, risquer ton bonheur éternel?

La raison est notre premier guide : eh mon fils! qui l'avouera mieux que moi, & ne t'ai-je pas le premier appris à la respecter? Mais ce guide que je révère, est-il le seul que nous devons suivre? &

de nouvelles lumières, une autorité plus précise, une règle plus facile, ne seroient-elles pas à désirer ?

Prends-y garde, cher Valmont, autant il est insensé de trop déprimer la raison, autant l'est-il de se former une trop haute idée de son pouvoir. La méconnoître, ou trop présumer de ses forces, sont deux excès également dangereux. Toi-même autrefois tu te plaisois à la dégrader ; tu ne la regardois que comme un instrument mobile & changeant, que comme une règle incertaine ; tu lui refusois tout crédit : tu te trompois, & tu as été forcé d'en convenir. Aujourd'hui, bien différent de toi-même, tu donnes tout à la lumière, & tu te trompes encore.

Ah ! sans doute, l'autorité sans la raison n'a aucun fondement solide ; elle ne porte plus sur rien qui la distingue de l'erreur, & qui lui donne le sacré caractère de la vérité ; elle peut être également l'autorité mensongere du Bonze ou du Druide ; elle peut emprunter tour à tour la voix de la Nymphé Egerie, & le glaive de Mahomet.



Croire sans la raison , & contre la raison même , c'est le partage des imbécilles , des superstitieux & des fanatiques ; c'est , sous le prétexte imposant de sacrifier son entendement à la Divinité pour en recevoir des enseignemens plus sûrs , s'arracher les yeux pour mieux voir. Toutes les règles de vérité que Dieu nous a données , peuvent bien s'éclairer en quelque sorte & s'aider mutuellement ; aucunes d'elles ne peuvent évidemment se contredire , à moins qu'on ne veuille mettre Dieu en contradiction avec lui-même. Voilà , mon fils , ma profession de foi sur l'autorité de la raison.

Mais prétendre que , dans l'état où sont les hommes , la raison brille suffisamment de sa propre lumière , & se soutienne sans aucun autre appui ; qu'elle soit l'unique maître que nous devons écouter ; qu'elle n'ait besoin que d'être consultée pour nous instruire , & qu'en nous enseignant , elle nous dise tout ce qu'il nous importe de savoir ; c'est ce que tu ne prouveras jamais , & ce que tu prouverois en vain.

contre l'expérience de tous les siècles. Ouvre , mon fils , la grande & étonnante histoire du genre-humain ; prends-la où tu voudras ; considère-la dans tous les âges ; suis-en les révolutions parmi tous les peuples qui n'ont eu que leur entendement pour guide ; qu'elle fixe ton attention & tes regards sur les contrées nouvellement découvertes , sur le nouveau monde , comme sur celui qui nous est connu de tous les temps : hélas , en tout temps , en tous lieux , que t'offrira-t-elle que l'histoire de nos erreurs ? Dans un coin de ce vaste univers , un seul peuple eut autrefois des notions saines sur la Divinité , sur les devoirs de l'homme ; & c'est Dieu même qui l'a instruit. Partout ailleurs , & sur les objets les plus importants , quelle étrange stupidité ! quel égarement & quelles ténèbres ! Sans vouloir t'éblouir par le vain étalage d'une érudition , dont tant d'autres ont fait les frais avant moi , & passant rapidement sur tout le reste , j'insisterai sur un seul article , parce qu'il est le premier & le plus inté-

ressant aux yeux de la raison; parce qu'il est d'ailleurs la regle essentielle des mœurs & le fondement de la loi naturelle; parce qu'enfin c'est de lui que dépend en grande partie ce que nous devons croire & espérer. Cet article, le plus important de tous, c'est l'idée que nous devons nous former de la Divinité.

Ici, Valmont, mesure bien les forces de l'entendement humain, & rougis pour la foible raison. Quel tableau, à cet égard, que celui du monde entier! Le vrai Dieu, le Dieu de tous les êtres ignoré & méconnu; ce Dieu unique, indépendant, existant par lui-même, divisé en autant de Dieux dépendans & muables, qu'il y avoit aux cieux & sur la terre d'êtres qu'il avoit créés; les Divinités les plus bizarres mises à la place de l'Être le plus parfait; de vils mortels adorés par leurs semblables; le bœuf, le chien, le chat & le crocodile encensés par des Prêtres; le soleil, la terre, les orignons & les plantes, de vains noms, la fortune & la peur, devenus l'objet de nos hommages; des

## 32. LES ÉGARÉMENTS

peuples de sages prosternés devant des dieux de bois , de pierre ou de métal , devant des figures grotesques , dont l'artiste mal-adroit rioit en les formant , & qu'il adoroit avec tout son peuple après les avoir formées ; nos peres eux-mêmes... Ah ! je frémis à ce triste souvenir , nos peres à genoux devant de honteux simulacres ; & nous , mon fils , qui y serions encore , sans la foi de nos premiers Apôtres ; des superstitions communes aux simples & aux savans ; des poullets consultés de bonne foi par des héros ; le vol des oiseaux faisant trembler les plus fiers courages ; des cultes infâmes , des sacrifices impurs , des dieux parjures , incestueux , adulteres , des divinités cruelles & barbares , des victimes humaines , le vice dans les temples , sur les autels , & dans presque tous les cœurs ; ô mon fils ! voilà l'homme abandonné à lui-même... O aveuglement ! ô folie ! dont on oseroit à peine le croire capable , & qu'on seroit tenté de regarder comme une calomnie contre le genre humain , si elle n'étoit.

attestée par l'expérience de tous les siècles & l'exemple de toutes les nations ! Grand Dieu ! de quelle nuit profonde as-tu tiré l'Univers, & dans quels siècles heureux, sous quelle aimable loi m'as-tu fait naître ?

Je ne t'ai montré encore, cher Valmont, les égaremens de la raison que dans la multitude ; & ce seroit déjà prouver assez contre toi, puisqu'enfin c'est le grand nombre, c'est le commun des hommes qui a le plus besoin d'instruction. C'est lui sur-tout, qui, n'ayant ni la force de l'esprit, ni le temps, ni la volonté, ni les moyens nécessaires pour faire une étude raisonnée de la religion & de la morale, a aussi le besoin le plus pressant d'être éclairé & fixé par une autorité.

Mais à l'égard des philosophes & des sages eux-mêmes, qu'est-ce donc que la seule lumière naturelle ; & jusqu'ici a-t-elle bien pu leur suffire ? Parmi eux que d'écoles & de sectes contraires ! Que d'opinions diverses sur la nature de Dieu, l'origine du monde, la destination de

l'homme , & les principes de la morale ? Malgré toutes les recherches des sages de l'antiquité, Dieu , le vrai Dieu leur étoit presque aussi inconnu qu'au reste des hommes. Ils ne l'appercevoient qu'à travers un voile , qui leur en déroboit les attributs les plus essentiels , & leur cachoit tout l'éclat de sa majesté. Tantôt ils vouloient qu'un destin aveugle présidât seul à ses déterminations , & lui servît de loi : le fatalisme , si absurde en lui-même , étoit l'opinion la plus commune. Tantôt ils limitoient le pouvoir du souverain Etre ; en lui opposant une seconde Divinité à laquelle ils attribuoient tous les désordres qu'ils croyoient appercevoir dans quelque - unes des parties de ce monde. Dans ce système , aussi absurde qu'impie , un bon & un mauvais principe , le Dieu du bien , & le Dieu du mal , si jamais il put y avoir un tel Dieu , partageoient également l'empire de l'univers. Plusieurs imaginoient une matière éternelle & subtile , qui circuloit dans toute la nature , la modifioit , l'animoit ,

& trouvoit dans son propre fonds le mouvement qu'elle lui donnoit; comme si le mouvement par ses loix & ses changemens divers ne supposoit pas dans l'univers un moteur \*. Les autres, quoique en petit nombre, distinguoient à la vérité l'être purement spirituel d'avec tout ce qui est matiere; & toutefois ils le considéroient, non pas comme l'auteur de la nature, mais comme celui qui en avoit modéré les forces, qui en avoit réglé les mouvemens, qui avoit disposé avec sagesse tous les êtres qui la composent, & qui existoient comme lui de toute éternité. Insensés, qui ne s'appercevoient pas qu'en faisant de toutes les parties de ce grand ouvrage autant d'êtres éternels & nécessaires, ils en faisoient autant de divinités! Tant il est vrai, mon fils, que toute la sagesse selon le monde, n'est que folie devant Dieu!

Ces sages, tant vantés, n'étoient pas mieux instruits de ce qui regarde l'hom-

---

\* Voyez la quatrième Lettre, Tome I.

me, son état actuel & sa destination. Var-  
ron, le plus savant d'entre les Auteurs  
Payens, compte près de trois cents opi-  
nions différentes sur la seule question du  
souverain bien. Ils ne s'accordoient pas  
davantage sur la vertu. Ils ne formoient  
sur l'immortalité de l'ame que des con-  
jectures. Par-tout ils hésitent, ils chancelent,  
ils se contredisent eux-mêmes, & les plus  
habiles d'entre eux sont ceux qui confes-  
sent le plus hautement leur ignorance.  
Socrate reconnoît sans peine qu'il auroit  
besoin de lumières plus sûres pour se con-  
duire, ou de la parole de Dieu même qui  
lui servît de guide; il ne croit pas qu'on  
puisse réussir à réformer les hommes, à  
moins qu'il ne plaise à Dieu de nous en-  
voyer quelqu'un qui nous instruisse de sa  
part. Etonnant aveu de notre foiblesse,  
dans la bouche d'un tel sage ! Sentiment  
de nos besoins, qui est le plus bel effort  
auquel puisse se porter la sagesse humaine =  
Platon, en nous exposant la mort de  
son maître, nous fait part de ses cram-  
pes : après avoir fait à ses amis le discours



le plus sublime sur l'immortalité de l'ame, Socrate le termine en doutant si l'ame est immortelle. Platon lui-même, qui distingue si nettement l'esprit & la matière, qui reconnoît un Créateur suprême, & qu'on admire par de si beaux endroits, se dément horriblement en faisant partager les honneurs de la Divinité aux astres, à la terre & aux démons \*; il veut dans sa République qu'on s'enivre aux fêtes de Bacchus; il ordonne des combats, où il ôte aux deux sexes les armes & les vêtemens de la pudeur; il semble approuver la communauté des femmes; & Philon, le plus grand de ses admirateurs, s'indigne malgré lui de ce que tout son banquet se passe en entretiens d'amour & de voluptés contre nature. Un autre Sage non moins célèbre, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celle des Dieux qui vouloient être honorés par ces infâmies \*\*. Cicéron ne commence

---

\* Dans l'Epinomis, & le Timée le huitième Livre des Loix.

\*\* Aristot. Polit. VII.

### 38 LES ÉGARÉMENTS

son traité sur la nature des Dieux, qu'en avouant que rien n'est plus difficile, que rien n'est plus obscur que cette matière, sur laquelle, dit-il, les sentimens des hommes les plus éclairés sont si différens & si partagés. O raison ! foible raison, jusqu'où donc vont tes forces ; & sont-ce bien là les merveilles enfantées par tes Sages \* ( a ) !

---

\* Montagne dit, en parlant de la Religion :

» A une chose si divine & surpassant de si  
 » loin l'humaine intelligence, il est bien  
 » besoin que Dieu nous prête son secours,  
 » d'une faveur extraordinaire & privilégiée,  
 » pour la pouvoir concevoir & loger en nous ;  
 » & ne crois pas que les moyens purement  
 » humains en fussent aucunement capables :  
 » & s'ils l'étoient, tant d'ames rares & ex-  
 » cellentes, si abondamment garnies de forces  
 » naturelles es siècles anciens, n'eussent pas  
 » failli par leurs discours d'attiver à cette  
 » connoissance. « Après quoi rapportant les  
 » erreurs des Philosophes & des Peuples Payens,  
 » il s'écrie : » O Dieu ! quelle obligation n'a-  
 » vous-nous pas à la bénignité de votre sou-

Maintenant, Valmont, que les esprits-forts de nos jours s'appuient sur leurs propres lumieres; je leur demanderai s'ils ont plus de force d'esprit que les sages de l'antiquité payenne. Je ferai plus, je les opposerai les uns aux autres, & je leur ferai voir combien ils different entre eux; \* je leur montrerai, en les opposant à eux-mêmes, sur combien d'articles de la loi naturelle ils se contredisent & s'égarent

---

» verain Créateur, pour avoir dénié notre  
 » créance de ces vagabondes & arbitraires  
 » opinions, & l'avoir logée sur l'éternelle  
 » base de sa sainte parole ! Tout est flottant  
 » entre les mains de l'homme ; je ne puis  
 » avoir le jugement si flexible. « *Essais*, l. 2,  
 c. 12.

\* » L'insuffisance de l'esprit humain est la  
 première cause de cette prodigieuse diversité  
 de sentimens ; & l'orgueil est la seconde. . . .  
 Des mysteres impénétrables nous environnent  
 de toutes parts ; ils sont au-dessus de la région  
 sensible ; pour les percer, nous croyons avoir  
 de l'intelligence, & nous n'avons que de  
 l'imagination. « *M. Rousseau.*

tous les jours. je ferai plus encore ; je leverai le masque qui les couvre , & l'on reconnoîtra combien , sous une apparence de respect pour la loi naturelle , ils cachent un fonds d'indifférence pour toute loi en-général , un esprit de vertige , de système , & le plus souvent de pyrronisme à l'égard de toute vérité. Eh , mon fils ! tu les as entendus parler , tu as lu leurs écrits , tu as pensé avec eux & comme eux ; dis-moi donc , & interroge fidelement ta conscience & ta mémoire , qu'as-tu entendu dans leurs entretiens , qu'as-tu vu dans leurs ouvrages , que la théologie du matérialisme , & la morale des passions ? Au milieu de leurs sublimes & inintelligibles mysteres , que font-ils en effet , pour la plupart , que des Matérialistes déguisés , Déistes pour la forme , Epicuriens pour le fonds \* , parlons mieux , & pour ne leur rien imputer que tu puisses désavouer.

---

\* Epicure avoit renouvelé le système de Démocrite , qui regardoit l'atôme comme la cause premiere par qui tout est , & la matiere premiere dont tout est.

en leur nom, ne sachant eux-mêmes ce qu'ils font; Dogmatiques aujourd'hui, demain Pyrroniens; changeant d'opinions & de langage selon les circonstances & les temps; n'ayant jamais d'un ouvrage à l'autre, ni deux jours de faire la même philosophie; s'enveloppant de grands mots vuides de sens, par lesquels ils substituent à la science simple & modeste, le jargon philosophique; raisonnant par enthousiasme, & posant avec tout le feu du génie, & tout le brillant de l'élocution, des absurdités en principes; se donnant pour les restaurateurs & les guides du genre humain, & croyant nous faire trouver la lumière au sein de l'obscurité la plus profonde: hélas! où est donc, en fait de religion, la règle précise de ceux qui n'en ont point d'autre que celle de leur raison?

Eh, pour les vérités qui concernent les mœurs, nos nouveaux Philosophes sont-ils plus sages & plus éclairés que pour celles qui appartiennent à la Religion? Quels sont les fondemens sacrés de leur morale? Ici c'est la conformité d'ori-

gine, de penchans & de loi dans les brutes & dans les hommes, qui est l'unique base, de la loi naturelle. Là, ce sont les conventions & les institutions politiques qui font tout le mérite & le démerite de ce que l'on appelle vice & vertu. Pour les uns, c'est l'utilité publique, c'est le salut du peuple, par opposition au bien même de l'humanité toute entière, qui, dans chaque société, dans chaque état, détermine ce qui est juste ou injuste, ce qui est vertueux ou vicieux. Parmi les autres, c'est l'intérêt personnel qui est la source & la règle de toute justice. Quelques-uns donnent pour principes des grandes & belles actions, la sensibilité physique, l'amour & la volupté. Tous enfin, favorisant également le libertinage, le luxe, l'indépendance, l'orgueil, & toutes les passions, font, tour-à-tour, ou tout à-la-fois peut-être, horreur & pitié (b).

O mon fils ! moins philosophes à bien des égards, & moins conséquens que les Sages de l'antiquité payenne, il est aisé de voir à leurs égaremens monstrueux,

que, nés au sein du christianisme, ils ont abusé de plus de secours, que ceux-là n'en avoient reçus, & éteint au fond de leur ame plus de véritables lumieres. Ils sont tombés, comme les anciens Sages, dans l'aveuglement & les ténèbres; mais ils sont tombés de plus haut. J'admire souvent dans leur morale, quoique si imparfaite encore, les Socrates, les Platon, les Cicérons, les Sénèques, les Marc-Aurèles, les Epictètes; tandis que mon cœur & ma raison se soulèvent contre les maximes indécentes & perverses des faux Sages de notre siècle.

Eh, quand leurs lumieres seroient plus pures, à qui en appartiendroient le mérite & l'honneur, si ce n'est à la Religion sainte qui les a formés? Les ingrats! Pour ne pas reconnoître ce qu'ils lui doivent, ils oublient tout ce qu'ils ont emprunté d'elle. Ah! s'ils daignoient se souvenir du premier rayon qui éclaira leur berceau, des premières leçons qu'on donna à leur enfance, ils avoueroient que tout ce qu'ils savent de plus vrai, ils l'ont appris de

cette Religion qu'ils méprisent ; qu'on leur avoit inculqué la science & la sagesse avant qu'ils pussent se glorifier d'être sages , & que personne n'enseigne & ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle , que l'humble Fidele éclairé par la lumiere de l'Evangile (.c).

C'est cette loi évangélique qui détermine le culte qu'on doit à la Divinité. Car enfin , si Dieu existe , si nous lui devons un hommage comme à l'auteur de notre être , qui nous a créés pour lui ; si nous lui devons un hommage & un culte extérieur , un hommage de l'esprit & du corps , comme à celui qui a formé l'un & l'autre , & qui a mis entre ces deux substances une correspondance réciproque & un rapport nécessaire ; si nous lui devons un culte public , comme au pere commun de tous les hommes , qui les a réunis en société , qui en a fait une même famille dont il est le chef , qui leur a donné l'usage de toutes les créatures , pour qu'ils en rendissent tous ensemble un même tribut à sa gloire ; qui est-ce qui



déterminera , par les seules lumieres naturelles , ce culte vraiment digne de lui , & le genre de sacrifice qui , pour l'honorer , pour nous le rendre propice , pour expier nos fautes , peut-lui être offert sans déroger à sa majesté \* ? Admettrons-nous également tous les cultes ? Ils se contredisent entre eux ; ils contredisent pour la plupart les attributs essentiels de l'Être suprême ; ils sont contraires à la perfection & au bonheur de l'homme. Prétendre qu'ils sont tous également propres à glorifier le souverain Être , c'est vouloir que Dieu soit dignement honoré par des absurdités.

C'est encore la loi évangélique , qui , appuyée sur des faits sensibles , offre aux hommes un ministère propre à les instruire , & une autorité suffisante pour s'en

---

\* C'est sur la nature de ce sacrifice que les vrais Sages de l'antiquité ont toujours été le plus embarrassés. Voyez ce que Platon fait dire à Socrate sur les sacrifices & sur la priere , dans le Dialogue intitulé *de second Alcibiade*.

faire écouter. Quelle force & quel pouvoir la seule voix des Philosophes aurait-elle sur la multitude (d) ? Quels hommes , s'ils ne tiennent à un ministère public & suffisamment autorisé , seront assez généreux pour se dévouer tout entiers à l'instruction de leurs semblables , & pour leur faire entendre , au péril de leur vie , le langage de la sagesse & de la vérité ? Il falloit à celle-ci pour interprètes des âmes fortes ; il lui falloit des Héros & des Martyrs : le seul Socrate , parmi les Payens , a souffert pour elle (e) ; tous les autres la trahissoient au lieu de la servir : non contents de la voiler sous les ombres du mystère , ils l'accommodoient en public aux superstitions payennes. Aussi prudens & aussi foibles qu'eux , nos Sages prétendus ne donnent - ils pas également pour principe , de se prêter au culte reçu dans la société dont on est membre ? La seule Religion révélée a pu donner à la vérité des Apôtres dignes d'elle.

Avouons - le donc , mon fils , puisque les faits nous y contraignent ; la dégrada-

tion du genre humain , l'obscurcissement de la raison dans la multitude , les égaremens , les contradictions , les limites & l'insuffisance de son autorité dans les sages , tout nous prouve l'extrême besoin d'un secours plus abondant , d'un guide plus sûr , d'une lumière plus précise , & la nécessité d'une révélation (f). Mais ici revient la première difficulté que tu formes contre elle , & je ne tarderai pas à la résoudre , ainsi que toutes celles que m'opposent tes passions.

---

## N O T E S.

P A G E 38.

(a) *Et sont-ce bien là les merveilles enfantées par les sages ?* Il est cependant vrai que parmi tous les Philosophes , il n'en est aucun qui n'ait aperçu des vérités importantes ; » mais ils n'ont jamais su , dit Lactance , ce que c'est qu'un corps de doctrine , quoiqu'ils en aient entrevu chaque partie. Chacun de son côté , a trouvé quelqueune des pièces qui

doivent y entrer ; mais ils ne sont pas venus à bout de les assembler , ni de déduire les conséquences des principes. On voit bien que toutes les vérités se trouvent semées parmi les diverses sectes , aucune d'entre elles n'étant si dépourvue de bons esprits , qu'ils n'aient saisi une portion du vrai ; mais tandis que pour disputer , ils défendent chacun leurs opinions , quoique fausses , & combattent celles d'autrui , quoique vraies , il arrive que la vérité qu'ils paroissent chercher leur échappe , ou plutôt qu'ils la perdent par leur propre faute. Que s'il s'étoit trouvé quelqu'un d'un génie assez supérieur pour ramasser ce qu'il y a de meilleur dans chaque Ecole , & en former un corps complet , cet homme-là ne différeroit pas de nous. Mais cela exigeroit nécessairement qu'il possédât au plus haut degré le discernement du vrai : eh , qui le peut , s'il n'est instruit par Dieu même ! « *Lact. de Vitâ beatâ* , l. 7.

PAGE 42.

— (b) *Font tour à tour , ou tout à la fois peut-être , horreur & pitié.* Ce sont les deux sentimens qu'excite dans les cœurs droits & les âmes bien nées la lecture de leurs Ouvrages. Mais , sans remonter jusqu'à ces sources empoisonnées , on peut en juger par le précis qu'en

qu'en offrent les *Mémoires & le Catéchisme des Cacouacs* \*, ainsi que la *petite Encyclopédie ou le Dictionnaire des Philosophes*. Ces Ouvrages ingénieux, où l'antidote est mis à côté du poison, sont les plus intéressans en genre de critique, & les plus propres à faire rougir l'incrédule & à confondre l'incrédulité.

On peut juger encore de la vérité de ce que dit ici M. de Valmont, par cet aveu de M. Rousseau lui-même, qui, plus que personne, a droit d'en être cru sur cette matière. Après avoir invité les Académies à se regarder comme chargées non-seulement du dépôt des

\* « *Le Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*, cette Brochure, à la fois très-piquante & très-judicieuse, parut quelque temps après les *Petites Lettres sur de grands Philosophes*, & avoit le même objet : celui de faire sentir la ridicule vanité d'une secte impérieuse & hautaine, qui avoit usurpé long-temps la plus grande considération, en faisant servir à sa célébrité le mot imposant de Philosophie.

Molière mourut sans doute trop tôt. S'il eût vécu jusqu'à nos jours, quel ridicule immortel n'eût-il pas jeté sur un des plus absurdes déiâs qui aient jamais fait époque dans notre histoire littéraire ? Lorsque la Nation aura repris son sang-froid sur des Ecrivains pleins d'orgueil, qui, à force de manège, étoient parvenus à lui dérober une sorte d'admiration, elle aura peine à concevoir par quel art on avoit pu jeter sur elle un pareil esprit de vertige : mais comme nous sommes François, nous finirons sagement par en rire. » *M. Palissot, Mémoires littéraires.*

connoissances humaines , mais encore du dépôt sacré des mœurs ; à exiger en conséquence des membres qu'elles reçoivent , des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables ; à faire choix , pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire , des sujets les plus capables de ranimer l'amour de la vertu dans le cœur des Citoyens ; & à servir ainsi de frein aux maximes licentieuses de ceux qui parmi nous usurpent si indignement les beaux noms de Philosophes & de Sages : il ajoute , » Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse ? A les entendre , ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de son côté sur une place publique : Venez à moi , c'est moi seul qui ne trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps , & que tout est en représentation ; l'autre , qu'il n'y a d'autre substance que la matière. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertu ni vices , & que le bien & le mal moral sont des chimères ; celui-là , que les hommes sont des loups & peuvent se dévorer en sûreté de conscience. . . . Le Paganisme , livré à tous les égaremens de la raison humaine , a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'Imprimerie sous le regne de

*l'Evangile? Discours qui a remporté le prix de  
l'Académie de Dijon en 1750.*

(c) *Que personne n'enseigne & ne pratique  
mieux les devoirs de la loi naturelle , que  
l'humble fidele , &c.* Il y a des projets qui  
paroissent beaux en idée , & qui sont insou-  
tenables dans la pratique. Celui des Déistes  
est de ce nombre. Ils forgent à plaisir des  
tableaux de religion naturelle , & des rela-  
tions de certains pays imaginaires , pour faire  
croire que l'on vivroit heureux sous cette loi.  
Par malheur tout cela n'existe que dans leur  
cerveau ; c'est la république de Platon. Ils n'ont  
pu encore trouver sous le Ciel un peuple qui  
professât réellement leur *naturalisme* ; & vé-  
ritablement il n'y en a point. Supposé qu'on  
réussît à amener une Nation à ce point-là , elle  
ne s'y tiendrait pas long-temps. Vous la ver-  
riez bientôt tomber , ou dans un entier oubli  
de Dieu , ou dans les dernières superstitions ;  
& pour un petit nombre d'esprits qui sauroient  
garder un juste milieu , le gros du monde iroit  
tout droit , ou à l'irreligion , ou à l'extrava-  
gance. C'est ce qui est arrivé à tous les peuples  
qui n'ont pas été favorisés de la lumière cé-  
leste. « *Turretin , Traité de la Vérité de*

( d ) *Quel pouvoir la seule voix des Philosophes aura-t-elle sur la multitude ?* » Quand on auroit recueilli, dit Locke dans son *Christianisme raisonnable*, tous les préceptes de Solon, de Bias, de Zénon, de Cicéron & de Sénèque, & que pour rendre l'ouvrage plus complet, nous irions jusques dans la Chine consulter Confucius, & le sage Anacharsis en Scythie, comment un tel recueil auroit-il pu devenir une règle fixe, & une véritable copie, de la loi sous laquelle nous vivons ? Seroit-ce d'Aristippe ou de Confucius qu'il auroit tiré son autorité ? Zénon avoit-il le droit de faire des loix au genre humain ? S'il ne l'avoit pas, tout ce que lui, ou quelque autre Philosophe pouvoit dire, n'étoit compté que pour le sentiment d'un simple homme, que les autres peuvent recevoir ou rejeter. Autrement il faudroit admettre également tout ce qu'a enseigné ce Philosophe, &c. « *Christianisme raisonnable*, t. 1, c. 14.

C'est le raisonnement que faisoit Lactance. Les Philosophes peuvent proposer de belles loix aux Peuples. » Mais ces préceptes n'ont point de force, parce qu'ils sont humains,



» & qu'ils manquent d'une autorité supérieure,  
 » qui est celle de Dieu. Personne ne croit,  
 » parce que celui qui écoute s'estime autant  
 » que celui qui commande. « *De falsâ Sap.*  
*lib. 3, n. 27.*

## I S I D.

( e ) *Il lui falloit des héros & des martyrs :  
 le seul Socrate , &c. »* On dit vulgairement  
 qu'il a été martyr de l'Unité divine , pour avoir  
 refusé son hommage aux Dieux de la Grece ;  
 mais c'est une erreur. Dans l'apologie que  
 Platon fait de ce Philosophe , Socrate re-  
 connoît des Dieux subalternes , & enseigne  
 que les astres & le soleil sont animés par des  
 intelligences à qui il faut rendre un culte  
 divin. Le même Platon , dans son Dialogue  
 sur la Sainteté \* , nous apprend que Socrate  
 ne fut point puni pour avoir nié qu'il y eût  
 des Dieux inférieurs , mais parce qu'il déclai-  
 moit hautement contre les Poètes qui attri-  
 buoient à ces Divinités des passions humaines  
 & des crimes énormes. « *M. de Ramsay ,  
 Discours sur la Mythologie.*

---

\* Platon , Eutyph. pag. 5 & 6.

(f) *Tout nous prouve l'extrême besoin d'un secours plus abondant , &c.* » Si la vérité , dit S. Thomas , étoit abandonnée aux recherches de la raison , il en résulteroit trois inconvéniens. Le premier seroit que la connoissance de Dieu ne pourroit être le partage que d'un petit nombre d'hommes ; car trois choses , savoir la pauvreté , la paresse & une complexion foible , mettent la plupart hors d'état de s'appliquer utilement à des recherches relatives aux sciences.

Le second inconvénient seroit que ceux d'entre les hommes qui pourroient parvenir à la connoissance de la vérité , n'y parviendroient que fort tard , & après une longue suite d'années employées à l'étude.

Le troisieme enfin consiste en ce que telle est la foiblesse de l'entendement humain , qu'il y a pour l'ordinaire beaucoup d'erreurs mêlées parmi les découvertes que fait la raison. « *Lib. 1 , Controv. Gentil. cap. 4.*

» Il n'y a personne , a dit Bayle lui-même , qui , en se servant de sa raison , n'ait besoin de l'assistance de Dieu ; car sans cela c'est un guide qui s'égare ; & l'on peut comparer la

Philosophie à ces poudres si corrosives , qu'après avoir consumé les chairs mortes d'une plaie , elles rongeroient la chair vive , carieroient les os , & perceroient jusqu'aux moëllles. La Philosophie réfute d'abord les erreurs ; mais si on ne l'arrête point là , elle attaque les vérités : & quand on la laisse faire à sa fantaisie , elle va si loin , qu'elle ne sait plus où elle est , ni ne trouve plus où s'asseoir. «





## L E T T R E   X X V I I I .

*Suite de la précédente.*

» C O M M E N T oseroit-on dire que la  
» loi naturelle, que la raison, cette loi  
» commune à tous les hommes, ne nous  
» éclaire pas autant qu'elle le doit sur ce  
» qu'elle nous oblige de pratiquer? Ou si  
» elle a cessé de nous éclairer à propor-  
» tion de nos besoins, quelle qu'en soit  
» la cause, elle a donc cessé de nous  
» obliger. «

Telle est, mon fils, la première difficulté que tu m'opposes en faveur de tes nouvelles opinions. La réponse est facile cependant, quelque spécieuse que soit l'objection. La loi naturelle n'est pas tellement obscurcie dans l'état de dépravation & d'aveuglement où nous naissons, la raison de l'homme n'est pas tellement impuissante & stérile, qu'il soit impossible à celui qui l'interroge avec un esprit droit & un cœur pur, d'en obtenir de

foibles lumieres, qui le conduisent de proche en proche à des lumieres plus considerables. Elle nous oblige, cette foible raison, à proportion de ce qu'elle nous enseigne, & de ce qu'elle pourroit nous enseigner encore, si nous la consultations avec fidelité. Elle va aussi loin qu'elle peut & qu'elle doit aller. Elle va jusqu'à nous faire sentir le besoin que nous avons d'un autre secours; elle fait avouer à l'ame simple & vraie son insuffisance & les tenebres où elle la laisse plongée; elle la fait soupirer après un plus grand jour; elle la conduit aux portes du sanctuaire où l'éternelle vérité réside; & dès que les gémissemens de cette ame droite & pure sont sinceres, le Dieu de vérité ne lui manque pas (a).

» Mais pourquoi donc cet autre secours  
 » si nécessaire n'est-il pas donné à tous les  
 » hommes? Pourquoi ne sont-ils pas tous  
 » éclairés du flambeau de la révélation?  
 » & pourquoi même, pour la partie de  
 » la révélation la plus intéressante, qui est  
 » la loi évangélique, ont-ils commencé si  
 » tard à l'être? «

C v.

Parce qu'il falloit, mon fils, que les hommes abandonnés à eux-mêmes sentissent leurs besoins, leur misere, & qu'ils eussent le temps de se lasser, pour ainsi parler, de leur propre foiblesse & de la vanité de leurs recherches. Il leur falloit l'expérience de plusieurs siècles & des peuples les plus sages, comme des nations les plus sauvages. Il falloit que les ténèbres précédassent la lumière, & en fissent comprendre tous les avantages; que la religion révélée, appuyée sur des faits, eût ses développemens & ses preuves, de même que tout se prépare & se développe dans la nature. Il falloit sans doute, dans les desseins du Très-Haut, que nous ne connoîtrons jamais qu'imparfaitement ici-bas, que ce flambeau de la foi, semblable à l'astre qui éclaire le monde, n'y jettât pas tout-à-coup & tout à la fois sa lumière; qu'il en parcourût successivement les diverses contrées; qu'il y fécondât les germes de raison, de sagesse & de vertu, qui n'attendoient que sa présence pour éclore, ou pour se por-

ter du moins à leur vrai point de perfection & de maturité; & que sa vive clarté, tantôt accordée purement comme une grace, tantôt donnée tout ensemble comme grace & comme récompense, quelquefois même soustraite aux hommes par forme de châtiment, fût distribuée en tous lieux selon les loix secretes d'une Providence toujours pleine de sagesse & d'équité.

Eh, mon fils, dans le système du Naturalisme, quelle difficulté peux-tu former ici contre la révélation, qui ne tourne en objection contre toi? Car enfin cette Religion naturelle, te demanderai-je à mon tour, cette loi de la raison, commune à tous les hommes, imposée à tous, & qui dans tes principes leur suffit à tous également, pourquoi est-elle si peu connue de la plupart? Pourquoi même tant de secours dans les uns pour en développer les lumières, & tant de difficultés & d'obstacles dans les autres?

Concluons donc, & pour la loi naturelle & pour la loi-révlée, que quoique toutes

deux soient essentiellement vraies , que toutes deux soient nécessaires , nous ne serons jugés sur elles qu'à proportion de ce que nous aurions pu , de ce que nous aurions dû en connoître , & que ceux , qui , éclairés par elles , auront avec la même opiniâtreté fermé les yeux à leur éclat , seront également sans excuse \*.

» Mais pourquoi , ajoutes - tu , des  
 » hommes comme moi seront-ils à mon  
 » égard les interprètes des volontés di-  
 » vines ? Pourquoi faut-il que pour ap-  
 » prendre à honorer dignement l'Etre su-  
 » prême , j'emprunte le secours de mes  
 » semblables ? & trouverai-je donc par-  
 » tout des hommes entre Dieu & moi ? «

---

\* *Tribulatio & angustia in omnem animam hominis operantis malum , Judæi primum & Græci : gloria , honor & pax omni operanti bonum , Judæo primum & Græco : non enim est acceptio personarum apud Deum. Quicumque sine lege peccaverunt , sine lege peribunt : & quicumque in lege peccaverunt , per legem judicabuntur. Rom. c. 2 , v. 2 , &c.*



Où, mon fils, parce que Dieu, en créant des êtres sociables, a voulu les former au sein de la société, les lier ensemble, autant par les besoins de l'ame, que par ceux du corps, les instruire les uns par les autres, & établir entre eux une dépendance mutuelle & une communication réciproque de secours & de lumieres. Eh, quel est l'homme que d'autres hommes n'aient pas instruit? Quelles sont les lumieres naturelles que dans l'état de société nous n'ayons pas recouvrées, développées, perfectionnées, à l'aide de nos semblables? Et pourquoi veux-tu que dans l'économie de la Religion révélée, Dieu se soit servi d'autres instrumens, d'autres moyens que ceux dont il se sert dans le plan de la Religion naturelle \*?

Des hommes s'offrent à toi pour t'instruire, & se disent les envoyés de Dieu; mais ils ne te privent pas pour cela de

---

\* *Natura quidem ordo ita se habet, ut cum aliquid discimus, rationem præcedat auctoritas.* S. Aug. l. 2, de Ord. cap. 2.

l'exercice de ta raison. Fais-en l'usage le plus naturel, le plus facile, le plus à la portée de l'entendement humain : examine les faits sensibles & publics qui établissent leur mission ; considère attentivement les caractères de la religion qu'ils t'annoncent , caractères simples & vrais ; son ancienneté , son unité , sa perpétuité , sa sainteté , son rapport à la gloire de Dieu , au bonheur de l'homme , & à la vertu : car ce sont-là de ces choses de fait & de sentiment , dont tout homme peut juger sans peine , de ces choses qui ont frappé , éclairé & converti le monde entier : & d'après cela , sou mets-toi , si , par la voix de tes semblables , c'est en effet Dieu qui a parlé. Prends-y garde , cher Valmont , la révélation une fois prouvée te prouve de la manière la plus simple & la plus abrégée toutes les autres vérités : sans elle il faut se les prouver à soi-même une à une , si je puis parler ainsi. Quel travail ! & quel danger de se tromper dans des choses où l'erreur est d'une si grande conséquence , & où

cependant elle a toujours été si commune !

» Mais encore pourquoi un nouveau  
 » joug & de nouvelles entraves ? Et qu'im-  
 » portent toutes les institutions arbitrai-  
 » res , si , par les seuls principes de la  
 » loi naturelle , la vertu , l'honneur sont  
 » en sûreté ? «

Sur ce peu de mots , que de choses à répondre , mon fils , s'il falloit ne laisser rien à dire ! Mais du moins écoute encore quelques momens. » Pourquoi un nouveau joug & de nouvelles entraves ? « Hélas ! pour te rendre le joug de la vertu , de la raison elle-même , plus doux & plus facile. La loi que le christianisme s'impose est une loi de grace & d'amour ; sans elle tout coûte , tout est pénible à la nature ; rien au contraire ne lui coûte , dès qu'elle emprunte son secours. Cette aimable loi nous fortifie , nous soutient , nous élève au-dessus de la foiblesse humaine. Elle est à l'homme ce que sont à l'oiseau timide les ailes qui l'aident à voler : si elles sont un fardeau pour lui ,

c'est un fardeau bien léger; avec elles il fend les airs, il ramperoit sans elles.

» Qu'importent des institutions arbitraires? « Eh, pourquoi les regardes-tu comme telles, si la Religion qui les renferme ne l'est pas. Qu'importe? . . . . ah! mon fils, elles importent beaucoup, si elles ont la force de nous rendre solidement vertueux.

» Mais sans elles, Socrate, Aristide, Caton, Tite & Marc-Aurele ne l'ont-ils pas été? « O Valmont! je ne prétends pas calomnier leur vertu; ils en ont eu sans doute: mais, bien évaluée, qu'étoit-elle dans la balance du grand Juge, comparée à celle du simple Fidele? Etre juste & bienfaisant, c'est une partie de l'homme moral; ce n'est encore que la première ébauche du Chrétien: & dans celui-là même, comptes-tu pour rien d'être chaste, d'honorer le vrai Dieu, d'être humblement soumis à sa volonté suprême? Socrate, soupçonné d'être l'amant d'Alcibiade, accusé par ses propres concitoyens d'être le corrupteur de la

jeunesse d'Athènes , sous prétexte de l'instruire ; ou , pour ne rien donner à des clameurs publiques , à des soupçons mal fondés , & qu'on doit encore moins se permettre à l'égard des grands hommes , Socrate mourant pour la vérité , & ordonnant à ses amis de sacrifier pour lui un coq à Esculape ; Caton cédant sa femme à Hortensius , après s'être montré tout disposé à lui céder sa fille ; l'inflexible Caton , indépendant des Dieux , dit-il , en parlant de lui-même , & se donnant la mort plutôt que d'implorer la clémence d'un vainqueur ; Marc-Aurèle ( quel nom cependant ! ) honorant d'un culte superstitieux les Dieux de toutes les Nations ; & souffrant , pour complaire au Sénat , qu'on persécutât les Chrétiens ; fermant les yeux sur les crimes des Sénateurs , pour ne pas être obligé de les punir ; philosophant tranquillement au fond de son palais , tandis que les Gouverneurs pilloient ses Provinces ; faisant mettre sa femme au nombre des divinités , après l'avoir laissée pendant sa vie se souiller par

les plus honteuses débauches aux yeux de tout l'empire ; Marc-Aurèle , par la plus cruelle indulgence & la plus indigne foiblesse , remettant une seconde fois son fils entre les mains des Maîtres vicieux qui l'avoient perdu , & , quoique assez libre de son choix , donnant à son peuple Commode pour Empereur : sont-ce donc là des vertus sans tache ? Et combien de noms célèbres en ce genre te reste-t-il à me citer ? Je te montrerai moi une foule d'hommes parfaitement vertueux , par-tout où la Religion a fait de vrais disciples , par-tout où le christianisme fut en vigueur.

Cependant , sans les forces qu'il nous donne , tu te flattes de pratiquer la vertu. Ah ! tu la connois mal , cher Valmont , ou du moins tu ne te connois pas assez toi-même. Autrefois j'ai pensé comme toi. Alors j'avois des amis avec lesquels j'étois lié de sentimens & de mœurs , si toutefois l'amitié pure peut se trouver encore où ne se trouve pas la Religion : hélas ! je rougis de leurs égaremens , & je n'avois

pas moins à rougir des miens. Vérité, vertu, équité, bienfaisance, humanité (b), mœurs honnêtes, beaux noms qui ne furent jamais si communs, vous êtes dans la bouche de tous les sages, & jamais la chose qu'ils expriment ne fut si rare ! Non, jamais l'idolâtrie elle-même n'enfanta des mœurs plus dépravées que n'en fait naître parmi nous l'incrédulité. S'il y a encore des vertus sur la terre, où sont-elles, mon fils, si ce n'est dans les sentimens & dans la conduite du vrai Chrétien. Ton épouse si tendre & si sage, la fidele & courageuse Emilie seroit-elle si constamment vertueuse, si elle n'étoit inspirée & soutenue par la Religion ? Eh, que peut-on se promettre sans elle, que la présomption la plus vaine & les plus honteuses foiblesses (c) ?

Mon ami, je ne crains pas de l'avouer, dès que je sonde mon esprit & mon cœur, j'y trouve le besoin de la religion chrétienne : c'est le cri intérieur le plus vif & le plus fort en moi. Sans la religion, chaque circonstance un peu cri-

rique , chaque occasion dangereuse , chaque mouvement de passion un peu ardente , prendroient beaucoup trop sur moi. L'idée d'en satisfaire une seule , allumeroit bientôt toutes les autres ; le desir de me satisfaire une fois , feroit naître celui de me satisfaire toujours ; l'oubli d'un principe me meneroit insensiblement à l'oubli , à l'abandon de toute vérité ; mes penchans deviendroient à mon gré l'unique loi de la nature ; l'ame meurt , me dirois-je , & n'est plus rien ; tout est égal , Dieu même existe-t-il ? La religion est donc pour moi l'illusion de la vertu ! O la belle illusion ! & qu'elle est en toutes choses semblable à la vérité même !

Mais pour te réconcilier plus sûrement avec le christianisme , il me reste une observation importante à te faire : tu t'effrayes de son joug , tu regardes ses loix comme des entraves ; eh , que diras-tu , si je te force de convenir que la loi naturelle n'impose pas un moindre frein à tes passions , un moindre joug à ta foiblesse , mais avec bien moins de secours pour le porter ?



ous les penchans qui nous solli-  
 le plus vivement , & qui contri-  
 davantage à rendre la religion chré-  
 odieuse à l'incrédule , le plus  
 in , c'est celui qui nous attache  
 usirs des sens ; de toutes les loix ,  
 qui l'effraye le plus , c'est celle de  
 tété. L'amour , cette passion si uni-  
 e , mais si dangereuse dans ses  
 , si funeste dans ses déréglemens ,  
 la divinité chérie , en faveur de  
 le le Naturaliste \* combat avec  
 'opiniâtreté. Eh bien , mon fils ,

---

Editeur a trouvé dans ces Lettres le  
 : *Naturaliste* pour signifier *le partisan*  
*loi naturelle* , & il s'y est tenu , comme  
 ant plus propre à rendre cette idée d'une  
 e. précise , que les termes de *Théiste*  
*Déiste* qui n'ont pas une acception aussi  
 inée , ni aussi claire pour bien des  
 nes ; & parce que d'ailleurs il n'y a  
 craindre que l'on confonde ici le Na-  
 e dont on parle , avec le Physicien  
 nnoît ou qui étudie ce qui a rapport  
 loire Naturelle,

70 LES ÉGAREMENS

analyse sur ce point la loi naturelle sur laquelle tu te fondes , & examine ce qu'elle te permet & ce qu'elle te défend.

Avant toutes choses , elle met des bornes à nos penchans , elle y condamne tout excès , elle en arrête la fougue impétueuse ; elle les soumet à la raison , & rend à celle-ci l'empire que les sens voudroient usurper. \*

Mais envisageons-la dans un plus grand détail. Elle défend à son disciple tout engagement , tout commerce avec celle qui a donné sa foi. L'adultère est un crime aux yeux de toutes les Nations ; il en est un aux yeux du vrai sage ; & la loi naturelle toute seule lui en fait un monstre qu'il ne peut envisager sans horreur (d).

Cette même loi lui ordonne de res-

\* » La force de l'ame , qui produit toutes les vertus , tient à la pureté , qui les nourrit toutes. « Et ailleurs , » je veux être chaste , parce que c'est la première vertu qui nourrit toutes les autres. « *M. Rousseau.*

pester les droits d'un pere , d'une mere , d'un tuteur , d'une famille entiere , sur une fille chérie qu'ils ont élevée pour la vertu , pour l'honneur ; & dont il ne peut corrompre la sagesse , sans abuser de leur confiance , sans tromper indignement leurs soins & leur espoir , sans porter le glaive dans leur cœur , & sans la deshonorer elle même. Qu'il se mette un moment à leur place , qu'il suppose en danger la vertu de son épouse , l'honneur de sa fille , celui de sa sœur ou de sa pupille ; & s'il lui reste quelque sentiment d'équité , qu'il juge & qu'il prononce.

La loi naturelle ne lui permet pas non plus de séduire l'innocence d'une fille honnête & sans expérience , qui ne sent pas assez les conséquences de l'engagement qu'on veut lui faire contracter , & n'apperçoit pas toutes les suites funestes de la passion qu'on lui inspire. Le véritable honneur exigeroit , au contraire , qu'il l'éclairât , qu'il la retînt lui-même sur le bord de l'abîme , où cette passion

l'engage à se précipiter : car enfin , est-il juste de rendre quelqu'un malheureux , de se prêter à son aveuglement , de le faire naître , & de trahir ses véritables intérêts , pour se satisfaire ? Eh , ne fait-on pas d'ailleurs qu'une fille séduite une fois , quelqu'ignorée que soit cette première chute , devient presque toujours foible , vicieuse & malheureuse pour toute la vie ?

Cette loi rejette , abhorre toute union des deux sexes , toute action quelconque , qui trompe les fins de la nature ; & la nature en pleurs demande vengeance au Ciel d'un crime qui bientôt dépeupleroit la terre.

Cette loi de la nature & de la droite raison ne nous fait pas envisager avec moins d'indignation & de honte , tout commerce fondé sur l'intérêt ; & ici le sentiment & la raison se soulèvent à la vue de ces trafics honteux , mis à la place d'une union légitime.

Que dirai-je enfin ! elle réprouve toute union clandestine , toute liaison passagère , tout engagement irrégulier (e).

Comme

Comme nous ne sommes pas faits seulement pour nous , mais pour la société ; c'est à la société même à régler les conditions de cet engagement sacré , qui unit la moitié de ses membres à l'autre , & sur lequel reposent , comme sur un fondement inébranlable , l'ordre & l'intérêt public , la distinction & la perpétuité des familles , l'état & l'éducation des enfans , la sûreté & le repos des particuliers.

Le disciple fidèle de la loi naturelle suppléera-t-il par l'imagination à ce qu'il ne peut se permettre du côté des sens ? Mais le desir , mais la pensée réfléchie du crime est un crime elle-même , & la voie qui conduit le plus sûrement à le commettre. Celui qui s'occupe volontiers de l'idée du mal , & ne le fait pas , c'est que le mal , dans la pensée duquel il se complaît , n'est pas en son pouvoir. Ses mœurs peuvent être encore sans reproche , mais son esprit & son cœur sont déjà coupables.

Que reste-t-il donc au Naturaliste que les passions agitent , mais que retient la

conscience ; que lui reste-t-il , cher Valmont ? la même obligation qui est imposée au Chrétien de les réprimer , sans avoir d'ailleurs les mêmes secours pour y parvenir. Car enfin tu en conviendras un jour avec moi , tout est moyen , tout est secours dans la Religion pour le bien ; tout est préservatif , tout est remède contre le mal ; & ces secours , le Naturaliste ne les a pas. O mon fils ! ce ne sont donc pas de nouvelles entraves que je te présente. Dans tout ce qui contrarie les penchans d'une nature dépravée , la Religion chrétienne ajoute bien peu de devoirs par elle-même à ceux que la raison t'impose ; mais ces devoirs , encore une fois , elle t'aide à les remplir ; ce joug de la raison , elle t'aide à le porter.

Tu parles d'entraves : eh , pour le Naturaliste vraiment droit , & qui raisonne un peu conséquemment , il se trouve des entraves par-tout , sans qu'il lui soit possible d'en sortir , à moins qu'il ne renonce à tout commerce avec ses semblables.

Dans ses vrais principes , tout culte extérieur qui ne sera pas celui de la simple nature , qui sera lié essentiellement à des dogmes qu'il regardera comme faux & mensongers , qui supposera des articles de foi qu'il désavoue au fond de son cœur , ne pourra jamais être le sien : y participer avec ses aveugles concitoyens , seroit , dans sa façon de penser , une idolâtrie peut-être , mais toujours une imposture qu'il feroit au genre humain , & une trahison à la Divinité. Où ira-t-il donc pour servir son Dieu à sa manière , si parmi tous les peuples il n'est point en effet de culte qui lui convienne ?

Dans ses principes , le droit que nous nous arrogeons sur la vie des animaux , est-il un droit incontestable ? Et dans le doute seul , avec quelle espèce d'hommes vivra-t-il en société ?

Dans ses principes encore ; foible comme le reste des hommes ; coupable quelquefois , pourra-t-il , en tout état de crime , faire assez de fonds sur la validité & la force de son repentir pour être tran-

quille; & après avoir outragé le Dieu  
la nature, quand & comment se croi-  
t-il suffisamment réconcilié ?

Ainsi de toute part inquiet, contrai-  
nuellement embarrassé, ne pouvant faire aucun :  
où intervienne la religion des autres ho-  
mes, ( & elle intervient presque p  
tout, ) ne pouvant les satisfaire &  
rassurer sur la sienne, ne sachant co-  
ment vivre au milieu d'eux, & n'o-  
ni s'asseoir à leur table, ni participer  
douceurs de leur société, isolé sur la ter-  
re environné d'abîmes, glissant à cha-  
pas, & ne trouvant pas même où me-  
le pied; lui, mon fils, ce Naturaliste c  
tu me vantes la liberté, avec des p  
cipes & un fonds de droiture il sero-  
moins libre & le plus malheureux de  
les hommes. Crois-en, cher Valme  
la triste épreuve que j'en ai faite dans  
jours orageux de mon incrédulité; :  
téaliste, Pyrrhonien, Naturaliste en  
& pour le coup incrédule par systê-  
Naturaliste de bonne foi, hélas ! je  
savois plus comment agir d'après mes



timens au sein de cette société pour laquelle cependant j'étois né. Mille fois je fus prêt à la quitter; & cette irrésolution est peut-être en partie ce qui prépara mon changement.

O mon ami! je n'oublierai jamais que dans une de ces séances académiques, où nous autres esprits-forts nous jugions en dernier ressort les sots jugemens des hommes, je fis part, en tremblant, à mes illustres associés de mes réflexions sur les doutes inquiétans où nous laissoit la loi naturelle, sur les embarras où sa pratique toute seule nous jette, sur les devoirs que cette même loi, prise dans toute sa rigueur, nous impose, sur la contrainte où elle nous retient. Sous tous ces rapports, mes réflexions n'étoient, hélas! que trop vraies; mais elles venoient mal-à-propos pour nous. Sans oser les nier directement, on les traita de scrupules, on y répondit en pirouettant, & la séance finit par là \*.

---

\* Je citerois bien quelqu'un à qui la même

» Mais enfin , pourquoi ne pas tolérer  
 » toutes les opinions ? Il n'y auroit plus  
 » d'entraves pour personne. « En effet ,  
 la solution seroit commode. Ah ! mon fils ,  
 elle ne le seroit qu'en apparence. Songe  
 donc que c'est la religion qui lie tous les  
 hommes, que son culte extérieur est la base  
 & le nœud de leur société, qu'en per-  
 mettre la détermination à chacun en par-  
 ticulier , c'est risquer de ne leur plus rien  
 laisser de commun par la suite , & en ôter  
 bientôt la pratique à tout le monde. Fais  
 d'ailleurs attention , ( & ne sois pas effrayé  
 de ce principe , il ne va pas jusqu'à au-  
 toriser la persécution (*f*) , que la vraie  
 religion est intolérante de sa nature \* ; que

---

chose est arrivée dans les mêmes circon-  
 stances.

\* » Une religion qui croit toutes les au-  
 » tres religions permises , n'est pas une reli-  
 » gion , mais une dérision du culte religieux ;  
 » parce qu'elle fait de la Divinité une idole ,  
 » à laquelle tout hommage est égal. « *Pen-  
 sées Théologiques.*

» La seule vraie religion a droit de s'é-

ce caractère que l'on reproche à la Religion Chrétienne est ce qui dépose en sa faveur ; que la vérité est une ; indivisible , & ne peut se concilier avec ce qui lui est opposé ; que si Dieu a parlé , il ne veut que de la soumission à sa parole sainte , & point d'autre culte que celui qu'il a établi , parce que tout autre est indigne de lui ; que , comme je te l'ai fait observer , il ne peut approuver deux cultes contraires , qui dès-lors se trouveront , du moins pour l'un des deux , en contradiction avec ses attributs \*.

---

» tabilir par-tout sur les ruines de la super-  
 » tition , parce qu'elle seule porte ses preuves  
 » avec elle. « *Ibid.*

\* » Dieu est toujours le même , & par-tout  
 » il est un esprit de vérité. La vérité est donc  
 » la même par-tout , & par-tout Dieu l'ap-  
 » prouve , comme il réprouve par-tout le  
 » mensonge & l'erreur. Il ne peut être vrai  
 » que l'Alcoran soit en Turquie l'ouvrage de  
 » Dieu , & vrai en France qu'il ne le soit pas ;  
 » que l'Evangile soit véritable en Europe , &

Que veux-tu d'ailleurs que la société te permette ? La façon de penser qui te conviendra le mieux , & la liberté de ne croire que ce que tu voudras ? Ah ! ce n'est pas là seulement ce que demande

---

» qu'il soit faux en Afrique ; que le Pape soit  
 » à Rome le Vicaire de Jésus-Christ , & qu'il  
 » soit l'Ante-Christ à Genève. Le Dieu de  
 » vérité ne peut donc pas vouloir qu'on croie  
 » en Turquie & à Genève d'une façon , &  
 » qu'on croie le contraire à Rome & en  
 » France.

» Dieu est un esprit de sainteté & de sa-  
 » gesse ; il ne peut donc pas approuver le  
 » vice , & les folies de l'esprit humain. Or  
 » si Dieu approuvoit toutes les religions , il  
 » voudroit que je vécusse en idolâtre parmi  
 » les idolâtres ; en payen parmi les payens ;  
 » que j'honorasse Jupiter & Vénus , comme  
 » ces peuples , par d'impudiques cérémonies ,  
 » & par d'infâmes bacchanales. Penser de la  
 » sorte , ce n'est plus reconnoître un Dieu.  
 » L'Athéisme est quelque chose , en un sens ,  
 » de moins affreux qu'un tel système. «  
*Voyez Pensées sur les plus importantes vé-  
 rités de la religion , par M. Humbert , c. 113.*

l'incrédule. Il prendra bien cette liberté, sans qu'on la lui donne. Eh, qui pourroit la lui ôter, si ce n'est celui qui lit au fond du cœur, & qui, principe unique de toute vérité, jugera d'après elle nos sentimens & nos opinions? Ce qu'il prétend, c'est qu'on le laisse conduire les autres par ses propres principes, les plier selon ses goûts & ses intérêts à sa façon de voir & de penser, dogmatiser dans les cercles, philosopher à son aise dans ses dangereux écrits, pervertir la foi des simples, réduire en problèmes les plus importantes vérités, saper les fondemens de la morale, sous prétexte de détruire l'empire des préjugés, & se donner tout seul pour le sage par excellence & la lumière du genre humain, Or voilà, mon fils, ce que pour le bonheur des hommes on ne tolérera jamais \*.

---

\* » Les nouveaux Philosophes ne prêchent  
 » que la tolérance, & ne veulent pas tolérer  
 » la religion de leur propre pays. Quelle in-  
 » conséquence! » *Pensées Théol.*

Ah ! une sorte de tolérance fût-elle  
cessaire au repos des états , ce qui , d'a  
l'expérience & par le fait même , sou  
bien des difficultés (*g*) ; non ce ne sero  
jamais des opinions semblables à celle  
nos sages qu'on toléreroit dans quel  
société que ce fût , pour peu qu'il y re  
de véritable sagesse.

J'ai trop bonne opinion de la tien  
cher Valmont , pour croire que tu t'  
tines à rejeter une loi aimable & sain  
qui peut seule faire ton repos & ton b  
heur. Je ne croirai pas du moins qu  
sois assez esclave des préjugés que tu  
formés contre elle , pour refuser d'er  
mener les preuves à un plus sérieux  
men. Je t'en ai dit assez pour te faire  
surer qu'elle soit vraie , & que Dieu  
même t'ait donné un pareil guide. J'ai  
plus , je suis venu au secours de ta  
blessé : j'ai levé l'obstacle que tes pass  
pouvoient mettre à la religion , en te p  
vant qu'il te suffisoit de ta propre ra  
pour les condamner ; que la loi natur  
ne leur étoit pas plus favorable que la

évangélique; & qu'elle t'offroit seulement moins de secours pour les vaincre. Déjà, tu l'avoues mon fils, elles font ton malheur & celui d'Emilie : crains qu'elles ne soient aussi la cause principale de ton aveuglement. Commence du moins à sentir le danger & la honte des fers qu'elles te font porter. Ame noble & généreuse, ou qui étois faite pour l'être, secoue tes chaînes; indigne-toi de ton esclavage; lève de nouveau tes regards vers le Ciel; demande-lui la force que tu ne peux avoir de toi-même; cherche-la dans l'éloignement & la fuite, s'il en est quelques moyens; puisque c'est moins en combattant l'amour, qu'en fuyant l'objet qui nous fait aimer, qu'on peut triompher des charmes que la passion en reçoit pour nous séduire. Apporte s'il se peut à la recherche de la vérité une ame plus libre & plus dégagée; & la vérité se prêtant à tes premiers efforts, te rendra la paix en te rendant la lumière.

## NOTES.

PAGE 57.

(a) *LE Dieu de vérité ne lui manque pas.* Lorsque la lumière évangélique , appelée , si je puis m'exprimer ainsi , par ce cri intérieur d'une ame vraie & fidèle qui sentoit ses besoins , a été portée chez des Peuples sauvages & barbares ; ( & elle l'a déjà été deux fois dans les Indes , comme les traditions de ces Peuples le témoignent assez , & comme quelques-uns de nos Philosophes ne font pas difficulté d'en convenir ) ce n'est point par le ministère des Anges , si indécemment ridiculisé de nos jours , qu'elle y a été portée ; c'est par le ministère des autres hommes. Eh , combien de ressources qui nous sont inconnues restent encore au Tout-Puissant pour laver dans un baptême de desir la tache d'une ame , à demi-instruite , il est vrai , mais droite , & dans sa droiture vraiment digne de lui plaire ! Ce qui pouvoit suffire avant la venue de Jesus-Christ , mais toujours par sa grace & en vue de ses mérites , seroit-il insuffisant après que



DE LA RAISON. 85

Jésus-Christ nous a été donné ? Et le bienfait inestimable de la rédemption rendroit-il aujourd'hui la condition des hommes moins avantageuse qu'elle ne l'étoit auparavant ?

PAGE 67.

(b) *Bienfaisance , humanité , beaux noms ,*  
&c.

Ce mot d'*humanité* ne m'en impose guere ,  
Et par tant de fripons je le vois répéter ,  
Que je les crois d'accord pour le faire adopter .  
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode .  
C'est un voile à la fois honorable & commode ,  
Qui de leurs sentimens masque la nullité ,  
Et prête un beau dehors à leur avidité .  
J'ai vu peu de ces gens qui se prônent sans cesse ,  
Pour les infortunés avoir plus de tendresse ,  
Se montrer , au besoin , des amis plus fervens ,  
Etre plus généreux ou plus compatissans ,  
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance ,  
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence ,  
Consoler le mérite , en chercher les moyens ,  
Devenir en un mot de meilleurs citoyens ;  
Et pour en parler vrai , ma foi , je les soupçonne  
D'aimer le genre humain , mais pour n'aimer personne .

*Les Philosophes , Comédie.*

Le Curé de S. Sulpice disoit , il y a quelques années , dans une de ses assemblées de charité ,  
» vous savez , Mesdames , que nous avons bien  
des pauvres sur cette Paroisse . J'y entends tous  
les jours parler de philosophie & d'humanité ;

mais ce ne sont pas les Philosophes qui soulagent nos pauvres ; ce sont les âmes pieuses & vraiment chrétiennes. «

## I B I D.

(c) *Eh , que peut-on se promettre sans elle , &c.* M. R. fait faire à sa Julie cet aveu en faveur de la religion , qu'elle prend enfin pour guide. » J'aimai la vertu dès mon enfance , & cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment & des lumières j'ai voulu me gouverner , & je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi , donnez-m'en quelqu'autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami , toujours de l'orgueil quoi qu'on fasse ; c'est lui qui vous élève , & c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre , & mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n'avois pas ? Pourquoi , me sentant bien née , ai-je eu besoin de cacher ma vie ? Pourquoi haïssois-je le mal que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoissois que ma force ; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi , je crois l'avoir faite , & toutefois j'ai succombé : comment font celles qui résistent ? Elles ont un meilleur appui. « Et dans un autre endroit : » Rentrez au fond de votre conscience,

& cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié, qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur une tortue, & quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire. «

PAGE 70.

(d) *L'adultère est un crime*, &c. Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le Public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence; & l'on peut dire que l'honneur d'une femme

pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre , pèche ; premièrement parce qu'il la fait pécher , & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il pèche encore directement lui-même , parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage , sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines. . . . Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice , & le crime est-il moindre de le changer dans le sein de sa mere ? « *M. Rousseau.*

Eh , que répondroit l'infâme adultere qui suborne la femme de son prochain ; si on lui demandoit de quel œil il verroit un homme , sous le nom d'ami peut-être , profiter du libre accès qu'il lui donne dans sa maison , pour ravir l'honneur de sa femme , lui dérober sa tendresse , & lui donner des enfans qui ne seroient pas les siens ; que répondroit-il , s'il lui reste encore quelque sentiment d'honnêteté ?

Que j'aime au reste à voir l'Auteur que je viens de citer , prendre en main les intérêts de la vertu sur un article si essentiel à l'ordre civil , si respectable , & malheureusement si peu respecté de nos jours ! Qu'il me soit

donc permis de le copier tout entier sur cet objet.

» La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes dans le mariage , n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme , elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine , ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé , mais de la raison. C'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans , d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi ; & tout mari infidèle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe , est un homme injuste & barbare : mais la femme infidèle fait plus ; elle dissout la famille , & brise tous les liens de la nature. En donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui , elle trahit les uns & les autres ; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde , c'est celui d'un malheureux pere , qui , sans confiance en sa femme , n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur ; qui doute , en embrassant son enfant , s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre , le gage de son deshonneur ,

le ravisseur des biens de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer ?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidele, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu. S'il importe qu'un pere aime ses enfans, il importe qu'il estime leur mere. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manieres, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux, & que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela. «

(c) *Elle réprouve toute union clandestine , toute liaison passagere , tout engagement irrégulier.* » Je ne mettrai pas ici en question , dit l'Auteur des *Mœurs* dans un article de l'Encyclopédie , si l'adultere est un crime , & s'il défigure la société. Il n'y a personne qui ne sente en sa conscience que ce n'est pas là une question à faire , s'il n'affecte de s'étourdir par des raisonnemens qui ne sont autres que les subtilités de l'amour-propre. Mais une autre question bien digne d'être discutée , & dont la solution emporte aussi celle de la précédente , seroit de savoir lequel des deux fait le plus de tort à la société , ou de celui qui débauche la femme d'autrui , ou de celui qui voit une personne libre , & qui évite d'assurer l'état des enfans par un engagement régulier ?

Nous jugeons avec raison , & conformément au sentiment de toutes les Nations , que l'adultere est , après l'homicide , le plus punissable de tous les crimes , parce qu'il est de tous les vols le plus cruel , & un outrage capable d'occasionner les meurtres & les excès les plus déplorables.

L'autre espece de conjonction illégitime ne donne pas lieu communément aux mêmes

éclats que l'adultere. Les maux qu'elle fait à la société ne sont pas si apparens , mais ils ne sont pas moins réels ; & quoique dans un moindre degré d'énormité , ils sont peut-être beaucoup plus grands par leurs suites.

L'adultere , il est vrai , est l'union de deux cœurs corrompus & pleins d'injustice , qui devroient être un objet d'horreur l'un pour l'autre , par la raison que deux voleurs s'estiment d'autant moins qu'ils se connoissent mieux. L'adultere peut extrêmement nuire aux enfans qui en proviennent , parce qu'il ne faut attendre pour eux , ni les effets de la tendresse maternelle de la part d'une femme qui ne voit en eux que des sujets d'inquiétude ou des reproches d'infidélité , ni aucune vigilance sur leurs mœurs de la part d'une mere qui n'a plus de mœurs , & qui a perdu le goût de l'innocence. Mais quoique ce soient là de grands désordres , tant que le mal est secret , la société en souffre peu en apparence : les enfans sont nourris , & reçoivent même une sorte d'éducation honnête. Il n'en est pas de même de l'union passagere des personnes qui sont sans engagement.

Les plaisirs que Dieu a voulu attacher à la société conjugale , tendent à faire croître



le genre humain, & l'effet suit l'institution de la providence , quand les plaisirs sont assujettis à une regle ; mais la ruine de la fécondité & l'opprobre de la société sont les suites infaillibles des liaisons irrégulieres.

D'abord elles sont la ruine de la fécondité : les femmes qui ne connoissent point de devoirs , aiment peu la qualité de mere , & s'y trouvent trop exposées ; ou si elles le deviennent, elles ne redoutent rien tant que le fruit de leur commerce. On ne voit qu'avec dépit ces malheureux enfans arriver à la lumiere ; il semble qu'ils n'y aient point de droit , & l'on prévient leur naissance par des remedes meurtriers ; ou on les tue après qu'ils ont vu le jour , ou l'on s'en délivre en les exposant. Il se forme de cet amas d'enfans dispersés à l'aventure une vile populace, sans éducation , sans biens, sans profession. L'extrême liberté dans laquelle ils ont toujours vécu , les laisse nécessairement sans principes , sans regle & sans retenue. Souvent le dépit & la rage les saisissent ; & , pour se venger de l'abandon où ils se voient , ils se portent aux excès les plus funestes.

Le moindre des maux que puissent causer les amours illégitimes , c'est de couvrir la

## 94 LES ÉGAREMENS

terre de citoyens infortunés, qui périssent sans pouvoir s'allier, & qui n'ont causé que du mal à cette société, où on ne les a vus qu'avec mépris.

Rien n'est donc plus contraire à l'accroissement & au repos de la société, que la doctrine & le célibat infâme de ces faux Philosophes, qu'on écoute dans le monde, & qui ne nous parlent que du bien de la société, pendant qu'ils en ruinent en effet les véritables fondemens. D'une autre part, rien de si salutaire à un Etat que la doctrine & le zèle de l'Eglise, puisqu'elle n'honore le célibat que dans l'intention de voir ceux qui l'embrassent en devenir plus parfaits & plus utiles aux autres; qu'elle s'applique à inculquer aux Grands, comme aux Petits, la dignité du mariage, pour les fixer tous dans une sainte & honorable société; & qu'enfin c'est elle qui travaille avec inquiétude à recouvrer, à nourrir & à instruire ces enfans, qu'une philosophie toute bestiale avoit abandonnés. «

PAGE 78.

(f) *Il ne va pas jusqu'à autoriser la persécution.* Le zèle amer & l'esprit de persécution ont fait dans presque tous les temps bien du mal aux hommes: Ils sont contraires à l'hu-

manité ; par elle nous sommes tous freres , nous sommes tous susceptibles d'erreur , & nous devons nous supporter : à la religion ; elle est une loi de douceur , de persuasion , de charité , & non de violence & de barbarie ; elle a horreur du fanatique cruel & insensé , qui plonge le poignard dans le sein de ses semblables , en l'honneur de ce Dieu de bonté qui est venu pour les sauver : à la raison ; car si le droit de persécuter ceux qui ne pensent pas comme nous est une fois admis , que n'auront pas à craindre ceux qui pensent bien , par-tout où ils seront les plus foibles ? Aussi les anciens Peres de l'Eglise se plaignoient-ils de cette intolérance des Payens , qui alloit jusqu'à vouloir contraindre les Fideles à sacrifier à leurs fausses Divinités. Notre sainte religion , disoient-ils , bien différente de la vôtre , persuade & ne contraint personne \*.

Plût à Dieu qu'on n'eût pas si aisément oublié ce langage ! Mais il ne s'ensuit pas de ces réflexions , ni que Dieu tolere les faux cultes , ni que les hommes doivent permettre qu'on attaque un culte solidement établi , raison-

---

\* *Pia religionis est proprium non cogere , sed suadere. S. Athan.*  
in Apoli 2.

nablement prouvé par les autorités les plus respectables , convenable à l'ordre & à la félicité publique , pour mettre à la place des systêmes impies & des maximes licencieuses & perverses. Restreindre alors & punir , dans les principes même de bien des mécréans de nos jours , n'est pas proprement ce que l'on peut appeller persécuter.

( g ) *Une sorte de tolérance fût-elle nécessaire au repos des Etats , ce qui . . . souffre bien des difficultés , &c. » Dans toute République bien ordonnée , le premier soin doit être d'y établir la vraie religion , non une fausse ou fabuleuse , & de ne choisir pour chef que celui qui y aura été élevé dès l'enfance. Le vrai culte est l'appui de la République. « ( Platon , lib. 2 , de Republ. & lib. 4 , de Legibus. )*

» Il ne doit être permis à personne , selon le même Philosophe , d'avoir des Dieux particuliers , d'adorer le vrai Dieu suivant son caprice , ou de se faire une religion à part. «

En effet , l'unité du culte dans un Etat , dit l'Auteur des *Pensées Théologiques* , est un centre où viennent se réunir tous les membres ; mais

la variété de culte est un germe de discorde, qui la produit tôt ou tard.

Comme l'observe l'Auteur des *Trois Siècles*, &c. » Il y a bien de la différence entre les sentimens que la charité impose à tous les Chrétiens à l'égard de ceux qui sont dans l'erreur, & les précautions que l'autorité doit prendre pour prévenir les troubles. Toute secte qui est foible, réclame la tolérance, & devient intolérante quand elle a pris le dessus. C'est la chienne de la Fable qui demande en suppliante un logement pour mettre bas ses petits, & chasse le propriétaire dès que ses petits sont devenus assez forts pour soutenir son usurpation. Telle est la marche des passions humaines. Timides & artificieuses dans leur naissance, elles sont bientôt injustes & tyranniques pour peu qu'elles trouvent de l'appui.

Il faut donc regarder comme des inconséquences les déclamations de nos Philosophes, qui veulent qu'on tolere toutes les façons de penser, parce que leur premier intérêt est d'être tolérés. On peut juger cependant de leur tolérance pratique par les manœuvres qu'ils mettent en usage contre ceux qui les attaquent ou ne les estiment pas. Que seroit-ce s'ils étoient les plus forts !.. Rien de plus naturel.

après cela , que de conclure qu'une tolérance indiscrete , telle qu'ils font semblant de solliciter pour toutes les sectes , est aussi chimérique en exécution , que la Paix universelle de l'Abbé de *Saint-Pierre*. Qu'on examine les Gouvernemens les plus tolérans de l'Europe on verra si la manière dont ils en usent à l'égard de ceux qu'ils tolèrent , peut s'appeler véritablement une tolérance. En Hollande , en Angleterre , en Prusse , les religions tolérées sont dans un abaissement & dans une servitude qui ne diffère pas beaucoup de l'oppression. t. 1 , au mot *Basnage de Beauval*.





## L E T T R E   X X I X.

*Du Marquis de Valmont à la Comtesse.*

**J**E suis enchanté, ma fille, de la naïveté qui regne dans le caractère de ta jeune amie. Ses sentimens pour toi m'intéressent plus que jamais en sa faveur. Son amitié, il est vrai, est une passion, comme elle le dit elle-même; mais cette passion est l'enthousiasme de la vertu, dans un cœur tendre & sensible. Elle ne t'aime avec tant d'ardeur que parce qu'elle te voit sous des traits qui flattent son amour pour le bien; & son penchant fait honneur à sa raison. Il est juste qu'elle te soit chère, & tu ne dois que la plaindre de l'effet qu'elle a produit sur Valmont.

Que la surprise qu'il vous a faite à toutes deux a donné lieu à une scène bien touchante! Que j'eusse aimé à être le secret témoin de vos épanchemens réciproques! Ils-eussent été à mes yeux l'expression la plus vraie de la bonté du cœur,

E ij

& le triomphe du sentiment. Pourquoi faut-il que le tableau qu'ils nous offrent ne soit plus de ce siècle , & qu'il contraste si fort avec nos mœurs !

Je ne suis point étonné que les jours qui ont suivi cette espèce de réunion aient été pour vous tous des jours plus fereins & plus purs : mais prends garde , ma fille , c'est un calme trompeur , qui peut être suivi de bien des orages. Avec un cœur excellent , vous êtes tous trois jeunes encore , & sans expérience : croyez-en la mienne ; elle est le fruit des années , & son langage , dicté seulement par mon amitié pour vous , n'emprunte rien des idées sombres d'une triste & craintive vieillesse. La passion de Valmont est pour quelque temps resserrée , comprimée au dedans par la sagesse & les leçons de Senneville , par celles qu'il s'est faites à lui-même , par une tendre pitié pour les maux d'une épouse qui a si peu mérité son indifférence , par les principes d'équité , de vertu , qui revivent au fond de son ame , & y font renaître le cri de la conscience.



& la voix des remords. Mais cette passion n'est pas éteinte , & la violence qu'il se fait ne peut pas durer long-temps. Le feu couve & s'allume sous la cendre qui le dérobe à vos yeux ; bientôt il se fera jour , & se montrera plus ardent qu'il ne l'a jamais été. Pour l'éteindre entièrement , il faut éloigner l'objet qui serviroit de nouveau à l'enflammer. Tant que Senneville sera au milieu de vous , malgré elle , malgré mon fils , les passions , les dangers , le trouble & les alarmes y habiteront avec elle. La séparation sera cruelle pour vous tous ; mais elle est devenue nécessaire. Ce sera le mal d'un moment ; sans lui vous vous exposeriez tous trois à des maux dont vous ne verriez pas la fin.

C'est donc à toi , ma fille , quoi qu'il en coûte à ton attachement pour ta jeune amie , quelques regrets qu'il puisse lui en coûter à elle-même , c'est à toi à la préparer à un sacrifice , que la raison , que la religion exigent également. Je fais les moyens de le faire agréer à Valmont , en

le rendant souverainement avantageux à Senneville; & j'ai déjà tout disposé avec M. d'Orval pour un si grand dessein. Cet ami, bien moins vénérable par son âge que par ses vertus, m'a fait naître des espérances que je t'ai laissé entrevoir, mais auxquelles tu n'as pas fait assez d'attention : il s'apprête à les réaliser; & quelque obscurité que tu puisses y trouver encore, souffre que je te la laisse toute entière, pour te ménager, quand il en fera temps, le plaisir de la surprise. Il servira alors à tempérer le sentiment trop vif que te causera l'éloignement de Mademoiselle de Senneville, & à te le rendre moins pénible.

Maintenant, ma chere Emilie, je ne veux plus m'occuper dans cette lettre que du soin que tu m'imposes de t'éclairer, ainsi que ton amie, sur un article plus intéressant que tu ne le crois, celui des spectacles. Je suis charmé que tu m'aies fourni toi-même l'occasion de joindre sur cette matiere quelques réflexions à celles que je t'ai fait faire sur les lectures. Sou-

Viens-toi que , t'écrivant en pere & en ami, dans les pensées comme dans la maniere de les rendre , ce n'est point à tes yeux le mérite de la nouveauté que j'ambitionne; je n'en veux point d'autre que celui de t'être utile.

Mais avant tout , dis-moi , ma fille ; est-ce à Emilie , sage & raisonnable seulement , ou à Emilie chrétienne & sage tout ensemble , que je vais parler. Heureusement pour ton pere & pour toi , la question n'est pas difficile à résoudre : j'écris à cette sage & fidelle Emilie , qui bien loin de séparer ces deux titres , ne croit pas pouvoir trouver de véritable sagesse ailleurs que dans la religion. Eh bien , je vais donc te parler d'abord le langage du christianisme. Mais je ferai plus , je t'aiderai ensuite à parler aux autres le langage de la seule raison.

Comme chrétienne , ma fille , croirois-tu pouvoir allier l'école du monde avec celle de J. C. , & les maximes du théâtre avec la morale évangélique ? autant il y a de différence entre la lumière & les téné-

bres , autant il y en a entre l'esprit qui regne sur la scène & celui qui éclaire & qui anime le vrai fidele. Faire mourir en nous tout ce qui tient au monde & à ses folles passions , c'est-à-dire , comme parle le disciple chéri du plus saint & du plus aimable de tous les maîtres , tout ce qui flatte dans l'homme la concupiscence de la chair , celle des yeux , & l'orgueil de la vie , voilà l'esprit du christianisme : nourrir dans notre ame l'attachement au monde , & ses penchans déréglés ; voilà , sinon tout l'objet , au moins tout le fruit de nos spectacles. Dans l'Evangile , Jesus-Christ dit par-tout , anathême au monde : sur le théâtre , le monde est par-tout ; dans ce qu'on voit , dans ce qu'on entend , & au fond de notre cœur. C'est lui qui sur la scène établit les usages , détermine les bienséances , dicte les sentimens , dirige les affections , & peint de ses couleurs les vices & les vertus : seul il y fixe la règle de nos mœurs ; il y juge en dernier ressort ; & en Monarque suprême , il y dicte des loix. Est-ce aux pieds de la croix ,

Dans l'Evangile de Jesus crucifié pour les hommes , que tu prétends te former & t'instruire , ou bien est-ce à l'école du monde & des passions ? & de ces deux maîtres entierement opposés, Jesus-Christ & le monde , lequel choisis-tu ? Si c'étoit le dernier , ô ma fille ! que me resteroit-il à te dire ! je frémirois ; & l'anathème prononcé par ton Dieu retomberoit tout entier sur toi \*. Eh , de quel front , sous quels prétextes , irois-tu voir au spectacle des intrigues d'amour , d'ambition , de vengeance ou de haine , qu'avec tout l'art dangereux qui les accompagne , tu n'oserois lire dans les Romans ; y entendre des maximes de galanterie , de faux principes d'honneur , des leçons de plaisir & de volupté qui t'effrayeroient dans des entretiens , que nulle part , avec de la religion , tu ne pourrois

---

\* Il ne faut pas oublier que , dans presque toute cette Lettre , M. de Valmont écrit encore plus pour Mademoiselle de Senneville que pour Emilie , dont il connoît assez la façon de penser.

entendre de sang-froid ? Ah ! quel supplice le spectacle ne seroit-il pas pour une ame qui y entreroit vraiment chrétienne , qui en sortiroit également fidele , si une telle ame , forcée d'y entrer , pouvoit y donner quelque attention ?

Mais on peut , me diras-tu ne choisir que des pieces saintes , & alors qu'auront-elles d'incompatible avec l'esprit du christianisme ? Presque tout encore , ma chere Emilie ; tout ce qui les accompagne du moins , & qui les dépare.

Je n'en connois que trois tout au plus ; où pour la morale & les caracteres il n'y aït rien à reprendre ; & dans celles-là même , ce qu'il y a de plus pur se trouve en contraste avec les mœurs de ceux qui les représentent , s'altère en quelque sorte par le jeu des Acteurs , & devient nuisible par les idées qu'ils font naître.

« De pareils sujets , dit Madame de Seigné , ne conviennent pas à de tels Acteurs. Il faut des personnes innocentes pour chanter les malheurs de Sion , & des ames vertueuses pour en voir

» avec fruit la représentation ». Au reste ,  
 ces pieces si saintes de quelles autres pie-  
 ces ne sont-elles pas suivies \* ; & par le  
 goût du spectacle qu'elles inspirent , à quels

---

\* » On vient de jouer *Polieucte* ; le Théâtre  
 » change ; on joue l'*Ecole des Maris* : en  
 » est-ce une d'amour conjugal ? Et cette satire  
 » du mariage achevera-t-elle les beaux sen-  
 » timens que la vertu de Pauline avoit com-  
 » mencé d'inspirer ? On vient de représenter  
 » *Athalie*. J'ai vu la Maison du Seigneur ,  
 » les Livres de la Loi , les cérémonies du Sacre  
 » des Rois de Juda. J'ai la tête remplie de  
 » nouvelles Prophéties , des grandeurs & de  
 » la puissance de Dieu ; tout cela m'a pénétré  
 » d'une terreur religieuse & d'un respect pro-  
 » fond pour le Roi des Rois. Les violons  
 » jouent , George Dandin paroît ; & dans le  
 » même lieu où étoit le Temple de Jérusalem ,  
 » je vois le rendez-vous nocturne d'un jeune  
 » homme avec une femme mariée. Je vou-  
 » drois savoir si les effets de ces différens  
 » contrastes peuvent jamais tourner au profit  
 » de la religion & des mœurs. « *M. le Franc ,*  
*dans sa Lettre à Louis Racine.*

108. LES ÉGAREMENS

autres drames en tout genre ne conduiront-elles pas ?

Dailleurs , ma fille fans autre discussion , tu es enfant de l'Eglise , & heureusement née dans son sein : si l'Eglise est ta mere , elle , qui t'a enfanté à Jesus-Christ ; si ce nom si tendre n'est point un vain nom ; s'il exige de toi le même respect & la même obéissance que tu auras droit d'exiger de tes propres enfans , son langage sur les spectacles ne doit pas être pour toi un langage indifférent , & son devoir est de consulter ce qu'elle te dicte sur un objet si intéressant. Que prononce-t-elle à cet égard ? Le même anathème que Jesus-Christ a prononcé contre le monde. Dans aucun siècle son langage n'a varié : dans ses conciles , par la voix de ses souverains Pontifes , par la bouche de ses Docteurs , par la prédication journaliere de ses ministres , par les liens d'excommunication , dans lesquels elle retient les Auteurs , par l'infâmie dont les ont notés les loix des Princes animés du même esprit qu'elle , par la créance commune



des peuples qu'elle instruit, ne te dit-elle pas d'une voix assez haute pour être entendue, que c'est pécher contre son esprit & ses loix (a), contre les loix de la religion toute entiere, que d'assister à ces sortes de spectacles ?

Si leurs défenseurs alleguent pour eux quelques exemples, s'ils citent quelques textes, qui ne fait que ces textes & ces exemples ne prouvent rien en leur faveur ? Il y a des spectacles au centre de l'Eglise Romaine, il est vrai : mais la puissance temporelle toute seule les y tolere ; & dans le même Prince, la puissance ecclésiastique les y restreint en les bornant à certains temps de l'année ; en diminuant le danger autant qu'elle le peut, les y réforme de jour en jour, & tous les jours les y condamne (b). Il y a à Rome des lieux affectés par autorité publique aux courtisannes, afin de les noter davantage, & de rendre moins communs les périls de la séduction : de ce que ces lieux de débauche y sont tolérés par une sorte de nécessité (c), oseroit-on bien en

conclure que le libertinage y est permis ?

» Des hommes, qui par état devroient  
 » s'interdire les spectacles, y assistent. «  
 Mais cela prouve seulement qu'ils désho-  
 norent leur état par leur conduite, &  
 que leurs mœurs sont en contradiction  
 avec leurs principes \*.

» Quelques Docteurs particuliers ont  
 » laissé échapper des expressions favora-  
 » bles au théâtre » Mais comment ? en  
 parlant des spectacles considérés dans leur  
 nature, & abstraction faite des abus qui  
 s'y glissent ; en permettant ceux où la pu-  
 deur & la sagesse chrétienne ne peuvent  
 rien entendre ni rien appercevoir qui les  
 allarme, & en anathématisant par des  
 textes formels tout théâtre, toute assem-  
 blée, qui, comme nos lieux de spectacles

\* Tout le monde fait la belle réponse de  
 M. Bossuet à Louis XIV Nous parlions des  
 Spectacles, lui dit ce Prince, en le voyant en-  
 trer ? qu'en pensez-vous ? » Sire, il y a de grands  
 » exemples pour, répondit le Prélat, mais il y  
 » a de grandes autorités contre. «

ordinares, peut donner atteinte aux bonnes mœurs \*.

Il ne reste donc, ma chere fille, à une ame vraiment chrétienne aucun appui solide sur lequel elle puisse fonder, dans les circonstances les plus communes, le droit & la liberté qu'elle se donneroit d'y assister : il ne lui est donc pas plus permis d'y accompagner ou d'y conduire les autres : par sa seule présence, elle court au mal qui s'y fait ; elle y sert d'exemple ; elle y tient lieu d'autorité ; & plus ses mœurs sont pures, plus sa piété partout ailleurs est édifiante, plus aussi dans

\* « Les sophismes , dit M. Gresset , les  
 « noms sacrés & vénérables dont on abuse  
 « pour justifier la composition des Ouvrages  
 « dramatiques & le danger des Spectacles, les  
 « textes prétendus favorables , les anecdotes  
 « fabriquées , tout cela n'est que du bruit , &  
 « un bruit bien foible pour ceux qui ne re-  
 « fusent point d'écouter les réclamations de  
 « la religion , & qui reconnoissent que lors-  
 « qu'on est réduit à disputer avec la conscience,  
 « on a toujours tort. »

## **VII. LES ÉGAREMENS**

ces lieux dangereux & prophanes , elle devient aux foibles un sujet de scandale. Eh , quand il ne seroit question que des Comédiens tout seuls , ne compteroit-elle pour rien d'être du nombre de ceux , qui , en assistant à leurs jeux , portent à leur ame le coup mortel (*d*) , qui doit la perdre éternellement ? Y auroit-il des spectacles s'il n'y avoit point de spectateurs ; & ce qui se fait pour tout un public , ne se fait-il pas en particulier pour chacun de ceux qui le composent ?

» Mais on ne prétend pas en faire un  
» amasement de tous les jours ; on n'ira  
» au spectacle que de loin en loin , on  
» n'ira même qu'une fois pour satisfaire sa  
» curiosité. « Eh , ma fille , si le spectacle  
est défendu à celui qui se fait gloire d'être  
enfant de l'Eglise , il l'est pour cette fois  
même que tu voudrois en excepter. Si ,  
pris dans son ensemble , il est mauvais en  
soi , on ne doit pas se le permettre une  
seule fois par curiosité : & où en serions-  
nous pour les mœurs , si sous ce prétexte  
il falloit connoître & tout voir ? Qui peut

d'ailleurs se répondre que ce qui est attrayant de sa nature ne fera pas naître en nous le desir d'être vu plus souvent ; & pourquoi se donner un desir de plus , pour avoir ensuite tant de peine à le réprimer , ou pour s'exposer au danger d'y succomber encore ( c ) ?

« Mais il faut des amusemens , & il est  
 « bien permis de se délasser quelquefois. »  
 Oui , ma fille ; mais pour une ame vraiment chrétienne , il faut des délassemens conformes à l'esprit du christianisme. Ne crains pas que , censeur austere & réformateur indiscret , sous prétexte de te prêcher la mortification évangélique , j'ose bien t'interdire tous les plaisirs qui te sont permis : mais encore faut il qu'ils le soient , encore faut-il qu'ils ne compromettent point la piété & les mœurs , qu'ils n'aient rien de contagieux , qu'ils n'inspirent point le goût des faux plaisirs , l'amour de la frivolité & l'esprit de dissipation , qu'ils ne nous fassent pas trop sortir de nous-mêmes pour nous attacher à de vaines actions , pour exciter en nous des passions

turbulentes, & nous livrer à des transports qu'eussent déshonorés presque toujours la vertu & la raison. Eh, ne peut-on pas se délasser sans ces sortes de plaisirs? Lorsque Saint Louis crut devoir bannir de son Royaume les spectacles, ne restoit-il plus de délassemens à ceux qui en avoient besoin?

Mais sur-tout une ame belle & sensible n'a-t-elle pas au sein de sa famille, dans la société d'amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchemens de la confiance, dans le goût même des lettres & des arts, des plaisirs plus purs qu'elle puisse se permettre? Hélas! si elle est plus belle & plus vertueuse encore, n'a-t-elle pas des spectacles plus intéressans qu'elle puisse se procurer? Celui des malheureux qui souffrent & qu'elle va consoler. N'a-t-elle pas des larmes plus douces à verser? Celles de la pitié pour des indigens qu'elle va visiter & soulager. N'a-t-elle pas un emploi plus noble & plus touchant à faire de ses richesses, en les ménageant pour des œuvres qui honorent l'humanité &

la charité ? Quel spectacle délicieux pour elle , lorsqu'elle voit un vieillard décrépité ranimer à sa vue cette froide & tremblante vieillesse à laquelle elle vient servir d'appui ; une veuve , destituée de tout conseil & de toute ressource , lui ouvrir son cœur avec toute la liberté qu'inspire la confiance & ressentir à son aspect les seuls transports de joie dont elle soit encore susceptible ; des orphelins abandonnés accourir au-devant d'elle , recevoir ses tendres caresses , les lui rendre avec usure , & arroser ses mains de larmes , arrachées moins encore par le besoin que par la reconnoissance ? Ah ! ma fille , ce sont là les plaisirs vraiment dignes de toi !

Quiconque en cherche d'autres au sein du monde & de la vanité , au sein des plaisirs bruyans & tumultueux , des jeux (f) , des cercles , des danses (g) & du théâtre , s'il se dit encore Chrétien , rappelle-le aux fonts sacrés sur lesquels il fut régénéré. C'est-là qu'on promet en son nom le renoncement au monde & à ses vains amusemens : le sceau de la Religion confirma

## 116 LES ÉGAREMENS

ces vœux solennels ; ils furent écrits dans le livre de vie. Au grand jour où ce livre s'ouvrira pour lui , où il sera jugé sur ce qu'il renferme , où l'arbitre de son sort lui retracera ses premiers engagements , osera-t-il bien dire qu'en se permettant ces divertissemens profanes , il n'a point violé ses promesses , & que tout ce qu'il a vu , tout ce qu'il a entendu dans ces assemblées & sur nos théâtres , ne démentoît point en lui l'esprit du christianisme ?

Mais nous vivons , ma fille , dans un siècle où ce langage a passé de mode , & où seulement on fait grace quelquefois à la seule raison. Hé bien , raisonnons , puisqu'il le faut , chere Emilie , & que par ta voix touchante & persuasive la sagesse humaine détrompe ceux que n'aura pu détromper la Religion. Et en premier lieu , ma fille , si l'on veut raisonner d'après des principes , mêler l'utile à l'agréable , assaisonner nos plaisirs du sel de la sagesse , & joindre les bienséances à nos amusemens , s'il est question de



mœurs enfin , on voudra bien sans doute leur sacrifier du moins la Comédie Italienne , l'Opéra , & mille autres spectacles moins honnêtes & plus dangereux encore. Le premier que je viens de nommer est trop rempli d'équivoques , de fades jeux de mots , de lazis indécens , d'intrigues de valets , de basses représentations des mœurs les plus viles , de parodies honteuses de la raison même & du goût , pour en croire l'épigraphe si connue que Santeuil a fait pour lui.

Le théâtre lyrique , encore plus funeste , n'offre à l'ame que l'ivresse des vains plaisirs & les charmes de la séduction. C'est-là que la volupté entre par tous les sens ; que tous les arts concourent à l'embellir ; que la Poésie ne rime presque jamais que l'amour & ses douceurs ; que la Musique ne fait entendre que les accents des passions les plus vives ; que la danse retrace aux yeux , ou rappelle à l'esprit les images qu'un cœur chaste redoute le plus ; que la peinture ajoute à l'enchantement par ses décorations & ses

prestiges ; qu'une espece de magie nous transporte dans les Pays des Fées , à Paphos , à Cythere , & fait éprouver insensiblement toute la contagion de l'air impur qu'on y respire. C'est-là que tout nous ramene à cette seule maxime , à cette unique leçon : *aux attraits du penchant, cédez sans résistance.* C'est-là que l'ame amollie par degrés , perd toute sa force & tout son courage , qu'on languit , qu'on soupire , qu'un feu secret s'allume , & menace du plus terrible embrâsement ; que des larmes coulent pour le vice ; qu'on oublie ses vertus ; & que privé de toute réflexion , réduit à la faculté de sentir , lié par de honteuses chaînes , mais qui sont pour nous des chaînes de fleurs , on ne fait plus même s'indigner de sa foiblesse. Quelle école pour tous les citoyens & pour tous les âges \* !

Je ne parlerai point de ces autres spec-

---

\* Ce n'est pas là l'Opéra peint en laid , & ridiculisé , d'ailleurs à si juste titre , par la plume ingénieuse d'un Auteur moderne ; mais c'est

tales, qui, plus ou moins, participent à la nature de celui que je viens de décrire. Hélas ! il en est aujourd'hui de tout genre. Les ris, les jeux naissent en foule sous les pas de la jeunesse ; par-tout, & de quelque côté qu'elle se tourne, on lui tend

---

L'Opéra tel qu'il est vu & senti par la foule de ceux qui y assistent.

Quelqu'un de ma connoissance se souviendra toujours que dans sa plus tendre jeunesse, & presque dans son enfance, la récompense d'un *accessit* fut pour lui d'être mené à l'Opéra qu'il n'avoit jamais vu. Le premier essai de ce spectacle sur son ame fut de lui causer une espèce de délire dont il ne revint que long-temps après. Jamais le souper ne lui parut si long. Il n'aspiroit qu'au moment où il pourroit, seul avec lui-même, faire revivre toutes les images dont il s'étoit rempli, tous les sentimens qu'il avoit éprouvés. Une partie de la nuit se passa dans ces agitations ; & rien, comme il l'a avoué depuis, ne contribua davantage à développer de si bonne heure, & avec tant de force, les passions qui l'égarèrent si long-temps.

des pièges : on amorce sa curiosité par les coups d'œil les plus enchanteurs ; on tente ses goûts par les fêtes les plus brillantes ; on trompe son innocence par tous les attraits de la volupté ; on la dégoûte des devoirs par les plûirs. Cette grande Ville que j'ai quittée & que tu habites , n'offre plus que l'ancienne image des Sybarites ; au milieu d'elle on peut dire , on peut montrer à chaque instant où sont les amusemens , où sont les vices : on auroit peine à y dire où sont les vertus & les mœurs. Triste fruit de tous nos spectacles !

Mais passons à celui qui est par excellence le spectacle de la nation , & que d'ailleurs ses apologistes considèrent comme le spectacle des mœurs & de la vérité. C'est à défendre celui-ci qu'ils s'obstinent le plus , parce qu'il est le seul qui puisse prêter des armes à quiconque veut paroître allier les amusemens & la décence , l'utilité & l'agrément.

Deux genres , dont le dernier se divise maintenant en bien des espèces différen-

tes ,

tes, partagent la Scène Françoisé ; la Tragédie , dont les effets sont d'inspirer la compassion & la terreur , & la Comédie , qui a pour objet d'amuser par la peinture des ridicules.

Considérons ces deux genres par ce qu'ils ont de commun : dans le peu que nous dirons , tu distingueras sans peine ce qui est propre à chacun d'eux.

Le but de ce spectacle , comme de tout autre proprement dit , est d'intéresser , non pas quelques personnes seulement ; mais tous les hommes en général. C'est le goût public qu'il veut flatter , & il ne peut y parvenir qu'en intéressant les passions. Mais quelles passions ! Celles que les hommes trouvent le plus universellement en eux , qui frappent , qui émeuvent davantage la multitude. Je veux bien que son second objet soit d'instruire ; mais on ne me niera pas que son premier but ne soit de plaire ; & malheureusement je crois pouvoir prouver que , de la manière dont on est presque forcé de s'y prendre , ce premier objet nuit à l'autre ,

& y substitue pour l'ordinaire un effet tout opposé.

Quelle est en effet cette multitude à laquelle on veut plaire , & qu'il s'agit d'intéresser ? Ce sont des hommes qui certainement , & quoi qu'ils en puissent dire , ne vont au spectacle que pour être amusés , & qui , dans la peinture qu'on y fait des mœurs , ne peuvent être affectés , comme ils desirent de l'être , qu'autant qu'on aura soin de ne pas y contrarier jusqu'à un certain point leurs penchans , qu'on y ménagera , qu'on y flattera même leurs passions favorites , qu'on y donnera aux vices qui leur sont les plus naturels , un vernis d'héroïsme & de grandeur , qui adoucisse à leurs propres yeux ce qu'auroient d'odieux des couleurs trop vraies & des images trop ressemblantes. Ce sont des hommes pour la plupart volages & dissipés ; bien plus susceptibles d'impressions nuisibles & dangereuses que d'impressions bonnes & utiles ; des hommes qu'une morale exacte , qu'une raison sévère ennuiroit , rebuterait , & qui ne

peuvent souffrir son langage qu'autant qu'il est tempéré par un langage plus doux , & racheté par des maximes qui s'accommodent mieux à leur foiblesse (*h*). Ce sont des hommes qui veulent être remués , agités , vivement excités ; à condition toutefois que ce ne sera pas en leur inspirant des remords , en faisant porter leur terreur & leur pitié sur leur propre misère ; mais seulement en les attachant à de vaines fictions , où l'ombre qu'ils poursuivent puisse leur faire oublier la réalité , où on les intéresse par le spectacle de passions & de malheurs , qui ne soient ni trop loin d'eux , ni trop près , & qu'ils ne puissent envisager sans un retour douloureux & pénible sur leur propre cœur : à condition encore que si on veut les forcer à rire de leurs propres foibles , ce sera sans ôter à leurs passions les espèces de dédommagement qui leur importent le plus , sans faire trop souffrir leur orgueil , si ce n'est peut-être dans la peinture de quelques vices que tout le monde abhorre , & qu'on charge

si bien , que personne ne peut s'y reconnoître. Voilà , il faut en convenir , les hommes qu'on veut intéresser, qu'on veut amuser ; & pour la réduire aux termes les plus simples & les plus vrais , telle est la poétique de tous nos théâtres.

Quels sont d'autre part ceux qui travaillent pour le spectacle ? En général des hommes trop peu occupés de choses essentielles & d'études vraiment utiles , trop livrés aux choses de pur agrément , trop nourris des pensées , des images , des lectures qui flattent le plus leurs passions , trop répandus au - dehors , trop avides de louanges qu'on prodigue à des talens futiles , & qu'on ne devrait accorder qu'à un mérite réel , trop intéressés à se prêter au goût des spectateurs , pour qu'ils ne travaillent pas de la manière la plus propre à se concilier leurs suffrages ; pour qu'ils n'emploient pas toute leur imagination à séduire l'imagination des autres hommes , au lieu de s'attacher à éclairer leur raison ; pour que leur goût le plus ordinaire , celui qu'ils font le plus



sentir dans leurs ouvrages , ne soit pas le goût du vice , bien plus que celui de la vertu.

Aussi voyons-nous , dans la plupart des pieces qu'on représente sur la scène , de violentes passions ennoblies avec art ; des sottises héroïques , consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire \* ; de beaux sentimens , qui ne sont à bien dire que des saillies extravagantes d'ambition & de vengeance † ; des phantômes de vertu qui en imposent par un vain coloris de grandeur ; des personnages qui , par leur caractère , leur rang , leurs sentimens & leurs exploits , réveillent au fond de l'ame , ou flattent ces inclinations vicieuses , d'où naissent en nous les révolutions les plus funestes. On y voit la passion la plus généralement répan-

\* Ce sont les expressions de M. de Voltaire.

† La Motte. *Réflexions sur la Critique*. Ces deux phrases ont été ajoutées au texte par l'Editeur , ainsi que bien d'autres qu'on n'a pas toujours pris la peine de noter.

due , & la plus à craindre , s'élever sur la ruine de toutes les vertus , dominer dans presque tous les cœurs , & fonder les principaux intérêts \* ; on y voit les faiblesses & les crimes qu'elle traîne à sa suite déguisés , palliés par le tour ingénieux d'une morale aussi fautive que séduisante , justifiés , autorisés par de grands exemples , présentés du moins sous des traits qui les font paroître plus dignes de

\* M. de Voltaire lui-même en parle ainsi dans la dissertation qui précède sa *Sémiramis*.

» D'environ quatre cents Tragédies qu'on a  
 » données au Théâtre depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France , il n'y  
 » en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une intrigue d'amour. C'est presque  
 » toujours la même piece , le même nœud  
 » formé par une jalousie & une rupture , &  
 » dénoué par un mariage ; . . . c'est une  
 » coquetterie perpétuelle. «

» Les femmes , dit-il ailleurs , qui parent  
 » nos Spectacles , ne veulent point souffrir  
 » qu'on leur parle d'autres choses que  
 » d'amour. «

compassion que de censure & de haine ; on y apprend à nouer les intrigues de l'amour , à en parler le langage , à en adopter les prétextes , à en répéter les excuses \*. On y voit les autres passions les plus ardentes & les plus dangereuses, ces passions qui sont les secrets mobiles du cœur humain , & qui enfantent tous nos malheurs , l'esprit de domination , l'orgueil , le ressentiment des injures & la soif de la vengeance , prendre un air de noblesse & d'élévation , qui semble les rapprocher de la grandeur d'ame & du vrai courage. Près d'elles , & à leur lumière , la fourberie est une politique sage & l'art de gouverner ; l'esprit de faction , le caractère d'une ame hardie , faite pour

---

\* » Si les héros de quelques pieces sou-  
 » mettent l'amour au devoir , en admirant  
 » leur force , le cœur se prête à leur foi-  
 » ble : on apprend moins à se donner leur  
 » courage , qu'à se mettre dans le cas d'en  
 » avoir besoin. « *M. Rousseau.*

régner sur les semblables; le duel, une loi de l'honneur; la vengeance, un devoir; le suicide, un droit à sa propre vie qui n'est ignoré que par des lâches & de foibles. Les grandes fautes y sont données presque toutes à la destinée, & les Dieux seuls y sont coupables du crime des hommes. On y accoutume l'esprit à des horreurs auxquelles il n'auroit jamais pensé, & je suis persuadé qu'un homme fait à nos spectacles sera moins étonné, moins frappé d'un grand crime, qu'une âme neuve qui n'a jamais vu que l'image touchante de la vertu, ou l'empreinte légère du ridicule.

On y voit les caractères vicieux altérés au gré de l'intérêt qu'on veut répandre sur eux; on les voit, rachetant de leur présence en scène par des qualités brillantes les grands vices, en devenir moins odieux. On n'y fait ni qui perd ni qui gagne, ni vice ou de de la vertu; tout y est sacrifié au jeu des passions. On y voit régner une enflure continuelle d'idées & de se

mens ; on y entend après quelques maximes vraies des maximes fausses \* , & chacun adopte selon son goût & son génie celle qui lui convient le mieux (i). La Religion elle-même n'y est traitée , sur-tout aujourd'hui , qu'avec indécence , les Dieux , les autels , les oracles , les prodiges , les Prêtres , n'y paroissent que pour être la matiere d'un indigne parallele : ils n'y sont offerts que pour nous engager adroitement à confondre avec de faux cultes le culte véritable , & n'y sont marqués que du sceau de la haine & du mépris.

Dans les Comédies , le valet apprend à tromper son maître , la soubrette à servir

---

\* » Je hais , a dit quelque part l'Auteur  
 » que nous venons de citer , les mauvaises  
 » maximes encore plus que les mauvaises ac-  
 » tions. « Et il donne ensuite la raison de ce  
 sentiment. » Les passions dérégées inspirent  
 » les mauvaises actions ; mais les mauvaises  
 » maximes corrompent la raison même , &  
 » ne laissent plus de ressource pour revenir au  
 » bien. «

la passion de sa maîtresse, le fils de famille à se jouer de la confiance de son pere, la pupille à surprendre la vigilance de son tuteur, la femme à tirer parti de la crédulité de son mari. Tous y apprennent les expressions, les détours, les ruses de la galanterie, de la séduction, & les maneges de la coquetterie \*. Là le plus honnête homme est presque toujours le plus ridicule, & tout l'avantage y est pour le plus fourbe & le plus adroit. Dans les pieces les plus honnêtes, mentir est compté pour rien : Dans les plus utiles, dans les pieces de caractère, l'effet qu'on envisage est presque toujours manqué par la nécessité de charger le caractère principal, pour le faire ressortir &

---

\* Ce ne sont point là des imputations fausses & de vaines déclamations. Qu'on ouvre Moliere, Dancourt, Regnard, &c. qu'y trouve-t-on presque par-tout que de pareilles leçons ? Tout au plus ils corrigent en nous un foible peut-être, & ils y développent le germe de tous les vices.

le rendre plus intéressant. Souvent aussi on le revêt, malgré ses faiblesses, de tant d'agréments, on lui laisse tant de ressources, qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose (κ). Presque toujours le fonds de la piece est bon, les détails en sont dangereux; & les leçons mêmes, qui seroient utiles aux uns, deviennent pernicieuses aux autres, selon les circonstances, & les dispositions de ceux qui les reçoivent \*.

Ajoute, ma fille, à tout ce que je viens

---

\* » En peignant le ridicule des Etats qui  
 » servent d'exemple aux autres, on le répand  
 » plutôt que de l'éteindre; & le peuple,  
 » toujours singe & imitateur des riches, va  
 » moins au Théâtre pour rire de leurs folies,  
 » que pour les étudier, & devenir encore  
 » plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de  
 » quoi fut cause Moliere lui-même: il cor-  
 » rigea la Cour en infectant la Ville; & ses  
 » ridicules Marquis furent le premier mo-  
 » dele des Petits Maîtres bourgeois qui leur  
 » succéderent. » *M. Rousseau.*

de dire, les prestiges de la déclamation, ce langage muet, si éloquent, si persuasif, si séduisant, qui par un geste parle aux yeux & pénètre le cœur, donne de la vivacité aux passions, de la force au sentiment, & de la véhémence au discours; qui exprime dans toute leur énergie les mouvemens de l'ame que le Poëte même n'a rendus que foiblement; qui fait illusion sur la vérité des pensées & des maximes, & fait applaudir au mensonge avec plus de chaleur qu'on n'applaudiroit à la vérité. Ajoute le charme, l'enchantement du spectacle tout entier, le cercle brillant d'une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui étalent à l'envi tous les raffinemens de l'art & de la parure, qui affectent tous les agrémens de la mode & tout l'éclat du luxe, qui vont pour voir & pour être vus, qui dans leurs yeux portent tout le feu des passions qu'on exprime sur la scène. Ajoute les idées que font naître les Acteurs, les Actrices, malheureusement trop connus pour la plupart par la licence de leurs mœurs;



avilis, quoi qu'on en puisse dire, par un préjugé raisonnable (1), par une conduite, qui sans doute est bien plus le vice de leur état que celui de leur esprit & de leur cœur; invitant, irritant les passions par leur seule présence, & ôtant à l'imagination & aux sens le frein puissant, que du moins y met presque toujours l'auguste caractère de la retenue & de la pudeur, qui brille dans les âmes honnêtes \*.

Réunis tous ces principes de corruption, & d'après eux, ma fille, juge des effets que le spectacle doit produire. Quels effets ! On y altère les premières idées de vérité, d'innocence & de vertu que l'éducation avoit pu donner. On y

---

\* Riccoboni, Auteur & Acteur tout à la fois, cet homme si expert & si distingué dans son Art, nous assure que les sentimens qui seroient les plus corrects sur le papier, changent de nature en passant par la bouche des Acteurs, & deviennent criminels par les idées qu'ils font naître dans l'esprit du Spectateur, même le plus indifférent.

renforce les préjugés qu'on avoit puisés dans le commerce du monde. On y échange des manières décentes & naturelles contre des affectations ridicules. On s'y forme à un esprit romanesque, à un jargon de théâtre, ou bien encore à ce ton de fatuité & d'impertinence qui rend nos jeunes gens insupportables à leurs propres concitoyens, & en fait pour les étrangers des objets de haine ou de mépris. On y apprend à dédaigner les mœurs anciennes, à mépriser les occupations sérieuses, à négliger les devoirs domestiques, à se laisser gagner par la fureur du chant, de la danse & des vers, & à étouffer l'heureux germe des talens précieux par des goûts frivoles & des talens futiles. On y substitue l'esprit de dissipation, de luxe & de galanterie à l'amour de la retraite, de la simplicité & de la sagesse. On y contracte l'habitude des pensées fausses & libertines; on y attise le feu des passions; on y reçoit les premières impressions de l'amour, ou on les augmente. La force de l'inté-

---

rêt , la chaleur du sentiment , le feu de l'action , les ornemens de la poésie , tout l'ensemble du spectacle nous émeut & nous transporte. On est tout entier à ce qu'on voit , à ce qu'on sent. On se remplit , on se pénètre à loisir des mêmes vues , des mêmes penchans que les personnes qu'on nous présente. On se sent attendrir ; on verse des pleurs en dépit de soi ; on oublie tout ; on oublie sa raison & son propre cœur. On est déçu , on est séduit , sans avoir la force de revenir contre de si douces & si fortes impressions ; tout fait illusion , & tout concourt à la maintenir.

Les effets du théâtre ne sont pas toujours si sensibles : mais dans qui ? Dans ceux que rien n'émeut , que rien n'affecte , dont l'esprit lent & paresseux ne saisit les objets qu'à demi , dont la raison l'emporte sur l'imagination & l'amortit ; mais ceux-là s'ennuient au spectacle : car il n'amorce que ceux qu'il intéresse & qu'il passionne. Pour qui ces effets sont-ils moins sensibles encore ? Pour ceux

### 136 LES ÉGAREMENS

dont les passions sont déjà accoutumées aux émotions les plus vives ; qui sont blasés sur les plaisirs ; qui ne sentent plus rien pour avoir trop épuisé toute espèce de sentiment & de volupté ; qui ne s'aperçoivent plus des écarts de leur esprit & de leur cœur , par le trop d'habitude qu'ils ont contractée à les laisser s'égarer impunément ; & qui se croient toujours innocens , parce qu'ils ne savent plus distinguer ce qui les rend coupables : pour ceux , en un mot , qui consentent à tout , qui s'amusent de tout sans scrupule , & qui , entraînés par tout ce qui leur paroît agréable , se livrent à toutes les impressions qu'ils en reçoivent , sans s'inquiéter de ce qu'elles peuvent avoir de criminel. Voilà ceux qui ne sentent pas les effets & les dangers du spectacle : car hélas ! sent-on toute l'impétuosité d'un torrent , quand on se laisse aller à son cours. Retranchez du spectacle tout ce qui en fait le péril , tout ce que la véritable sagesse y réprouve , & bientôt il cessera d'avoir pour eux les mêmes charmes.

D'ailleurs, ma fille, je conviendrai, si l'on veut, que le spectacle ne produit pas ses plus pernicioeux effets tout-à-coup ; mais il les prépare : il ne porte pas à nouer sur le champ des intrigues ; mais il les amene : il n'occasionne pas sur le champ des défaites & des chûtes ; mais il met dans le cœur la disposition secrète, qui en fera un jour la trop funeste cause.

Eh, dans combien de spectateurs le théâtre n'opere-t-il pas des effets plus prompts & plus funestes ? Quelle plus grande preuve nous faut-il de son influence sur les mœurs ? C'est à la sortie de la Comédie, de l'Opéra, qu'on va tendre des pieges à la jeunesse ; c'est sur-tout aux environs de nos spectacles que se logent les courtisanes. Elles comptent donc bien, ou sur les effets qu'ils produisent, ou sur le peu de sagesse de ceux qui y vont chercher leur délassement & leurs plaisirs.

A des raisons si pressantes, faut-il joindre des autorités ? Celle des Légis-

lateurs, des anciens Sages de la Grece & de Rome (*m*), qui presque tous ont regardé les spectacles comme la source de mille désordres ; celle de nos hommes de Cour qui ont le mieux connu le jeu des passions & le cœur humain, de la Rochefoucault \*, de Bussi-Rabutin, du Prince de Conti, qui a fait un Traité exprès contre les spectacles, d'un Magistrat aussi éclairé que l'étoit le Chancelier d'Aguesseau, qui a fait sur eux des Remarques si intéressantes ; celle de nos génies les plus distingués, de nos Poètes eux-mêmes, des Corneilles, des Racines,

---

\* « Tous les grands divertissemens, dit M. le Duc de la Rochefoucault, sont dangereux : on sort du Spectacle le cœur si rempli de toutes les douceurs de l'amour, & l'esprit si persuadé de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs & les mêmes sacrifices qu'on a vus si bien représentés sur le Théâtre. »

des Quinauts, des la Mottes \*, qui se sont repentis d'avoir travaillé pour le théâtre, & qui après en avoir si bien étudié toute la science, ont été les premiers à en avouer les dangers & la séduction ; tant d'autorités en tout genre donneront sans doute un nouveau poids à la raison. Eh, qui se flattera de mieux savoir que les maîtres de l'art quels sont les effets qu'il peut produire (n) ?

O ma fille ! quels prétextes restent donc à ses partisans ? Qu'ils dénaturent tant qu'ils voudront nos spectacles, qu'ils les considèrent d'une manière abstraite, tels qu'ils devraient être, tels qu'il seroit à souhaiter qu'ils fussent, ils ne persuaderont pas à quiconque a de la sagesse & des mœurs, qu'on peut, sans risque & sans crime, les voir & les fréquenter tels qu'ils sont.

Combien donc se rendent coupables des peres foibles, des meres impruden-

---

\* Voyez dans les notes leurs regrets & ceux de MM. Lefranc, Greffet, Riccoboni, &c.

tes , des gouverneurs & des guides indignes de l'être , qui , en y conduisant leurs enfans ou leurs élèves , leur présentent eux - mêmes la coupe empoisonnée du plaisir & de la volupté ! Hélas ! n'y boiront-ils pas assez-tôt sans eux ? Leurs passions ne s'éveilleront - elles pas assez d'elles-mêmes ? Faut-il encore les faire naître d'avance ou les irriter ?

O toi , ma fille , plus éclairée sur tes devoirs , & mieux disposée à les remplir , mieux instruite des dangers du spectacle , tu n'iras point y chercher pour toi-même un vain délassement ; tu n'y conduiras point Mademoiselle de Senneville , & tu ne courras pas le risque trop réel d'y égarer sa jeunesse ; tu n'y meneras point un jour tes enfans ; tu n'auras pas été leur mere pour aider à les séduire ! Le théâtre n'est pas l'école des mœurs ; & lors même qu'il semble la devenir à certains égards , les secours qu'il offre à la vertu sont trop insuffisans , & les motifs qu'il lui prête sont trop au-dessous d'elle. S'il est l'école du goût , c'est tout au plus d'un goût fri-



vole, qui amuse l'esprit, & qui fait tort à la raison. Tu ne connoîtras de goût pur & solide, de discernement exquis, que celui qui tient à la sagesse, & tu croiras toujours que l'art de bien penser tient à l'art de bien vivre.

N'oublie pas, ma fille, combien nos idées prennent aisément la teinte de tout ce qui nous environne, & combien à nos premières idées sont liés nos premiers penchans. Fais donc en sorte que tes enfans, que tous ceux qui dépendront de toi, sur-tout dans un âge encore tendre, ne voient, n'entendent rien qui ne puisse leur donner, sans aucun mélange, l'idée du vrai & l'amour du bien.

Par rapport à toi, ma chere Emilie, si ton mari redouble par la suite ses sollicitations les plus vives en faveur des spectacles, oppose-lui les armes si puissantes que la nature elle-même donne à ton sexe, lorsqu'il veut bien en faire usage : redouble tes complaisances & les marques de ton attachement : fais-lui voir que ton cœur même ne sauroit con-

à ce sujet , j'ose croire que d'autres loix meilleures feroient d'autres mœurs ; & ce que dans les beaux jours de Rome payenne on ne connoissoit même pas , il seroit sans doute possible à des Princes vertueux d'en purger les Etats où l'on fait profession de Christianisme. Jusq' en 1738 on n'avoit point encore vu de courtisane dans une de nos Villes les plus distinguées par la population & par le commerce ; les honnêtes femmes n'y étoient pas moins en sûreté. Une malheureuse venue d'Aix y a donné dans cette même année comme le signal de la prostitution & du libertinage : maintenant cette Ville en est remplie.

## PAGE 112.

( d ) *Porte à leur amé le coup mortel ;*  
 &c. M. l'Abbé Clément rapporte ce beau trait de Madame Henriette de France. Elle disoit un jour à une personne qu'elle honoroit de quelque confiance , qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit goûter quelque plaisir aux représentations du Théâtre ; que pour elle c'étoit un vrai supplice. La personne à qui elle parloit ainsi , ne put s'empêcher d'en marquer de l'étonnement , & prit la liberté de lui en demander la raison. Je vous avoue ,  
 répondit

répondit la Princesse, que quelque gaie que je sois en allant à la Comédie, sitôt que je vois les premiers Acteurs paroître sur la scène, je tombe tout-à-coup dans la plus profonde tristesse. Voilà, me dis-je à moi-même, des hommes qui se damnent de propos délibéré, pour me divertir. Cette réflexion m'occupe & m'absorbe toute entière pendant le Spectacle : Quel plaisir pourrois-je y goûter ? *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde.*

Si la réflexion de Madame Henriette est vraie, rien n'est plus naturel & plus juste que le sentiment dont elle étoit si vivement affectée ; & cette réflexion est de toute vérité aux yeux de quiconque a de la religion. Aussi, pour tant de gens, est-il plus court de n'en point avoir.

32. *Henriette* p. 113.

(2) *S'exposer au danger d'y succomber encore.* Combien en est-il qui ont prétendu de même n'y aller qu'une fois, ou par curiosité, ou par complaisance, & que l'attrait du Théâtre a tellement séduits tout-à-coup, qu'ils en sont devenus les partisans les plus zélés & les plus empressés spectateurs.

» Témoin Alype, disciple d'abord, &

ensuite ami de S. Augustin. Etudiant le Droit à Rome, quelques-uns de ses condisciples lui proposèrent un jour d'aller avec eux à l'Amphithéâtre. Alype autrefois avoit aimé passionnément les Spectacles, & S. Augustin, étant son Maître à Carthage, l'avoit guéri de cette passion. Alype s'en croyoit dégoûté pour toujours : il résiste aux invitations, aux prières, aux pressantes sollicitations de ses amis; mais ils l'entraînent de force. C'est en vain, leur dit-il, que vous me faites violence; vous pouvez la faire à mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon esprit; au milieu de vous, à l'Amphithéâtre, je serai dans mon cabinet avec mes livres. En effet, Alype ferma constamment les yeux pendant le Spectacle; & au lieu d'y prendre aucune part, il ne s'occupa que de ses réflexions. Mais tout-à-coup un cri extraordinaire frappa des oreilles, & excita la curiosité. Il ouvrit les yeux. A peine vit-il le Spectacle, qu'il s'y sentit intéressé; ravi, transporté hors de lui-même, il mêle ses cris & ses applaudissemens à ceux des autres spectateurs. Enfin il sort plus épris que jamais de l'amour du Théâtre. *M. l'Abbé Clément. Ibid.*

( f ) *Des jeux , des cereles , &c.* Puisqu'il est question ici de toutes les sortes de plaisirs que la Religion condamne , que ne pourroit-on pas dire de cette manie du jeu si commune de nos jours , qui fait assieoir indistinctement à la même table , & couper ensemble , le Prince & l'Aventurier , la Duchesse & la Courtisane , l'honnête homme & le fripon ; qui fait risquer à ceux-ci la perte de l'honneur & de la probité , à celles-là la perte de la pudeur & de l'innocence , à tous la perte du temps & de la fortune ; qui fait hasarder sur une carte ce qui eût suffi pour le bonheur de vingt familles , & qui réduit quelquefois à la plus affreuse indigence celles qui parmi nous étoient les plus distinguées & les plus opulentes ?

I. a r. p.

( g ) *Des cereles , des danses , &c.* Ce qu'on dit ici des Spectacles , on doit le dire , à plus forte raison , des Bals , qui ne sont pas moins dangereux. C'est à leur sujet que sur le Théâtre Italien un Auteur dramatique fort connu , ( M. de Boissi , *Talens à la mode* ) fait dire à un de ses personnages , qui est d'ailleurs

G ij

très-porté pour les plaisirs en tout genre :

Des femmes , sans garder la moindre bienséance ,

Avec des hommes font affaut

D'entrechats & de bonds , de gambade & de saut.

O siècle ! ô temps ! ô mœurs ! quelle indécence \* 1

C'est à ce même sujet que le célèbre Buffy-Rabutin , de l'Académie Françoisé , ce cour-  
tisan célèbre , dont le témoignage ne sera  
pas suspect aux gens du monde , écrivoit à  
M. de la Roquette , Evêque d'Autun , cette  
Lettre qu'il ne sera pas hors de propos de  
rapporter ici.

» J'ai lu l'Avis sur les Bals que vous m'avez  
envoyé , Monsieur ; & puisque vous souhaitez  
de savoir ce que j'en pense , je vous dirai que  
je n'ai jamais douté qu'ils ne fussent très-  
dangereux. Ce n'a pas été seulement ma raison  
qui me l'a fait croire , ç'a encore été mon  
expérience ; & quoique le témoignage des  
Peres de l'Eglise soit bien fort , je tiens que

---

\* L'indécence est plus grande aujourd'hui que jamais ,  
par la nature de ces nouvelles danses , de ces Allemandes ,  
qui , au jugement des hommes les moins prévenus , font  
rougir la pudeur , & devraient déconcerter la vertu la moins  
sévère. C'est à ces sortes de danses cependant qu'on forme  
l'âge le plus tendre , & maintenant nous avons presque en  
tous lieux les Bals d'Enfans.

Sur ce chapitre celui d'un courtisan sincere doit être d'un plus grand poids. Je fais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hazard en ces lieux-là que d'autres; cependant les tempérans les plus froids s'y réchauffent, & ceux qui sont assez glacés pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaisir, n'y vont point. Ainsi il n'est pas nécessaire de les leur défendre; ils se les défendent assez eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaisir, les soins de la parure & les veilles en rebutent; & quand on y a du plaisir, il est certain qu'on court grand hazard d'y offenser Dieu. Ce ne sont d'ordinaire que de jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude; la plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons & l'agitation de la danse échaufferoient des Anachorettes. Les vieilles gens, qui pourroient se trouver dans les Bals sans intéresser leur conscience, seroient ridicules d'y aller; & les jeunes, à qui la bienséance le permet, ne le pourroient sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au Bal quand on est Chrétien; & je crois que les Directeurs feroient leur

## 150. LES ÉGAREMENS

devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais. « Voyez le quatrieme tome du *Recueil des Lettres de M. de Buffy*, édition d'Amsterdam, 1738. »

P A G E 123.

(h) *Racheté par des maximes qui s'accommodent mieux à leur foiblesse.* » Aussi l'habile Poëte, le Poëte qui fait l'art de réussir, cherchant à plaire au peuple & aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la sagesse; mais il charme les spectateurs par des caractères toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le Théâtre de cris & de gémissemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penser que c'est une triste chose que la vertu, puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen que par des imitations plus faciles & plus diverses, le Poëte émeut & flatte davantage les spectateurs.

» Cette habitude de foumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer, altere



Et change tellement nos jugemens sur les choses louables , que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité , & à traiter d'hommes durs & sans sentimens , ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte en toutes occasions sur les affections naturelles. Au contraire , nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui , vivement affectés de tout , sont l'éternel jouet des événemens ; ceux qui présentent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher ; ceux qu'une amitié désordonnée rend injustes pour servir leurs amis ; ceux qui ne connoissent d'autre règle que l'aveugle penchant de leur cœur ; ceux qui , toujours loués du sexe qui les subjugué & qu'ils imitent , n'ont d'autres vertus que leurs passions , & d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi l'égalité , la force , la constance , l'amour de la justice l'empire de la raison , deviennent insensiblement des qualités haïssables , des vices que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris ; & ce renversement de saines opinions est l'infailible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre. « *M. Rousseau.*

(1) *Et chacun adopte selon son goût & son génie celle qui lui convient le mieux.* Il s'en faut bien que, nous ayons sur cela la même délicatesse qu'avoient les Athéniens du temps d'Euripide. Ce Poëte avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par ces paroles :  
 « Les richesses sont le souverain bien du  
 « genre humain ; & c'est avec raison qu'elles  
 « excitent l'admiration des Dieux & des  
 « hommes. » Tous les spectateurs se récrièrent, & on auroit chassé l'Acteur, si Euripide ne fût venu prier l'Assemblée d'attendre la fin de la Pièce, où l'admirateur des richesses recevoit le châtimement qu'il méritoit.

Euripide lui-même fut sur le point d'être cité devant les Magistrats, au sujet de cette réponse qu'il fait faire à Hippolite : « Ma  
 « langue a prononcé le serment, mais mon  
 « cœur n'y a point consenti. »

En général, il est bon d'observer que les Anciens savoient bien mieux que nous tirer parti des Spectacles ; ils les lioient en quelque sorte au système de la Législation ; ils

les faisoient servir pour l'ordinaire à renforcer les mœurs , l'esprit national & la religion : Les Poëtes & les Philosophes , dans le siècle où nous sommes , les emploient le plus souvent à les détruire.

M. d'Arnaud , dans son Discours préliminaire sur le Comte de Comminge , & à l'occasion d'un spectacle plus dangereux encore & plus licencieux que tous les autres , fait une réflexion qui mérite bien toute l'attention du Ministère public. » Des hommes éclairés qui connoissent le pouvoir du physique , ne sauroient être trop attentifs sur le choix des objets qui les entourent , & des impressions qu'ils reçoivent. Des âmes remuées par des images nobles & attendrissantes de vertu , d'humanité , d'amour des devoirs , seront assurément plus préparées aux bonnes actions que des esprits nourris de jeux insipides , & livrés à la frivolité & à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens résisterent aux forces du *Grand Roi* , ils ne couroient point entendre des Musiciens (ou des Poëtes.) efféminés , ils alloient enflammer leur courage aux représentations des Drame immortels des Sophocles & des Euripides.

(k) *Qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose. C'est ce qu'on éprouve en quelque sorte dans le Misanthrope, & presque autant dans le Glorieux, cette Piece de caractère & de sentiment pour laquelle, plus que pour toute autre, on se sentiroit porté à faire grace au Spectacle, s'il ne renfermoit pas tant d'inconvéniens à la fois; on y fait le Glorieux si grand à certains égards; dès qu'il paroît sur la scène, il met dans son rôle tant de noblesse & de majesté, de cette fausse majesté cependant qui flatte notre fol orgueil; il l'emporte si fort sur son doux-rival; il en triomphe si parfaitement, que pour peu qu'on soit entiché du même vice; on aimeroit mieux, ce semble, rester le Comte de Tuffiote, que d'être le très-honnête, très-ridicule & très-malheureux Philinte. Dans une si belle Piece, que d'autres choses à reprendre par rapport aux mœurs!*

On auroit été tenté d'analyser ici nos plus belles Pieces, tant les Tragédies que les Comédies, si dans de simples notes on pou-

voit se permettre de faire une dissertation ; & j'ose croire que , si l'on en excepte Esther & Athalie , qui n'ont pas été composées pour notre Théâtre , il eût été facile de prouver qu'il n'y en a pas une peut-être , qui , du côté de la morale , ne laissât plus à perdre qu'à gagner.

M. Rousseau a relevé avec beaucoup de justesse les inconvéniens qui se rencontrent , relativement aux mœurs , à mettre les Fables de la Fontaine entre les mains des enfans ; par une analyse aussi exacte , combien ne feroit-on pas observer d'inconvéniens plus sensibles encore à mettre nos meilleures Pièces de Théâtre sous les yeux & entre les mains de tous les hommes , & sur-tout des jeunes gens.

P A G E 133.

(1) *Avilis par un préjugé raisonnable.*  
Quoi qu'en puissent dire les passions , si portées à flatter ceux qui contribuent davantage à leurs plaisirs , le métier de Comédien sera toujours avilissant par sa nature ; parce qu'en soi il sera toujours vil de se donner soi-même en spectacle pour amuser les autres , & de s'y donner pour de l'argent ; de jouer par état des rôles qui nous font étrangers ; de revêtir à

commandement un personnage qui n'est pas le sien , tantôt Roi de Théâtre & tantôt Valet , tantôt un héros & plus souvent un fripon , tour à tour Alexandre & Crispin ; de faire acheter au Public le droit de censurer nos gestes , nos démarches , de nous siffler en face , & de nous insulter en personne.

» Quel est donc au fond , dit M. Rousseau , l'esprit que le Comédien reçoit de son état ? Un mélange de bassesse , de fausseté , de ridicule orgueil & d'indigne avilissement , qui le rend propre à toutes sortes de personnages , hors le plus noble de tous , celui d'homme , qu'il abandonne. . . C'est un grand mal sans doute , ajoute-t-il encore , de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux , de plus choquant , de plus lâche qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat , & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes , dont lui-même est pénétré d'horreur ?

» Si l'on ne peut voir en tout ceci qu'une profession peu honnête , on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices , qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre

est-il inévitable ? Ah ! pourquoi ? Dans tout autre temps on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siècle , où regnent si fièrement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie , les hommes abrutis par leur vain savoir ont fermé leur esprit à la voix de la raison , & leur cœur à celle de la nature. . . .

Je demande donc comment un état , tel que celui de Comédienne , dont l'unique objet est de se montrer en public , & qui pis est de se montrer pour de l'argent , conviendrait à d'honnêtes femmes , & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs ? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes , pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation , ne s'y mette bientôt en personne , & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des desirs qu'elle prend tant de soin d'exciter ?

« Quoi ! malgré mille timides précautions , une femme honnête & sage , exposée au moindre danger , a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses , sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux , dans une parure très peu modeste , sans

## 158 LES ÉGAREMENS

celle entourées d'une jeunesse ardente & ré-  
méraire, au milieu des douces voix de l'amour  
& du plaisir, résisteront à leur âge, à leur  
cœur, aux objets qui les environnent, tant  
discours qu'on leur tient, aux occasions tou-  
jours renaissantes, & à l'or auquel elles sont  
d'avance à demi-vendues ! il faudroit nous  
croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous  
en imposer à ce point. » *Lettres sur les*  
*Spéctacles.*

P A G E 158.

(m) *L'autorité des Législateurs, des an-  
ciens Sages de la Grèce & de Rome.* Solon  
s'opposa fortement à l'établissement des Spec-  
tacles ; il en prévoyoit les plus funestes  
suites, & l'effet ne prouva que trop qu'il  
avoit bien prévu. Plutarque attribue la cor-  
ruption & la perte d'Athènes à la passion que  
le peuple eut pour eux. A Lacédémone on  
ne représentoit ni Tragédies ni Comédies.  
Platon les réprouvoit comme des amusemens  
qui tendoient à faire des hommes passionnés.  
Cicéron s'écrit à leur sujet dans les *Tus-  
culanes* : O la belle école ! Si on en étoit tout  
ce qu'elle offre de vicieux, il n'y auroit plus  
de spectateurs. Le tendre & galant Ovide  
s'écrioit lui-même : Ne touchez pas à ces



Poëtes qui ne respirent que la tendresse, *teneros ne tange Poëtas* ; & tels sont du plus au moins tous nos Poëtes dramatiques.

» L'an 400, après la fondation de Rome, les Censeurs proposerent au Sénat de faire construire un théâtre de pierre. Le grand Scipion s'y opposa, & fit à ce sujet un discours si véhément pour prouver que les Spectacles corromproient infailliblement les Romains, que l'on vendit aussi-tôt par ordre du Sénat, tout ce qui avoit été préparé pour la construction du Théâtre. La suite fit voir que Scipion ne s'étoit point trompé ; l'établissement des Spectacles à Rome fut l'époque du luxe & de la mollesse, qui corrompirent enfin cette fameuse République. « *Maximes, &c.*

» On croit répondre à tout, dit M. l'Abbé Clément, qui rapporte ce dernier trait, en disant que les Spectacles aujourd'hui sont bien différens de ce qu'ils étoient autrefois. A qui donc croit-on parler ainsi ? N'avons-nous pas le Théâtre d'Euripide, de Sophocle, de Ménandre, & celui de Sénèque, de Plaute & de Térence ? Qu'on les compare à ceux de Racine, des deux Corneille, de Molière, & on verra lesquels sont les plus propres à corrompre le cœur. Et l'impunité que quelques

Auteurs tragiques ont affecté de semer dans leurs Ouvrages, n'est-elle pas une des causes de l'irréligion qui se répand & s'établit de jour en jour ? *Ibid.*

(n) Qui se flattera de mieux savoir que les Maîtres de l'art quels sont les effets qu'il peut produire ? Corneille ne se rassura jamais entièrement sur l'abus qu'il avoit fait de ses talens.

Voici ce que Racine écrivoit à son fils sur les Spectacles ; « Croyez-moi , mon fils , quand vous saurez parler de Romans & de Comédies , vous n'en ferez guere plus avancé pour le monde , & ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez plus estimé. . . . Vous savez ce que je vous ai dit des Opéra & des Comédies ; on doit en jouer à Marly & Le Roi & la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller ; & ils auroient une mauvaise opinion de vous , si , à l'âge où vous êtes , vous aviez si peu d'égards pour moi & pour mes sentimens. »

Voyez les *Mémoires sur la vie de Jean Racine* , par Louis Racine , son fils , Auteur du *Poëme de la Religion*.

Quinaux s'est repenti , quoiqu'un peu

tard, d'un talent trop facile & trop mal employé.

La Motte a marqué les mêmes regrets ; & travaillant encore pour la Scène Françoisé , voici l'aveu qu'il fait au Public dans son Discours sur la Tragédie : « Nous ne nous proposons pas d'éclairer l'esprit sur le vice & la vertu , en les peignant de leurs vraies couleurs. Nous ne songeons qu'à émouvoir les passions par le mélange de l'un & de l'autre ; & les hommages que nous rendons quelquefois à la raison ne détruisent pas l'effet des passions que nous avons flattées. Nous instruisons un moment , mais nous avons long-temps séduit ; & quelque forte que soit la leçon de morale que puisse présenter la catastrophe qui termine la Pièce , le remède est trop foible , & vient trop tard. »

A ces autorités on peut joindre celle des Auteurs plus modernes encore.

M. Lefranc , de l'Académie Françoisé , & l'Auteur de Didon , parle ainsi contre les Spectacles , en se déclarant contre quelqu'un qui en prenoit la défense : « On s'efforce depuis long-temps de réduire en problème théologique cette question : *Si c'est un péché d'aller à la Comédie.* On ne manque pas

d'appuyer la négative de toutes les distinctions possibles, de toutes les conditions capables de rassurer ; on exige qu'il n'y ait rien de déshonnête ni de criminel dans la Piece ; que celui qui va au Spectacle n'y apporte point de penchant au vice, ni une ame facile à émouvoir ; qu'il y soit maître de son cœur, de ses pensées, de ses regards ; que rien de ce qu'il entend, que rien de ce qu'il voit, ne soit pour lui une occasion de chute ni de tentation. Cette théorie est certainement admirable. Qui me répondra de la pratique ? Sera-ce notre Casuiste ? Qu'il aille plutôt à la Comédie. Au retour je m'en rapporte à lui. »

M. Gresset, aussi de l'Académie Française, après nous avoir fait observer que l'Histoire de l'Art Dramatique est beaucoup plus la liste des fautes célèbres & des regrets tardifs, que celle des succès sans honte & de la gloire sans remords, déclare lui-même son repentir des succès qu'il a eus en parcourant la même carrière. Voici quelques-uns des motifs qu'il rapporte dans la lettre imprimée en 1759, & qui l'ont porté à faire cette espèce d'abjuration. « Je vous avouerai, dit-il que depuis quelques années j'avois beau-

soup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le Théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre Religion, la seule divine, la seule incontestable : il s'élevait souvent des nuages dans mon ame sur un art si peu conforme à l'esprit du Christianisme, & je me faisois, sans le vouloir, des reproches infructueux que j'évitais de démêler & d'approfondir. Toujours combattu & toujours faible, je différais de me juger, par la crainte de me rendre & par le desir de me faire grace. Quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination & l'enivrement de la fausse gloire ? Encouragé par l'indulgence dont le Public a honoré *Sidney* & *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui & de moi-même, rappelé en même-temps par cette voix intérieure, toujours sévère & toujours juste, je souffrois, & je n'en travaillois pas moins dans le même genre. Il n'est guere de situation plus pénible, quand on pense, que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, & de se trouver faux à soi-même & mal avec soi. Je cherchois à étouf-

fer cette voix des remords à laquelle on n'impose point silence, ou je croyois y répondre par de mauvaises autorités que je me donnois pour bonnes. . . . . J'aurois dû reconnoître dès-lors, comme je le reconnois aujourd'hui, sans nuage & sans enthousiasme, qu'on ne parviendra jamais à justifier la composition des Ouvrages Dramatiques & la fréquentation des Spectacles. . . . Tour fidele, quel qu'il soit, quand les égaremens ont eu quelque notoriété, doit en publier le déshonneur, & laisser un monument de son repentir; . . . & quand on a quelques écrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve, dès que ce remords les condamne : il seroit trop incertain de compter que les écrits soient brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie. . . . Je rétracte donc solennellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans mes bagatelles rimées. . . . L'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la Religion par ce genre d'Ouvrage, & de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer sans le vouloir. . . . Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules peu-

vent à leur aise se moquer de ma démarche ; je serai trop dédommagé de leur petite censure & de leurs froides plaisanteries , si les gens sensés & vertueux , si les âmes honnêtes & pieuses voient mon humble désaveu avec cette satisfaction pure que fait naître la vérité , dès qu'elle se montre. «

Riccoboni s'exprime ainsi dans la Préface de son *Traité de la réformation du Théâtre*. » Je crois que c'étoit précisément à un homme tel que moi qu'il convenoit d'écrire sur cette matière , & cela par la même raison que celui qui s'est trouvé au milieu de la contagion , & qui a eu le bonheur de s'en sauver , est plus en état d'en faire une description exacte. . . . Je l'avoue donc avec sincérité , je sens dans toute son étendue le grand bien que produiroit la suppression entière du Théâtre , & je conviens sans peine de tout ce que tant de personnes graves & d'un génie supérieur ont écrit sur cet objet. «

Le même Auteur fait envisager avec beaucoup de force & de vérité les effets du Spectacle par rapport à la jeunesse. » Communément , dit-il , jusqu'à l'âge de dix ans , les enfans sont très-bien élevés ; depuis dix ans jusqu'à quinze l'éducation foiblit , & les enfans com-

mentent à être gâtés , souvent même par leur pere & par leur mere : enfin depuis quinze ans jusqu'à vingt , les jeunes gens , maîtres de leurs actions , achevent eux - mêmes de se corrompre.

» Les parens sont pour l'ordinaire plus occupés de l'apparence , de l'extérieur , que du fond & de l'essentiel de l'éducation de leurs enfans. On ne s'attache à leur apprendre que la politesse , les belles manieres & l'usage du monde , en sorte qu'à dix ans ils sont en état de paroître dans ce qu'on appelle les meilleures compagnies , où l'on a grand soin de les présenter. C'est - là qu'ils entendent parler de toutes sortes de matieres , qui peuvent ou exciter leur curiosité , ou développer les germes de leurs passions. Et c'est-là que dans un âge encore tendre , & si susceptible des impressions du vice , ils commencent à le connoître & à se familiariser avec lui.

» Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics , où les peres & les meres ont l'imprudence de s'empresser de conduire leurs enfans de l'un & l'autre sexe. Or quelles atteintes mortelles ne doivent pas donner à leur innocence le nombre infini de maximes empestées qui se débitent



dans les Tragédies, dans les Opéra, & les expressions & les images vicencieuses que présentent les Comédies. Ils ne les effacent jamais de leur mémoire. . . . Ils voient des Grands, des personnes élevées en dignité, des vieillards, &c. y applaudir. Ils s'imaginent que tout ce qu'on leur expose est à retenir. . . . Ils agissent en conséquence lorsqu'ils jouissent de leur liberté : & les voilà corrompus dans le cœur & dans l'esprit pour le reste de leur vie..

Mais, dit-on, quel inconvénient y a-t-il qu'ils entendent parler de la passion de l'amour ? Il faut bien qu'ils la connoissent tôt ou tard. C'est ce que je suis très-éloigné de croire. On doit toujours ignorer le libertinage. Mais quand cette passion seroit traitée avec plus de réserve sur le Théâtre, il n'y auroit pas moins d'inconvénient, & si j'ose le dire, moins de cruauté à leur donner sur une matière si délicate des leçons prématurées & infiniment dangereuses, & à leur faire courir le risque de perdre leur innocence avant même qu'ils sachent quel est son prix & combien cette perte est affreuse & irréparable. Mais les parens s'intéresseront-ils à leur conserver cette vertu, s'ils n'en connoissent pas eux-mêmes le prix ? Néanmoins ils sont ensuite au désespoir quand

leurs enfans donnent dans des désordre  
judiciaires à leur fortune. »

Enfin M. Rousseau , Auteur lui-même de ce genre , & qui , de son aveu , n'a jamais manqué volontairement une représentation Moliere , a réuni & présenté dans tous les jours les dangers des spectacles. Des hommes célèbres ont entrepris de répondre à la fin qu'il a écrite sur ce sujet ; mais ils n'ont répondu , ce me semble , qu'à la moindre des raisons qu'il leur oppose ; & encore , tant d'esprit , tant d'art & de talens , réponse eût-elle été si foible , si la cause n'étoient chargée de défendre n'eût pas été moins bonne.



## L E T T R E   X X X.

*Du Comte de Valmont au Marquis.*

**D**ANS quel embarras, dans quelle triste & cruelle perplexité vous me jetez ! Je commençois à reprendre une sorte de tranquillité, & vous me l'ôtez. Ah ! par pitié pour moi, que ne me laissez-vous dans mon aveuglement ! Mais que dis-je ! & quelle pitié barbare, que celle qui aideroit à me tromper ! Mon pere, vous voulez mon bonheur plus que je ne le veux moi-même : & pourquoi faut-il que je ne me sente pas assez de force pour y concourir avec vous ? Vous voulez que je fuie l'objet qui m'est cher, . . . . que je l'éloigne . . . . . moi ! pour qui un jour d'absence est encore trop long. O Ciel ! qu'en lisant cet avis que vous me donnez, je me suis repenti de mon indiscretion ! Eloigner l'infortunée Senneville, cette amie de la Comtesse, ce dépôt précieux qui lui a été confié ! Car enfin, c'est elle

*Tome II.*

H

que j'aime ; & voilà le reste de mon secret que je n'avois pas encore osé vous dire tout entier. Mon épouse pourroit-elle y consentir ? Son attachement égale presque mon amour , & n'en diffère qu'en ce qu'il est plus parfait & plus pur. Elles sont devenues nécessaires l'une à l'autre : nous nous le sommes en quelque sorte tous trois , & il n'y a plus entre nous qu'un esprit & qu'un cœur. Que diroit le monde lui-même , si Senneville s'éloignoit ; & sous quels prétextes pourroit se faire une séparation que les bienséances ont rendue comme impossible ? . . . . . D'ailleurs ne puis-je pas aimer sans crime ? Ce que la loi naturelle me défend n'est pas d'avoir un cœur sensible. Hélas ! pourquoi le Ciel me l'a-t-il fait si tendre , s'il m'a défendu d'aimer ? . . . . Mais que dis-je ! & voudrois-je toujours me tromper moi-même ! Ce cœur , n'étoit-ce pas à moi de le mieux régler ? A qui devois-je mon amour ? Qui l'a mieux mérité de Senneville , ou d'Emilie ? Qui des deux avoit acquis sur lui de plus justes droits ? ..

Ah ! le cœur connoît-il de pareilles loix ; & est-ce bien celle du devoir & de la reconnoissance, qu'il attend pour se donner ? Cependant la passion ne doit pas être mon guide ; je le fais : c'est à ma raison à la réprimer & à la vaincre. Impuissante raison ! Elle est aussi foible pour triompher de mes penchans, qu'elle l'eût été, sans vous, pour dissiper mes ténèbres. Que ferai-je, ô mon pere ? Combien vous affligez mon ame en l'éclairant ; & falloit-il que la vérité, au lieu de m'apporter la paix, fût pour moi la source d'un nouveau tourment ? Laissez - moi quelque temps encore emprunter de Senneville même les secours dont j'ai besoin, pour parvenir à m'en séparer. Peut-être l'amitié . . . . Insensé que je suis ! quel beau nom je profane ! C'est bien un sentiment si saint, une affection si tranquille & si chaste que je puis espérer de mettre à la place d'une flamme adultère ! Car enfin vous m'avez desfilé les yeux : oui, la loi naturelle toute seule, la seule raison suffit pour me condamner ; elle m'impose

un joug presque aussi dur que celui auquel je prétends me soustraire. Par-tout, ah ! par-tout , je trouve les entraves que je voulois éviter ! Qu'il s'en faut peu que je ne rétracte tous les aveux que vous m'avez forcé de faire, que je ne reprenne mes premiers doutes, que je ne me replonge pour toujours dans une nuit plus profonde encore.... Voilà donc à quoi se termineroient cette franchise & cette droiture, dont je me suis glorifié devant vous ; à devenir plus coupable & moins digne d'excuse ! Tout en moi reclameroit contre de nouveaux égaremens. Vous m'avez trop éclairé, pour que je puisse douter quand je le voudrois ; & mes passions me sont devenues trop suspectes, pour en mettre jamais le murmure importun à la place de la vérité.

Achevez votre ouvrage ; soyez touché plus que jamais du trouble que je ressens. La loi naturelle, dites-vous, n'est pas la seule que je doive suivre ; & quelques argumens qu'on forme en sa faveur, si Dieu m'en a donné une autre, ce n'est

point à moi à restreindre les dons. S'il a parlé, de quelque manière qu'il s'explique, ce n'est point à moi à refuser de l'écouter. Par le fait même, la raison de l'homme est trop bornée; ses lumières sont insuffisantes; abandonnée à ses propres forces, qu'a-t-elle produit, que des lumières bien imparfaites dans quelques-uns seulement; & dans presque tous que des égaremens monstrueux? Que répondre! C'est-là, j'en conviens, l'histoire de l'univers; c'est malheureusement la mienne; & que peut, je le répète, ma foible raison, pour la vertu autant que pour la vérité? Cependant quel autre appui me donnerez-vous? Le Christianisme. Eh, quoi, le Christianisme avec tous ses mystères! Ah! je ne prétends pas le blasphémer; votre exemple plus que jamais me le feroit respecter. Mais enfin, dans ses principaux dogmes, que d'étranges contradictions ne renferme-t-il pas? Quelle opposition avec la raison, ce premier guide que vous m'avez appris à consulter! Quelle foi aveugle n'exige-t-il pas de moi?

Quels suffrages compte-t-il en sa faveur ? Quelle philosophie a pu s'en accommoder ? & n'est-ce pas au tribunal de la raison même , des sciences , des arts & du génie qu'il est le plus décrié ? Comment donc croirai-je trouver en lui cet appui plus solide , ce guide plus sûr que vous m'offrez ?

Ainsi de quelque côté que je tourne mes regards , je ne vois rien qui puisse me satisfaire ; & je suis encore plus mécontent de moi-même. Toute ma lettre vous le prouve assez. Je veux le bien ; j'aime la vertu que vous m'avez fait connoître ; mais je ne me sens pas assez de force pour la pratiquer. Je suis donc à mes propres yeux une énigme ; je m'examine & ne me conçois pas : je me fais honte ; je vous la fais encore plus .... Hélas ! que les passions dégradent ce même être qu'éleve & qu'ennoblit la raison !







## L E T T R E   X X X I.

*Du Marquis à son Fils.*

**T**OUJOURS des combats, mon fils ! mais ils menent à la victoire ; ils décelent au moins un cœur naturellement vertueux. Ce cœur est foible encore , il a peine à se faire violence : cependant il sent assez qu'il le doit , qu'il le faut , & il craint seulement de ne le pouvoir pas. D'un côté la passion , les illusions qu'elle traîne à sa suite , & les prétextes dont elle se couvre ; de l'autre l'honneur , la raison , le devoir ; quelle opposition ! quel contraste ! & qu'il est dur & pénible de combattre ainsi , & d'être à chaque instant combattu par soi-même ! Mais aussi qu'il est beau , qu'il est glorieux de se vaincre ! Qu'il est doux , qu'il est consolant de s'être vaincu ! O mon ami , cette victoire est digne de toi , & j'ose bien la promettre à tes efforts ! Celui qui préside à la vertu , ce Dieu , dont maintenant tu réveres les loix & tu

reconnois la puissance, après t'avoir donné la liberté, ne te laissera pas sans secours & sans forces pour en faire un légitime usage. La paix, que tu cherches en vain dans tes passions, qu'inutilement tu cherchois dans tes erreurs, fera le fruit de ton triomphe ; & par le calme dont tu jouiras, ta conscience te rendra avec usure le prix des sacrifices que tu lui auras faits.

Souffre donc, cher Valmont, que la vérité, pour prendre plus d'empire sur ton ame, acheve d'éclairer ta raison. N'exclue point par des excuses frivoles les loix que le devoir t'impose, & pour être entièrement d'accord avec lui, commence par être de bonne foi avec toi-même. Alléguer la force de ton penchant, ce seroit, en vil esclave, exagérer la pesanteur de tes chaînes, pour te dispenser de les rompre : envisager comme un obstacle invincible à l'éloignement de Senneville l'amitié que lui a voué la tendre & vertueuse Emilie, ce seroit la croire, dans son attachement, aussi foible que toi, ou

refuser de te montrer lorsqu'il en sera temps, aussi fort, aussi généreux qu'elle : enfin à l'égard du monde & des bien-séances, à l'égard de Mademoiselle de Sennéville & de ses véritables intérêts, que te restera-t-il à objecter, si par un de ces événemens heureux, qu'une providence attentive fait si bien nous ménager dans nos besoins & dans nos maux, le monde lui-même prescrit à Emilie un sacrifice qui doit faire le bonheur de celle qui lui est chère ?

Mais j'en ai dit assez. Ces amis que le Ciel m'a donnés pour prix de ma disgrâce, & que tu connoîtras dans peu, t'en diront davantage.

Cependant il faut, pour te résoudre à des renoncemens si pénibles, quelque chose de plus sûr encore que le sentiment, & de plus fort que la raison : il te faut, mon ami, le secours de la religion.... ! Ce seul mot te révolte, & la religion, telle que je te la présente, la religion chrétienne, avec tous ses mystères, te paroît une foi trop aveugle, un amas trop

178      LES ÉGARÉMENTS  
absurde de contradictions & d'erreurs.  
Elle te paroît une invention humaine,  
trop peu faite pour être la croyance des  
vrais sages , trop décriée au tribunal de  
la raison , des sciences & du génie , pour  
que tu puisses seulement penser à l'a-  
dopter.

Quels préjugés tu t'es formés contre la  
foi de tes peres ! Travailler à les détruire ,  
c'est de tous les moyens que peuvent me  
suggérer mon zèle & mon amitié pour  
toi , le premier que je doive mettre en  
usage pour te réconcilier avec elle.

Déjà je te l'ai dit , Valmont , & je n'ai  
point eu de peine à en convenir , une foi  
qui ne porteroit sur aucun fondement  
solide , une foi évidemment contredite  
par la raison , seroit dès lors indigne d'un  
être raisonnable ; elle seroit l'ouvrage de  
la séduction , de l'erreur , & le fruit du  
préjugé. L'adopter , seroit s'ôter toute res-  
source pour discerner le mensonge , &  
anéantir toute règle de vérité. Mais je le  
dis avec autant d'assurance ; c'est calomnier  
la religion , & la connoître bien mal , que

d'oser prétendre qu'elle nous force à la croire , sans raison , ou contre la raison même. Non , mon fils , non , la simplicité de la foi n'est pas la crédulité d'une aveugle & stupide ignorance : c'est la soumission éclairée d'un esprit humble & sage , qui plie sous l'autorité de Dieu , dès qu'il est certain que Dieu a parlé.

La foi , il est vrai , semblable à cette colonne de feu , qui guidoit les Israélites dans le désert , a son côté obscur , & sa nature l'exigeoit ; mais elle a aussi son côté lumineux , & où brillent les plus purs rayons de la vérité.

La foi devoit avoir son obscurité. Elle a été donnée à l'homme , pour l'instruire sur les objets que dans l'état présent des choses il lui importe le plus de connoître , mais qui n'ont pour la plupart aucune proportion naturelle avec son entendement ; sur des objets qui n'entrent point par eux-mêmes dans la chaîne de ses idées , & dont il ne peut être instruit que par voie d'autorité & de révélation. Elle lui a été donnée pour suppléer d'une manière

transcendante , si je puis m'exprimer ainsi ; à la foible raison , à cette raison bornée , qui auroit trop à faire , s'il falloit que de principes en principes , de raisonnement en raisonnement , elle parvînt à la connoissance des secrets que Dieu renferme dans son essence , & que proportionné-ment à nos besoins , lui-même nous a dévoilés. Mais il y a plus encore ; elle a été donnée à l'homme , cette foi dont tu méconnois le prix , pour qu'il fît à l'auteur de son être un sacrifice , non de sa raison même , mais du trop de confiance qu'il avoit en elle ; confiance présomptueuse & vaine , punie dans presque tous les hommes , & sur-tout dans les faux sages ; par de si honteux écarts. Sous tous ces rapports , sans doute , la foi devoit être obscure. Mais eu égard aux fondemens sur lesquels elle repose , aux preuves qui établissent sa certitude , aux motifs qui engagent à la recevoir , elle devoit être distinguée de toute invention humaine , de toute croyance vaine & superstitieuse , de tout genre de fanatisme &

d'imposture ; & sous cet autre rapport , il falloit qu'elle portât avec elle son genre de démonstration & sa lumière.

Elle l'y porte , mon fils , comme j'espère te le prouver bientôt ; & ce qu'elle craint de notre part , moins d'ailleurs pour elle que pour nous , ce n'est pas l'examen sévère & impartial d'une ame droite qui ne veut que connoître la vérité , & qui est prête à lui tout sacrifier , dès qu'elle l'aura trouvée : c'est la froide & stupide indolence de ces faux disciples , qui la suivent sans discernement & sans motifs : qui savent à peine ce qu'ils croient , & qui s'inquietent encore moins du soin de le pratiquer : c'est le coup d'œil fier & insultant que laissent tomber sur elle ces esprits orgueilleux , qui , de la hauteur de leur prétendu génie , dédaignent sa touchante & noble simplicité : ce sont les phantômes qu'élèvent contre elle ces hommes vains , enflés de leur savoir , qui ne veulent de lumières que celles qui leur sont propres , de sentimens que ceux qui les singularisent , & de croyance que celle

qu'ils se sont faite \* : c'est l'examen critique , mais infidèle , de ces mécréans de nos jours , que la prévention , que la passion rendent moins attentifs à l'enchaînement & à la force de ses preuves , qu'aux difficultés qu'ils pourront lui opposer , & aux ridicules qu'ils peuvent jeter sur elle : c'est encore l'examen superficiel de ces esprits légers & dissipés , qu'une brochure amuse , qu'une plaisanterie contre la religion fait rire & persuade , que des ouvrages ingénieux & frivoles fixent pour un temps ; mais que rebutent à coup sûr des ouvrages sérieux , des raisonnemens profonds , & qui ont plutôt fait de ne rien croire , que de travailler efficacement à s'éclairer & à se convaincre : ce sont enfin , parmi les propres enfans , des recherches

---

\* » L'abus du savoir produit l'incrédulité.  
 » Tout Savant dédaigne le sentiment vul-  
 » gaire ; chacun en veut avoir un à soi.  
 » L'orgueilleuse Philosophie mène à l'esprit-  
 » fort , comme l'aveugle dévotion au fan-  
 » tisme. « *M. Rousseau.*



Curieuses & vaines, dans lesquelles, pour vouloir trop scruter la Majesté divine, on est opprimé par sa gloire; & où l'on met des opinions humaines à la place des lumieres de Dieu même: voilà, mon fils, ce que la religion craint pour nous.

Mais si c'est au contraire avec des dispositions convenables que nous voulons l'étudier & la méditer; ah! elle nous y invite, bien loin de nous les défendre; & elle fait de cette étude le principe de notre fidélité, & la matiere de son triomphe.

« O mon fils, te dit-elle aujourd'hui par  
 « ma voix, dépose tes préjugés dange-  
 « reux: je ne te demande, pour être crue,  
 « que d'être approfondie; & je n'ai be-  
 « soin que d'être connue, pour être ai-  
 « mée. Dès que tu m'auras vue telle que  
 « je suis, ton unique regret sera de m'a-  
 « voir outragée; & ton zele pour ma  
 « gloire surpassera la haine qui t'armoit  
 « contre moi. Dès que tu commenceras  
 « à m'aimer, je ferai ton bonheur. Alors  
 « je fixerai ton esprit, & je tranquilliserai  
 « ton cœur; je sanctifierai tes actions; je

» réglerai tes penchans; je diminueraï tes  
 » besoins; je soulagerai tes maux; en les  
 » épurant, j'assureraï & j'éterniserai tes  
 » plaisirs. « Ecoute, cher Valmont, ce  
 langage si doux, ces promesses si flatteuses;  
 dont j'ai moi-même éprouvé la réalité;  
 & avant toutes choses, fais-moi la grâce  
 de penser, que si je crois la religion chré-  
 tienne, ce n'est pas sans fondement &  
 sans preuves.

» Cependant la foi a ses mystères; &  
 » ces mystères, dit-tu, sont des contra-  
 » dictions & des absurdités. « La foi a ses  
 mystères; je t'en ai dit les raisons; &  
 quand je ne les aurois pas dites, elles  
 s'offrent assez d'elles-mêmes. Des myste-  
 res! eh, Valmont, où l'homme n'en ren-  
 contre-t-il pas? De toute part, la raison,  
 la nature ont les leurs (a).

La métaphysique a ses profondeurs &  
 ses abîmes; la physique a ses phénomènes  
 inexplicables! parmi les insectes, elle a  
 ses polypes: la matière, comme on se  
 plaît à le croire, & comme on prétend  
 le démontrer, a sa divisibilité à l'infini.

la géométrie a ses lignes asymptotes , qui s'approcheront toujours , & , quoique prolongées à l'infini , ne se couperont jamais : la connoissance de Dieu par la seule raison , parmi bien d'autres difficultés , nous laisse à concilier dans ses attributs la nécessité d'être , & la liberté : l'homme tout seul , sans le secours de la révélation , est à lui-même le plus grand des mystères . . . . . & tu ne permettras pas qu'une religion , qui , bien au-dessus des lumières & des loix de la nature , nous découvre ce qu'il y a de plus profond , de plus caché dans la Divinité , renferme rien d'obscur & de mystérieux. Mortel audacieux ! si le vol hardi de ton orgueilleuse raison doit trouver quelque part des limites , ne sera-ce pas du moins au bord de l'infini \* ?

» La foi a ses mystères , & ses mystères  
 » sont contraires à la raison. « Dis mieux,

---

\* C'est ce que M. de Voltaire a si bien exprimé par ces vers :

Le raison te conduit ; avance à sa lumière ,  
 Marche encor quelque pas , mais borne ta carrière :

cher Valmont; ils sont au-dessus de notre raison, de la raison humaine; mais ils ne sont pas contre elle : & quoi qu'en ait dit un Sophiste ingénieux, la différence de l'un à l'autre est immense.

Sans remonter jusqu'à des propositions géométriques, si certaines pour un Géomètre, si conformes à ses lumières, & cependant si fort au-dessus de l'entendement rude & grossier d'un Villageois & d'un simple Artisan, combien d'autres vérités, sensibles pour un homme dont la raison est exercée, & qui cessent de l'être pour celui dont la raison est sans exercice & sans culture? Ce que l'homme ne peut comprendre, le crois-tu incompréhensible à un Ange, à Dieu même? Croirois-tu faux tout ce qui surpasse ta foible in-

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;  
Là commence un abîme , il le faut respecter.

. . . . .  
Pourquoi donc m'affliger si ma débile vue  
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?  
Je n'imiterai point ce malheureux Savant ,  
Qui , des feux de l'Erna scrutateur imprudent ,  
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre ,  
Fut dévoré du feu qu'il cherchoit à comprendre.

telligence , & oserois-tu bien faire de ta raison la mesure des possibles \* ? Qu'est-ce donc aux yeux de la droite raison qu'une absurdité , qu'une contradiction ? C'est ce qui présente l'être & le non être dans un même objet & sous le même rapport , ce qui renferme tout à la fois & sous le même point de vue l'affirmation & la négation. Or les mystères , qui au premier coup-d'œil effrayent l'imagination bien plus que la raison , considérés de près , n'offrent rien de semblable. La manière d'être , le *comment* y est inconcevable ; mais dans l'exacte vérité , rien n'y est absolument incompatible.

La Trinité , par exemple , offre des termes obscurs à certains égards , mais elle ne renferme point d'idées contradictoires.

\* Les Géomètres démontrent que la diagonale d'un carré est incommensurable avec les côtés du même carré , & il leur est impossible d'expliquer comment il peut se faire que cela soit ainsi.

On ne nous dit pas que ce qui est *un*, est aussi triple au même égard & dans le même sens ; que trois choses d'une espèce ne font qu'une seule chose de la même espèce ; ce qui seroit absurde ; on ne présente point à ma foi un Dieu , & trois Dieux , mais seulement trois personnes en Dieu , qui ne font qu'un même Dieu. La Trinité affecte les personnes , & non pas la substance \* : dans celle-ci point de bornes , point de division , point de partage ; le Chrétien n'adore qu'un seul Etre tout-puissant , éternel , immense , infini ; & ces attributs sont communs , sont tout entiers à chaque personne , dans l'unité & la simplicité parfaite d'une même essence ( *b* ). Eh comment expliquer cette fécondité divine , cette union de trois personnes en une seule substance , toute l'énergie de ce mot *personnes* , employé pour exprimer , dit Saint Augustin † , ce

---

\* *Neque confundentes personas , neque substantiam separantes.* Simbol. S. Athan.

† *De Trin. lib. 3 , cap. 9.*

qui, à dire vrai, est au-dessus de toute expression? Je n'en fais rien; & de-là naît le mystère que la foi me propose: mais il me suffit, que, quant aux idées qu'il renferme, on ne puisse y démontrer rien d'absurde (c).

De même aussi dans l'incarnation, la foi ne nous offre pas un Dieu, qui, en se faisant homme, ait altéré en lui cette nature divine, qui par son essence est *inaltérable*; mais un Dieu, qui, sans cesser d'être tout ce qu'il est par lui-même, a daigné s'unir à la nature humaine. Les variations, les abaissemens, les souffrances ne tombent dans le Verbe fait chair que sur l'humanité; & en Jésus-Christ, par l'union des deux natures, les mérites sont d'un Dieu, les souffrances sont d'un homme. Cette union est étonnante; l'idée en est incompréhensible; mais elle n'est pas contradictoire.

Dans l'Eucharistie, c'est le même corps immolé sur la croix, qui est au ciel & sur la terre; mais suivant des Physiciens éclairés, & des Philosophes profonds, il n'est

pas nécessaire que ce soit par-tout la même quantité numérique de matiere , & en total les mêmes particules , pour que ce soit par-tout le même homme , & à proprement parler , le même corps. \*

Je ne vois donc en tout ceci que des effets dignes de leur cause , d'une cause souverainement féconde au-dedans & au-dehors , souverainement puissante , souverainement bonne. Je vois avec admiration , avec transport , dans la Divinité une charité immense , qui , de même que tous les autres attributs , participe à son infinité ; & bien loin que ma foi soit ébranlée par ces mysteres , dans le Dieu des Chrétiens , à tant d'amour pour les hommes , je reconnois mon Dieu.

Dans le péché originel , ce mystere le plus incompréhensible de tous , & sans lequel toutefois nous sommes encore plus

\* Pour un plus grand éclaircissement , voyez l'Ouvrage cité ci-après dans la note (d) , sur le Mystere de l'Eucharistie.



incompréhensibles à nous-mêmes, les enfans ont contracté la tache de leur premier pere ; mais c'est comme des ruisseaux infectés dans leur source. Ils sont dégradés, il est vrai ; ils naissent enfans de colere ; mais dans leur dégradation , Dieu leur laisse plus qu'ils n'avoient droit de prétendre , & leur rend par la rédemption en Jesus-Christ bien au-delà de ce qu'ils pouvoient espérer. Peut-être même te forcerai-je de convenir un jour que sans le péché du premier homme , Jesus-Christ, si je puis parler ainsi , eût manqué à l'univers \*.

---

\* Les Théologiens & les Philosophes ont formé sur le péché originel différens systèmes. Nous ne nous y arrêterons point ici ; mais nous croyons pouvoir renvoyer à une dissertation qui se trouve à la suite de l'*Avis aux Religionnaires de France* , par M. de Fonbonne , chez de Bure , l'aîné , Quai des Augustins : Et pour prévenir tout abus des systèmes en ce genre , nous nous contenterons d'observer que quand il est question de l'énénciation du dogme , on ne sauroit trop

Dans tous ces mysteres , je vois donc des choses obscures ; je n'en vois point que la droite raison , que la saine philosophie puisse nommer absurdes , puisqu'il n'en est point qui soient renfermées dans le principe de contradiction \*.

Et en effet , cher Valmont , les choses absurdes en elles-mêmes , celles qui sont opposées à des propositions évidentes , aux premières notions du sens commun , sont absurdes pour tous les hommes. Fais croire à une petite portion du genre humain que la partie est plus grande que le tout , que la même chose peut être & ne pas être tout à la fois , que deux unités font trois : & cependant une partie du genre humain croit nos mysteres ; les plus

---

prendre garde de donner un sentiment particulier pour le sentiment de l'Eglise universelle , la seule regle suffisante de notre Foi.

\* C'est ainsi que l'appelle Leibnitz , en le considérant comme la regle essentielle de ce qui est véritablement impossible.

grands

grands hommes les ont crus; ils ont fait plus, ils ont travaillé à défendre sur ce point, & à justifier leur croyance (d).

Eh quoi ! n'auroient-ils pu y voir, après tant de réflexions, ce que l'incrédulité nous donne pour des contradictions si palpables ? Quoi ! ils ont si bien relevé toutes les absurdités que renferment dans leur développement & leurs conséquences les systèmes de nos prétendus esprits-forts ; & avec tout leur génie, ils n'auroient pu saisir celle qui dans la religion se seroit présentée d'elles-mêmes ?

„ Mais encore, me diras-tu sans doute, „ ne pourroit-on pas séparer la religion, „ de ses dogmes & de leur obscurité ? “ Séparer la religion de ses dogmes ! Eh, si c'est Dieu qui les y a unis, comment veux-tu les en séparer ? Eh, ce sont les dogmes qui forment essentiellement l'esprit du christianisme ! Ils ne nous offrent point des spéculations inutiles & frivoles. Ce sont eux qui fondent toute la morale évangélique ; qui, après nous avoir fait connoître toute la bonté, tout

l'amour de Dieu envers les hommes, servent de plus puissans motifs à la reconnaissance & à l'amour de l'homme envers son Dieu ; de plus ferme appui à son courage, de soutien à son espérance, & de principe à ses mérites. Ce sont eux, qui, en l'unissant plus intimement à l'auteur de son être, le lient plus étroitement à ses frères ; qui deviennent pour le vrai fidele, la source des joies & des consolations les plus pures ; qui sont la base de ses vertus les plus sublimes ; qui le rendent capable des efforts les plus héroïques & de la constance la plus parfaite. Ce sont eux qui font de la religion chrétienne le corps de doctrine le plus suivi, le système le mieux lié dans toutes ses parties, l'ensemble le plus un, le plus complet, & l'ouvrage le plus digne de la Divinité. Séparer la religion de ses dogmes ! ô mon fils, ce seroit donc l'anéantir ! Laisse aux inventions de nos faux sages le triste privilege de pouvoir être altérées, modifiées, réformées, au gré de leur caprice ; laisse à ces hommes vains

leurs systèmes si peu liés, si déçousus, si mal assortis; ces systèmes où l'erreur se contredit à chaque instant, & qui se démentent par tant d'endroits : le plan de doctrine que la religion nous présente ne peut perdre un de ses articles de foi, sans nous laisser voir le majestueux édifice qu'elle eleve, chanceler, s'écrouler, & se renverser tout entier sur lui-même.

Aussi, mon fils, c'est avec ses dogmes & ses mystères que l'univers a reçu la religion chrétienne. Tu demandes quels suffrages elle peut compter en sa faveur ? Demande plutôt, cher Valmont, dans presque tous les siècles qui ont été éclairés de sa lumière, chez tous les peuples où elle a été portée, parmi tous les grands hommes qui ont brillé dans le monde par leur génie & leurs talens, & qui l'ont si scrupuleusement examinée, si soigneusement discutée, demande quels suffrages elle ne compte pas.

L'Eglise ne faisoit que de naître, le christianisme étoit encore à son berceau, & déjà ses apologies répandues de toute

part étoient l'ouvrage des philosophes les plus vertueux & les plus éclairés. Tu compterois bien plutôt le petit nombre de ceux, qui, au tribunal de la raison & de la philosophie, ont prétendu combattre la religion & la détruire, les Celsés, les Juliens, les Porphyres, que la foule de ceux, qui, à ce même tribunal, l'ont si glorieusement défendue, & l'ont fait triompher. Parcour, dans ces premiers temps, les ouvrages des Justins, des Arnobes, des Lactances, des Tertulliens, des Origènes; parcour ceux de tous les saints Docteurs que l'Eglise reconnoît pour ses Peres, & qui, dans leurs écrits, malgré les incorrections & les défauts de leur siècle, sont encore, à tant d'égards & à si juste titre, l'admiration du nôtre; les Irénées, les Cypriens, les Athanases, les Hilaires, les Basiles, les Cyrilles, les Grégoires de Nazianze, les Ambroises, les Jérômes, les Augustins, les Chrysostômes; vois tant de génies divers, de tant de nations différentes, sous tant d'époques remarquables, se soumettre au joug

de la foi : souviens-toi que c'étoient des hommes de lettres, des sçavans, des orateurs, des sages, imbus pour la plupart de préjugés tout contraires, nourris dans les idées & les maximes d'une orgueilleuse philosophie; & qui, par le caractère de leur esprit, par le genre de leurs études, par l'intérêt le plus pressant, par la résistance des passions opposées, par la crainte des dangers, & la honte de croire, étoient portés à l'examen le plus sévère : souviens-toi qu'après la prédication de Jesus-Christ & de ses Apôtres, le christianisme a commencé par tant d'hommes illustres, qui n'étoient rien moins que chrétiens, avant qu'il fût question pour eux de le devenir; & demande encore quelle sorte d'examen, & quels suffrages la religion compte en sa faveur.

Mais peut-être, Valmont, tous ces siècles n'étoient-ils pas assez éclairés pour toi. Tu ne trouveras sans doute de vraies lumières que dans le siècle de Bayle, de Spinoza, & dans des temps plus modernes encore, où par air, par goût, par

défaut de mœurs, par prévention, on se rallie de toute part sous les drapeaux de l'irreligion. Eh bien, mon fils, choisis ce qu'il te plaira d'appeller par préférence à tout autre, le siècle des grands hommes; choisis celui d'un de nos plus grands Monarques, le siècle de Louis XIV \*, plus grand peut-être à nos yeux que le siècle d'Auguste, s'il avoit pour lui la même antiquité : dans cette époque si remarquable, & parmi toutes les nations éclairées, compte, pèse, discute les autorités, puisque c'est aussi à l'autorité que tu en appelles; & voyons qui l'emportera de la religion ou de l'incrédulité.

A cette petite poignée d'hommes, qui dans le dix-septième siècle ont levé l'étendard de l'impiété, qui pour la plupart ont été célèbres seulement par leur liberté de penser, & qui tous se sont tant de fois

---

\* *CE GRAND SIÈCLE*, comme l'appelle M. de Voltaire dans sa Lettre à la suite des *Remarques de M. l'Abbé d'Olivet sur la Langue Française*.



démentis, contredits eux-mêmes, oppose, sans distinction de secte & de ce qu'a pu mêler à la croyance générale l'esprit particulier, oppose les Descartes (*e*), les Leibnitz (*f*), les Newtons (*g*), ces trois hommes, l'éternel honneur de l'esprit humain, qui s'élevent si haut au-dessus de la sphere commune, qui dominent avec tant d'éclat dans l'empire des sciences, & partagent entre eux les respects de tous les Philosophes modernes qui se rangent à leur suite : oppose les Mallebranches (*h*), les Bernoullis (*i*), les Wolfs (*k*), les Wollastons, les Camberlands, les le Clercs, les Grotius (*l*), les Claukes, les Abadies, les Derham's, les Nieuwentyts, les Bacons (*m*), les Adissons (*n*), les Pascals, les Arnauds, les Nicoles, les Bossuets, les Fénelons, qui ne se sont pas contentés d'être chrétiens ou de le paroître, mais qui tous ont si bien prouvé leur croyance, quels noms ! & je te fais grace des autres ; quels hommes je t'ai cités, mon fils ! & que tu te trouveras petit auprès d'eux, toi, &

les partisans de tes erreurs : oppose des sages que l'incrédule ignorant , ou de mauvaise foi , ose citer pour lui ; des sages quelquefois trop hardis dans leurs systèmes , peu mesurés dans leurs expressions , emportés par la fougue du génie au-delà des bornes que la religion lui prescrit , peut-être aussi , séduits par un vain desir de gloire , ( car hélas ! que de gloire a terni le trop grand desir de l'accroître ; ) mais toutefois , au milieu même de leurs écarts , retenant dans leur cœur & dans leurs écrits la religion , que par quelques endroits ils sembloient abandonner : tels ont été , par rapport au christianisme , un Locke (o) , un Pope (p) , un Hobbes peut-être , avec tous ses faux principes (q) , & tant d'autres dans le même genre : car c'est un grand & dangereux abus , mon fils , que de crier trop aisément à l'incrédulité , & de vouloir compter malgré eux , parmi les ennemis de la religion , des hommes d'un certain nom , qui , jusques dans leurs vains systèmes , l'ont chérie , ou l'ont du moins respectée.

À ces Philosophes , à ces Sages , ajoute les Peres de notre belle littérature , les Corneilles ( *r* ) , les Racines , un Despreaux , un Lamotte , un Rousseau ( *s* ) , un la Fontaine ( *t* ) , qui a déploré si amèrement les déréglemens de son imagination , & les honteuses licences qu'il avoit permises à sa plume.

C'étoit là le siècle des grandes choses , le siècle des grands hommes ; & c'étoit aussi le siècle de la foi : & de nos jours , où tout devient si étroit , si petit , si stérile , si ce n'est peut-être en genre de futilité , on se fera gloire d'être incrédule ! Hélas ! lorsque nous nous piquons de mieux voir que ceux qui nous ont précédés , lorsque nous nous flattons de donner le ton à ceux qui viendront après nous , qu'est-ce donc qui fonde nos prétentions ? Où sont nos inventions ? Quelles sont nos découvertes , comparées à celles de ces hommes rares & sublimes qui nous ont éclairés ? Dans le dernier siècle , on a vu briller de toute part l'étincelle du génie ; on a vu , si je puis m'exprimer ainsi , les

esprits s'échauffer, se presser, faire effort, pour enfanter des chefs-d'œuvre, & faire jaillir en tous lieux l'éclat & la lumière. Aujourd'hui, plus occupés du desir de paroître profonds que du soin de le devenir, mettant par-tout l'affiche de la science, sans y mettre la science même, portant jusques dans l'éloquence de grands mots bisarrement placés\*, froids, monotones,

---

\* » Le déplacé, le faux, le gigantesque, » semblent vouloir dominer aujourd'hui. . . . » On appelle de tous côtés les passans pour » leur faire admirer des tours de force qu'on » substitue à la démarche simple, noble, » aisée, des Pélissons, des Fénelons, des » Bossuets, des Massillons. « *M. de Voltaire*, Lettre à la suite des *Remarques de M. l'Abbé d'Olivet*.

C'est dans ce siècle sur-tout que, selon la pensée ingénieuse de M. Gresset,

» L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. »

C'est de nos jours que l'on montre dans presque tous les Ouvrages,

» De l'esprit si l'on veut, mais pas le sens commun. »

Et toutefois, comme l'a si bien dit un

existence & follement raisonnans, nous ne savons, à le bien prendre, ni raisonner, ni sentir ; ou si quelquefois encore nous montrons de l'esprit, du feu, du sentiment & de la chaleur, c'est tout au plus dans les délires, qui sont le fruit de l'irreligion & de la dépravation des mœurs. Nous vantons, il est vrai, nos productions ; nous nous donnons pour des sages ; nous appelons notre siècle, le siècle de la philosophie (u) : pauvres Philosophes ! c'est la montagne en travail : & qu'en-fante-t-elle ?

---

Homme de Lettres, « avoit beaucoup d'esprit & point de jugement, c'est, avec le superflu, manquer du nécessaire. » *L'Abbé Trublet.*

Ah ! pourquoi faut-il que cette manie du bel esprit, des faux brillans & des amphigouris philosophiques se soit glissés jusques dans nos Chaires chrétiennes, & que, faute d'enseignemens simples & à la portée de tous, d'instructions solides, touchantes & pathétiques, elle n'ait que trop favorisé pour être le progrès du libertinage & de l'irreligion ?

O mon fils ! je m'imagine quelquefois voir ces génies fameux des derniers siècles, ces hommes vraiment grands, à qui l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage (x), remâître de leurs cendres, & reparoître au milieu de nous. Je crois les entendre élever la voix dans nos plus célèbres Académies, s'adresser à leurs disciples, & leur dire : » reconnoissez-vous » vos instituteurs & vos maîtres, vos guides & vos modèles ? Est-ce donc leur gloire que vous prétendez flétrir, en flétrissant la religion qu'ils ont si sincèrement honorée, qu'ils ont défendue si constamment ? Quoi, n'étions-nous donc des esprits foibles & de petits génies, que lorsque nous combattons pour elle ? Quoi, l'attachement qu'elle nous inspiroit, le respect dont elle nous pénétrait, les éloges qu'elle nous dictoit en sa faveur, n'étoient-ils donc qu'un vain préjugé ? Et lorsque nous détruisions avec tant de soin toutes les erreurs, lorsqu'en tout genre nous renversions avec tant de force & de courage les autels élevés

» à la crédulité, lorsque nous cherchions  
 » avec tant de zèle & de succès la vérité,  
 » ne nous étions-nous mépris que sur  
 » l'objet que nous discutions avec le plus  
 » d'attention, & qui nous intéressoit da-  
 » vantage? Eh, qui êtes-vous pour traiter  
 » notre croyance de superstition, de fana-  
 » tisme & d'imbécillité, lorsque nous  
 » vous assurons d'un commun accord  
 » qu'elle avoit à nos yeux tout le poids  
 » de l'examen & toute l'autorité de la  
 » raison? Qui êtes-vous, & de quel droit  
 » vous donnez-vous pour nos censeurs &  
 » nos juges, vous que sous aucun titre  
 » nous n'eussions admis pour nos égaux,  
 » & que notre unique étonnement peut-  
 » être est de voir assis maintenant à la  
 » même place que nous? «

Cette apostrophe un peu vive, mais si  
 bien fondée, ce semble, n'est point ici,  
 cher Valmont, une déclamation ourée  
 qui n'excepte rien, qui ne trouve de gé-  
 nie, de connoissances & de talens que  
 dans ceux qui pensent comme nous pen-  
 sons nous-mêmes. Il en est sans doute

qu'il suffit de frapper au visage pour les déconcerter & les mettre en fuite ? Ne sont-ce pas ces hommes singuliers qu'on a peine à définir , qui refusent de passer pour Chrétiens , parce que trop de gens le sont encore ; & qui , voulant marcher seuls , n'attendent qu'un renversement total d'idées & de sentimens pour se rendre les hérauts du Christianisme ? Ne sont-ce pas sur-tout ces hommes aussi libertins de mœurs que de croyance , ces jeunes gens déjà perdus de débauche à vingt ans , & qui mettent par-tout , dans leurs écrits comme dans leurs propos , le poison de l'impureté & tous les excès de la licence à côté de l'irréligion ? Eh , mon ami , en considérant la marche ordinaire de la plupart des incrédules , ce n'est pas leur nombre qui m'étonne : c'est au contraire qu'il y en ait si peu. Avec un cœur dépravé , il est si commode de ne rien croire ! Mais enfin , malgré la dépravation du siècle & la manie de l'*esprit fort* , la Religion ne trouve-t-elle pas aujourd'hui même , parmi les hommes les plus céle-



bres , des défenseurs ou des disciples ? Elle n'est donc pas si décriée que tu le disois au tribunal de la science , du génie , & de la philosophie , & depuis qu'elle s'est fait connoître elle ne l'a jamais été. Malgré ton mépris apparent pour les suffrages & les opinions des hommes , tu me rapellois à l'autorité , Valmont , & je t'ai répondu par des autorités.

Mais faut-il répondre à tout ? Est-il vrai encore , par exemple , que les arts soient opposés au Christianisme ? & ne peut-on en même temps embrasser l'un & cultiver les autres avec succès ? De quels arts parles-tu ? De l'Eloquence , de la Peinture , de la Sculpture , de l'Architecture , de la Poésie , de la Musique : Mais dans les genres les plus nobles , je t'ai déjà cité les plus grands noms. Hommes illustres par vos talens , Orateurs sublimes , Poètes célèbres , Artistes fameux , c'est à vos ouvrages que j'en appelle ; qu'ils répondent pour moi. Ah ! mon fils , que de chefs-d'œuvre en tout genre la religion n'a-t-elle pas enfantés ! L'éloquence des

Chrysoſtômes , des Boſſuets , des Fénelons , des Bourdaloues , des Maſſillons ; en s'exerçant ſur des objets conſacrés par la Religion , a-t-elle dégénéré de celle des Cicérons , des Démoſthènes ? Nos morceaux chrétiens des Raphaëls , des Michel-Anges , des Bernins , répandus ſur-tout à Rome & dans toute l'Italie , dont ils font l'ornement , n'égalent-ils pas ceux qui nous reſtent des Peintres & des Sculpteurs les plus renommés de l'antiquité payenne ! L'Egliſe de S. Pierre à Rome , celle de S. Paul de Londres , ſeroient-elles indignes de figurer pour l'architecture à côté du Panthéon ? Les plus belles pièces de Corneille , & de Racine ne ſont-elles pas leurs Tragiédies ſaintes ? & nos plus belles Odes ne ſont-elles pas des Odes ſacrées ? La muſique a-t-elle rien perdu dans nos temples de ſa nobleſſe & de ſon harmonie ? & celle qui , dans les compositions de nos plus grands maîtres \* , inſpire des ſentimens

---

\* Et plus récemment encore dans les beaux

profonds de crainte, de respect & d'amour pour la Divinité, ne vaut-elle pas bien celle qui sur des rimes impures & par des sons dangereux, nous invite aux plaisirs ?

C'est trop m'arrêter peut-être à réfuter des objections frivoles : mais rien n'est à mépriser pour moi de ce qui peut détruire dans Valmont des préjugés, qui, quoique légers en eux-mêmes, l'empêcheroient de prêter l'oreille à ma voix sur des choses plus essentielles. Dépôtte toute prévention, mon fils, & tu m'entendras volontiers te prouver la Religion Chrétienne.

---

morceaux des la Landes, des Mondonvilles, des Pergoleses & de tant d'autres.



## NOTES.

PAGE 184.

(a) *DES Myſteres ! . . . . De toute part la raiſon , la nature ont les leurs.* Les choſes les plus communes qui ſe rencontrent ſur notre chemin , dit M. Locke , ont des côtés obſcurs , où la vue la plus perçante ne ſauroit ſe faire jour. » & la Théologie naturelle , dont les Dériftes ſemblent faire leur fort , eſt-elle exempte de difficultés ? Conçoit-on facilement quel eſt le paſſage du néant à l'être ? Comment Dieu crée quelque choſe par ſa ſeule volonté ? Comment eſt-ce qu'étant ſpirituel , il peut agir ſur la matiere ? Comment il eſt préſent par-tout , ſans occuper un eſpace ? Comment il peut prévoir la détermination d'un être libre ? Et l'idée de l'éternité de combien d'abîmes n'eſt-elle pas environnée ! Cependant on paſſe par-deſſus ces difficultés , & il le faut bien , parce que dès qu'on voit clairement qu'une choſe doit être , on ne ſ'embarrasſe pas d'en comprendre la maniere. La vue de l'eſprit a une ſphère bornée auſſi-bien que celle du corps ; & comme tout ce qui eſt au-delà d'une certaine diſtance ne frappe nos yeux

que confusément , aussi dans l'ordre des choses spirituelles , il ne faut pas croire que tout soit soumis à notre pénétration. Pendant que des esprits vains & légers s'imaginaient que rien n'est au-dessus de leurs lumières , on entend les vrais Philosophes faire là-dessus les aveux les plus modestes. Sur-tout dès qu'on s'élève aux premiers principes , & qu'on veut toucher à l'infini , qui est - ce qui n'a pas éprouvé que l'esprit se confond , & qu'il y a je ne sais quelle obscurité redoutable qui nous arrête , comme n'étant pas permis à un mortel de pénétrer dans l'essence & l'origine des choses , qui est le sanctuaire du Très-haut ? Puis donc que la nature est pleine de *Myſteres* , puisque toutes les sciences ont les leurs , s'étonnera-t-on que la Théologie chrétienne ait les siens ? Et au milieu des obscurités qui nous environnent, trouvera-t-on étrange que la révélation dise quelque chose de l'essence divine , qui passe nos conceptions ? Il seroit bien plus étonnant que tout fût facile & de plein-pied dans un sujet si mystérieux & si sublime.

*» Turretin , de la vérité de la Religion Chrétienne , sect. 4. art. 1. chap. 7.*

P A G E 188.

( b ) Dans l'unité & la simplicité parfaite d'une même essence. La simplicité n'exclut pas

qu'elle aille jusqu'à la compréhension & au comment. . . . Le comment nous passe & ne nous est point nécessaire. On peut dire des explications des mysteres qui se débirent par-ci par-là, ce que la Reine de Suede disoit dans une médaille sur la Couronne qu'elle avoit quittée : NON MI BISOGNA E NON MI BASTA , Leibnitz, *Discours de la Conformité* , &c.

(d) *Les plus grands hommes. . . . ont travaillé à défendre sur ce point & à justifier leur croyance.* Le Discours préliminaire de la Théodicée de M. de Leibnitz , qui a pour titre , *De la conformité de la Foi avec la Raison* , & qui sert de réponse aux plus ingénieux sophismes de Bayle , est dirigé presque tout entier vers cette fin , la défense de la Religion & de ses Mysteres. Leibnitz , ce génie si vaste & si sublime , dans le temps de ses plus grands travaux & de ses plus hardies productions , composa en Latin un Traité intitulé , *Sacrosancta Trinitas per nova argumenta Logica defensa* ; la sainte Trinité défendue par de nouveaux raisonnemens de Logique. Sans prétendre expliquer le Mystere , ni le prouver par des raisons philosophiques , il s'attache seulement à montrer dans cet écrit  
que

que la saine logique est favorable à cet égard à la Foi des Orthodoxes. C'est encore sur ce même objet que le savant & célèbre Tillotson disoit qu'il ne craignoit pas la dispute avec les Sociniens, & qu'il consentoit volontiers que cette cause fut plaidée au tribunal de la raison, aussi-bien qu'à celui de l'écriture expliquée par la tradition générale de l'Eglise chrétienne. ( Second Sermon de la Divinité de Jesus-Christ. ) Mais sans parler de tous les Ouvrages par lesquels une foule de grands hommes, dans toutes les Communions chrétiennes, ont pris la défense de nos Mysteres, qu'il me soit permis d'en citer un sur le Mystere de l'Eucharistie, qui m'a étonné, moins encore par son titre que par l'exactitude & la profondeur d'esprit & de lumieres avec lesquelles ce titre est rempli. C'est ainsi que ce Livre est intitulé : *Présence corporelle de l'Homme en plusieurs lieux, prouvée possible par les Principes de la bonne Philosophie*, en réponse au défi d'un Journaliste Hollandois. Son Auteur, qui est celui des *Lettres à un Américain*, dont on connoît assez le succès, commence par établir dans le sens le plus catholique & le plus rigoureux toutes les conditions du problème qu'il a à résoudre. Il part

ensuite de l'hypothèse du corps prototype que Nieuwentyt avoit proposée pour prouver la possibilité de la résurrection des corps , malgré les objections que l'on forme contre elle. Il développe , il perfectionne cette hypothèse ; il y joint sur l'identité personnelle , & les autres parties nécessaires à la solution du problème , des principes tirés tout à la fois de la Métaphysique la plus simple & la plus vraie & des observations les plus constantes que la Physique puisse nous fournir ; & il en déduit d'une manière sensible la vérité de sa proposition. Ce n'est pas , comme il le dit lui-même , qu'il ose prétendre que sa solution , par rapport à l'Etre suprême , soit la vraie , ni qu'elle nous dévoile tout le mystère ; mais il lui suffit de faire voir que si la raison toute seule peut montrer une manière selon laquelle ce Mystère est possible ; à plus forte raison l'entendement divin doit-il avoir , dans les ressources de sa sagesse & de sa fécondité , une infinité d'autres moyens pour effectuer ce qui ne nous paroît au premier coup-d'œil comme impossible que faute de connoissances & de lumières. M. de Leibnitz , dans le Discours préliminaire dont j'ai déjà parlé , avoit entrevu la possibilité de ce Mystère dans le sens



Luthérien ; dans le sens Catholique , & plus strict , M. l'Abbé de Lignac la démontre.

Pour revenir entierement des préjugés que l'on auroit pu se former contre les Myſteres de la Religion , on peut joindre à la lecture de cet Ouvrage celle d'un autre Livre également intéreſſant , intitulé , *La foi juſtifiée de tout reproche de contradiction avec la raiſon* , & qui ſe vend , comme le premier , chez Rozet , Libraire à Paris. Ces ouvrages ne ſont pas propres à orner une toilette , j'en conviens : auſſi je ne les propoſe pas à tout le monde ; mais ſeulement à ceux , qui , doués d'ailleurs d'un eſprit vrai & d'un cœur droit , & égarés plus par prévention que par paſſion , plus par un doute mal fondé que par libertinage ou par préſomption , ne croitoient pas pouvoir acheter par trop d'examen & trop d'étude la connoiſſance de la vérité.

(e) *Les Descartes*. Il faudroit ne connoiître ni ſa vie ni ſes œuvres pour ſuſpecter ſeulement ſa foi. Descartes ſemble avoir eu ſur la Religion cette conviction de ſentiment que ſont naître dans les ames droites la ſainteté de ſes loix & la ſublimité de ſa morale. C'eſt ce qui étoit cauſe qu'il n'oſoit l'aſſervir à de vains rai-

sonnemens, comme il le répète en plusieurs endroits de sa méthode & dans ses autres Ouvrages. Il ne se bornoit pas toutefois à la respecter ; mais il la professoit, il la chérissoit, & apprenoit aux autres à la chérir & à la professer comme lui. On en a sur-tout un témoignage bien éclatant dans le certificat par lequel la célèbre Christine, Reine de Suede, avoue qu'elle lui doit, après Dieu, ainsi qu'à son illustre ami, M. Chanut, sa conversion à la Foi catholique. On peut voir dans sa vie, écrite par M. Baillet, d'autres preuves aussi frappantes de son zele pour la Religion, de son exactitude à en remplir les devoirs ; de son assiduité à fréquenter les Sacremens au sein de la Hollande & de la Suede, de sa foi humble & soumise, lors même qu'il philosophoit le plus librement ; & souvent alors sa philosophie venoit à l'appui de la Foi, & confirmoit son accord avec la raison, comme il le témoigne lui-même dans plusieurs de ses Lettres, aussi conformes à la Religion qu'à la saine Philosophie. C'est ce qui l'autorisa à écrire à quelqu'un au sujet de ses Ouvrages, » qu'il ne craignoit nullement au fond qu'il s'y trouvât quoi que ce fût contre la Foi. Au contraire, ajoutoit-il, jamais la Foi n'a été si fortement appuyée par

les raisons humaines qu'elle peut l'être , si l'on suit mes principes : mais sur-tout la transsubstantiation que les Calvinistes reprennent comme impossible à expliquer par la Philosophie ordinaire , est très - facile par la mienne « *Tom. 1 des Lett. pag. 518.*

Il s'en expliqua en effet , pour répondre à une objection de M. Arnaud , d'une manière qui contenta un grand nombre de Catholiques , qui crurent y trouver moins d'embarras que dans celle des Ecoles. Mais on lui a souvent entendu dire depuis : » que si les hommes étoient encore un peu plus accoutumés à la manière de philosopher qu'ils ne l'étoient alors , il pourroit leur faire connoître un autre moyen d'expliquer ce Mystere , qui feroit la bouche aux ennemis de notre Religion , & auquel ils ne pourroient contredire. « *Rel: mss. & t. 1 des Lettres , page 525.*

I B I D.

(f) *Les Leibnitz.* Voyez la note (d).

I B I D.

(g) *Les Newtons.* Cet homme d'un génie supérieur , & unique peut-être , a toujours été aussi fortement convaincu de la vérité de la Religion chrétienne , que rempli d'attachement

pour elle ; il en étoit si pénétré , qu'il la rappelle & lui rend hommage dans presque toutes ses œuvres & jusques dans son *Optique*. Son livre favori étoit la Bible ; mais il avoit fait sa principale étude du nouveau Testament. On trouve à la fin de sa Chronologie des réflexions sur la concorde & l'enchaînement des faits contenus dans l'Evangile.

I B I D.

(h) *Les Mallebranches*. Le Pere Mallebranche est peut-être celui de tous nos Ecrivains qui a le mieux vu la Religion en grand , & le mieux compris, par les vues même philosophiques, toute la dignité du Verbe incarné , relativement à la gloire du Créateur , & au système complet de la création.

I B I D.

(i) *Les Bernoullis*. M. d'Alembert a fait à ce sujet cet aveu si remarquable & si honorable pour tous deux : » M. de Bernoulli ne m'étoit » connu que par ses Ouvrages ; je leur dois presque » qu'entièrement le peu de progrès que j'ai fait » en Géométrie , & la reconnoissance exige de » moi l'hommage que je vais rendre à sa mémoire.... Sincèrement attaché à la Religion , » il la respecta toute sa vie sans bruit & sans

» faste. On a trouvé parmi ses papiers des preuves par écrit de ses sentimens pour elle , & il  
 » faudra augmenter de son nom la liste des  
 » grands hommes qui l'ont regardée comme  
 » l'ouvrage de Dieu : liste capable d'ébranler  
 » même avant l'examen les meilleurs esprits ,  
 » mais suffisante au moins pour imposer silence  
 » à une foule de conjurés , ennemis impuissans  
 » de quelques vérités nécessaires aux hommes ,  
 » que Pascal a défendues, que Newton croyoit,  
 » & que Descartes a respectées. « *Eloge de Bernoulli.*

I B I D.

(k) *Les Wolfs.* Voyez l'abrégé en trois volumes qu'a donné M. Formey du grand Ouvrage latin de Wolf, du Droit de la nature & des gens , & à la tête de cet abrégé la vie de cet homme illustre , l'un de nos plus grands Philosophes & de nos plus savans Mathématiciens. Ses dernières paroles , en mourant , ont été celles-ci : *Jésus , mon Rédempteur , fortifiez-moi dans ces momens !*

I B I D.

(l) *Les Grotius.* Il n'est presque personne qui n'ait entendu parler de l'excellent Ouvrage de Grotius sur la vérité de la Religion Chrétienne.

zienne. Cet homme , l'un des plus beaux esprits & des plus savans , est sur-tout admirable dans ce petit Livre , où tous les genres d'érudition sont employés , non pour le faste & l'ostentation , mais pour servir de preuves essentielles sur les points de faits les plus intéressans.

M. le Clerc a fait des notes sur cet Ouvrage ; & cet habile critique a composé lui-même un traité sur l'incrédulité , qui mérite d'être lu.

*I B I D.*

( m ) *Bacon* , que tous les hommes de Lettres & les Savans reconnoissent pour l'auteur ou le restaurateur de la saine Philosophie , se faisoit gloire d'être le disciple de la Religion.

*I B I D.*

( n ) *Les Adiffons*. Le célèbre Adiffon a fait un Traité de la Religion Chrétienne dont nous avons une Traduction Françoisé imprimée à Lausanne.

P A G E 200.

( o ) *Un Locke*. Locke a eu , comme Philosophe , ses systèmes ; comme Chrétien , il a eu par malheur ses opinions particulières ; mais sa liberté de penser , son esprit de tolérance sur

des articles même fondamentaux de la Religion Chrétienne , ne l'ont pas empêché de reconnoître , premierement , qu'on ne doit pas compter parmi les erreurs que le juste Juge pardonnera , celles qui viennent d'indocilité ; & en second lieu , que chacun est obligé à rechercher de bonne foi & avec sincérité ce qu'enseigne Jesus-Christ , à le croire , à le pratiquer , & à se repentir de ses fautes pour être justifié par la foi en Jesus-Christ. En un mot il croyoit à la nécessité de la révélation , à la rédemption , aux prophéties , à la mission divine de Jesus-Christ , à ses principaux mystères , à sa résurrection , à son dernier avènement , à ses miracles , & à ses œuvres. (Voyez son *Christianisme raisonnable*.)

## I S I D.

(p) *Un Pope*. M. Pope quoique Anglois & au sein de sa patrie , a toujours vécu dans la profession publique de la Religion Catholique. Il en donne lui-même une preuve bien authentique dans sa lettre à M. Racine le fils.

Le Chevalier de Ramsay , qui étoit lié avec lui si étroitement , lui rend à ce sujet le plus glorieux témoignage , celui de s'être montré , par rapport à sa croyance , supérieur aux tentations les plus séduisantes. Voyez les Lettres à

la suite du Poëme de la Religion. Je n'ignore pas cependant qu'on a voulu faire passer pour équivoques les assurances si positives que cet illustre Poëte a données de sa foi ; mais j'aime beaucoup mieux l'en croire sur sa parole , & le juger tout à la fois Catholique & vrai , que de le croire Déiste & imposteur. D'ailleurs on n'a pas fait sans doute assez d'attention à cet autre témoignage que lui a rendu M. Warburton son compatriote & son ami , lorsqu'il promit en publiant la nouvelle édition de ses œuvres (Avertissement , pages x & xj) non-seulement de rendre compte avec étendue des Ouvrages de Pope dans l'Histoire de sa Vie , mais encore *de défendre son caractère moral , par le détail de ses vertus , sa piété filiale , . . . . son profond respect pour la Divinité , & sur-tout son attachement sincère pour la révélation.* Quelle autorité après celle de Pope lui-même , doit avoir ici plus de poids que celle d'un homme qui l'aideoit si souvent de sa science & de ses lumières , & qui jusqu'à sa mort a vécu avec lui dans l'union la plus tendre & la plus intime ? On ne peut donc regarder les sujets de doute que le Poëte Anglois a donnés de sa foi , tout au plus que comme une suite des contradictions qui naissent dans la plupart des hommes de l'opposition que



La nature a mise entre notre cœur & notre esprit, notre raison & nos sens; & qui, comme l'observe M. l'Abbé Yarr, (*Idée de la Poésie Angloise*, t. 3) se rencontroient dans M. Pope autant & plus que dans quelque homme que ce puisse être.

## I B I D.

(q) *Un Hobbes peut-être.* Voyez à la fin de son Ouvrage Latin, *De cive*, édition d'*Amsterdam*, année 1696, les chapitres sous le titre *Religio*; malgré les principes erronés qu'ils renferment, on est forcé de reconnoître que Hobbes y rend un hommage sincère à la Religion Chrétienne, & que c'est de très-bonne foi qu'il y prouve sa divinité & celle de Jesus-Christ. Cet homme si dangereux par ses écarts étoit, comme semble, un Philosophe plein de grandes idées & de grandes vues, mais qui, égaré comme presque tous les Philosophes par l'esprit de système, a cru pouvoir plier les vérités de la religion & de la morale à celui que malheureusement il s'étoit formé.

## PAGE 201.

(r) *Les Corneilles.* Nous avons du grand Corneille une traduction en vers de l'Imitation de Jesus-Christ, moins recommandable

K vj.

par la poésie que par l'esprit de religion qui l'a  
diétée.

I B I D.

(s) *Un Rousseau.* Voyez dans les Œuvres  
de Rousseau l'Épître VII du second livre , adres-  
sée à M. Racine le fils , où on lit l'expression de  
son repentir , son retour à la Religion ; & où  
il décrit ainsi l'égarement , l'audace & la foi-  
blesse de nos prétendus esprits-forts :

... En ce siècle à la révolte ouvert ,  
L'impiété marche à front découvert :  
Rien ne l'étonne ; & le crime rébelle  
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.  
Sous ses drapeaux , sous ses fiers étendards ,  
L'œil assuré , courent de toutes parts  
Ces légions , ces bruyantes armées  
D'esprits subtils , d'ingénieux pigmées ,  
Qui , sur des monts d'argumens entassés ,  
Contre le Ciel burlesquement haussés ,  
De jour en jour , superbes Encélades ,  
Vont redoublant leurs folles etcalades ;  
Jusques au sein de la Divinité ,  
Portent la guerre avec impunité ;  
Viendront bientôt , sans scrupule & sans honte ,  
De ses arrêts lui faire rendre compte ;  
Et déjà même arbitres de sa loi ,  
Tiennent en main , pour écraser la Foi ,  
De leur raison les foudres toutes prêtes.  
Y songez-vous , insensés que vous êtes ?  
Votre raison , qui n'a jamais floué  
Que dans le trouble & dans l'obscurité ,

Et qui , rampant à peine sur la terre ,  
 Veut s'élever au-dessus du tonnerre ,  
 Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas ,  
 Bronche , trébuche & tombe à chaque pas ,  
 Et vous voulez , fiers de cette étincelle ,  
 Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle ?

## I B T D.

( t ) *Un la Fontaine.* Comme rien n'est plus licencieux que la plupart de ses Ouvrages , rien aussi n'est plus édifiant que l'histoire de sa conversion. On peut en voir le détail dans la Lettre du Pere Poujet de l'Oratoire à M. l'Abbé d'Olivet de l'Académie Française. Elle se trouve à la tête du premier volume de ses Œuvres diverses. On lit avec autant d'édification ses dispositions chrétiennes dans une Lettre que son ami Maucroix lui écrivit peu de jours avant sa mort , arrivée en 1695 , quelques années après sa conversion. On le trouva couvert d'un cilice en le déshabillant.

## P A G E 203.

( u ) *Nous nous donnons pour des sages ; nous appellons notre siècle le siècle de la Philosophie , &c.*

Sans doute , & l'on ne vit jamais tant de génie ,  
 Tant de productions charmantes , plus de mœurs !  
 Eh ! quel de plus sensé que nos jeunes Seigneurs ?  
 Quel usage admirable ils font de leurs richesses !  
 Quel goût dans leurs plaisirs ! quel choix dans leurs maîtresses !

De nos femmes , sur-tout , l'honneur n'est point suspect ;  
 Aussi je m'interdis d'en parler par respect.  
 J'admire nos Savans. Que leur philosophie  
 A répandu de fleurs , d'agrémens sur la vie !  
 Gracias à leurs travaux , nous sommes dégagés  
 Du fardeau des devoirs & des vœux préjugés.  
 D'agréables pédans tous nos cercles foisonnent.  
 A leurs soupers divins nos Financiers raisonnent.  
 Nos Abbés sont décens , nos Robins studieux :  
 Je suis de votre avis , le siècle est merveilleux.  
*Patissot.*

## P A G E 204.

( x ) *Ces génies fameux du dernier siècle , ces hommes vraiment grands , à qui tout l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage. Forcé de rendre hommage : hélas ! il commence à s'en dispenser autant qu'il le peut. Désespérant de s'élever jusqu'à eux on a pris le plus court parti, celui de les rabaisser jusqu'à soi , pour tout mettre de niveau. Corneille est un Déclamateur ; Boileau n'a ni verve ni fécondité ; la Fontaine ne mérite pas d'être compté parmi ceux qui ont fait honneur au siècle de Louis XIV ; Racine parloit plus en Méthaphysicien qu'en homme sensible ; ses Tragédies n'étoient que des dialogues bien écrits & bien rimés ; & à trois ou quatre odes près & quelques épigrammes , Rousseau ne faisoit que des vers. Fénelon a écrit d'une manière foible ; Bossuet a fait de son génie*

*un pitoyable usage , & son Histoire universelle n'est qu'une maigre production.* Dans des siècles plus reculés , Cicéron même n'étoit qu'un rhéteur.

Le singulier siècle que le nôtre ! Toutes les idées y sont renversées ; les notions les plus généralement reçues y sont contredites , le vrai goût y est méconnu , & son sanctuaire indignement profané ; sous le despotisme fier & absolu de nos sages Littérateurs , tous les grands talens sont déprimés ; disons mieux , sous leur compas prétendu géométrique le bon sens est morcelé , & le sentiment réduit à rien. Tel est le digne ouvrage de la moderne Philosophie ! On ne pouvoit mieux en peindre les délires que dans ces vers de M. de Pompignan.

Oui , nous verrons bientôt de petits conquérans ,  
 Du Parnasse François audacieux tyrans ,  
 De leurs Maîtres fameux proscrire les merveilles ,  
 Et leur orgueil briser le sceptre des *Corneilles* ;  
 Tels on vit les Romains , dans leurs jours lumineux ,  
 Du second des *Césars* dégrader l'âge heureux ,  
 Ensevelir *Horace* & déterrer *Lucile* ,  
 Préférer la pharsale aux beaux vers de *Virgile* ,  
 Vanter l'esprit guindé du Maître de *Néron* ,  
 Et bâiller sans pudeur en lisant *Cicéron*.  
 Déjà même la langue , & moins belle & moins pure ,  
 Rougit de se prêter à la simple nature.  
 Cette heureuse clarté , son plus solide appui ,  
 Et que l'Etranger même admire malgré lui ,

## 232 LES EGAREMENS

Cet ordre lumineux , le nombre & la cadence ,  
 Semblent abandonner nos vers , notre éloquence-  
 Le style devient sec , moins nerveux que tendu ,  
 Et pour vouloir trop dire , on n'est plus entendu-  
 Le Public désormais , fasciné par ses guides ,  
 Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides ;  
 Amoureux du bizarre , avide du nouveau ,  
 Et pour comble d'erreur , ennemi du vrai beau.

Eh , faut-il s'étonner de nos écarts en tout genre ? » Aujourd'hui , comme dit très-bien M. Rousseau , on n'étudie plus , on n'observe plus , on rêve , & l'on nous donne gravement pour de la philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. »

P A G E 206.

( y ) *En est-il beaucoup . . . qui ne mentent pas à leur propre cœur ?* Parmi nos Auteurs les plus modernes , on fait ici bien des noms fameux ; parce que l'apologie de la Religion n'est pas une satire , & que dans les notes qu'on a cru devoir ajouter au texte on s'est toujours proposé de garder cette modération qui sied si bien à la vérité , & que la Religion elle-même prescrit. Mais parmi les Auteurs qui ne sont plus , ne nous fera-t-il pas permis du moins de citer deux exemples frappans , qui , choisis entre mille autres , sont la preuve la plus sensible du peu de fonds qu'on doit faire sur l'autorité

de ces hommes qui semblent combattre toute révélation.

M. de M\*\*\*, ( qui eût pu attendre une pareille foiblesse d'un si grand homme ! ) cet illustre Auteur des Lettres Persanes & de l'Esprit des loix , qui a paru y donner des marques de son peu de soumission à la Foi , en même temps qu'il en donnoit de la grandeur de son génie , cet homme fait pour donner le ton à son siècle , l'avoit malheureusement reçu de lui. C'est de lui-même qu'on a su , que toujours chrétien dans le cœur , pénétré au fond de respect pour la Religion , le goût du neuf & du singulier , le desir de passer pour un génie supérieur aux préjugés & aux maximes communes , l'envie de plaire & de compter parmi ses admirateurs & ses partisans ces hommes , qui , après avoir secoué le joug de toute dépendance , s'arrogent un droit suprême à l'estime publique , & semblent distribuer à leur gré la gloire & l'immortalité , l'avoient engagé à tenir le même langage qu'eux : langage démenti tant de fois jusques dans ses écrits , par les aveux que son propre cœur lui arrachoit en faveur de la Religion. On trouvera sur tous ces objets , à la fin du Dictionnaire anti-philosophique , un détail intéressant , & une Lettre dont j'ai cru devoir constater dans le

temps l'exactitude & l'authenticité ; & l'on y reconnoît sans peine que M. de M\*\*\* n'a pas seulement satisfait à tous ses devoirs *avec dévotion* au lit de la mort , mais même qu'il a donné pendant sa vie , dans bien des occasions , des preuves de sa foi , qui confirment assez tout ce qu'ont montré de religion & de repentir ses aveux & ses dernières dispositions. *La révélation*, disoit-il en particulier à Madame la Duchesse d'Aiguillon avant sa mort , *est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes* \*.

Le second exemple est celui de M. Boulanger , l'Auteur du *Christianisme dévoilé*, du *Despotisme Oriental* , &c. Il tombe malade , & malgré les témoignages si sensibles de sa haine pour la Religion & de son acharnement à la

---

\* Voyez l'éloge de M. de Montesquieu , par M. de Maupertuis , imprimé à Hambourg en 1755. On pourroit citer ici la mort de M. de Maupertuis lui-même , qui a fait l'objet des plaisanteries de M. de Voltaire , s'il n'étoit constant que cet illustre Académicien s'est montré , dans bien des circonstances de sa vie , fort au-dessus de la petite manie de l'esprit-fort & des froides railleries des ennemis de la Religion. Eh qui ne fait au reste combien au moindre danger nos plus fiers incrédules voient la Religion Chrétienne d'un tout autre œil que celui dont ils l'ont vue lorsqu'ils étoient en santé !



combattre , il permet qu'on aille chercher le Vicaire de sa paroisse , M. L\*\*\* , actuellement Chanoine de S. Honoré. Il confere avec lui à plusieurs reprises ; il s'instruit , il s'éclaire ; il avoue qu'il n'a jamais eu que des doutes , des nuages , plutôt qu'une véritable incrédulité , & que les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites , dans les sociétés philosophiques , l'ont plus enivré , plus séduit que tout le reste. Il se confesse avec les témoignages du plus vif repentir , fait , en recevant les derniers sacremens , une réparation authentique des scandales de son irreligion , & exprime de la maniere la plus touchante & la plus persuasive ses remords , ainsi que l'unique regret qu'il ressent en mourant de ne pouvoir assez réparer tout le mal qu'il a pu faire.

Ce sont sans doute ces sortes d'exemples , si communs dans tous les temps , qui ont fait dire à Sainthibal , fameux esprit-fort , au rapport de Bayle : » Ils ne nous font point d'honneur quand ils se voient au lit de la mort ; ils se déshonorent ; ils se démentent ; ils meurent tous comme les autres. «





## L E T T R E   X X X I I .

*De la Comtesse de Valmont au Marquis.*

Ils partent ! ils emmènent Senneville ! ils m'enlèvent ce que j'ai de plus cher après vous , après mon mari . . . Ils nous laissent tous deux dans l'admiration , le faiblessement , les larmes , & un mélange inconcevable de joie & de douleur , de contentement & de regrets. Quelle famille que celle de M. de Veymur ! mais sur-tout quel ami que M. d'Orval ! quel ami , quel ange tutélaire le Ciel nous a donné ! Il déchire notre cœur par l'endroit le plus sensible ; il nous arrache le plus grand de tous les sacrifices , & nous force encore à le bénir.

O vous , mon pere , qui avez préparé tous ces événemens , quelles actions de grâces vous rendrons-nous ? Que rendrons-nous au Ciel , qui le premier nous les a ménagés ? & que ne lui devons-nous pas pour tout le bien qu'il nous fait !

Cependant Senneville est déjà loin de nous : vous la verrez presque en même temps que vous recevrez la Lettre que je vous écris. . . . Pour moi je ne la reverrai de long temps. . . . Que dis-je ! peut-être ne la reverrai-je plus. En nous quittant , elle étoit comme nous partagée entre mille mouvemens différens. Sa tendre amitié pour moi combattoit le plaisir qu'elle ressent d'aller s'établir près de vous , de suivre une famille respectable , qui va être la sienne ; un homme tel que M. d'Orval , qui devient , à bien des titres , son pere & son ami ; un époux , ou du moins un homme aimable , qui dans peu va le devenir , & pour qui son penchant sera bientôt d'accord avec son devoir . . . Ah ! comme ses yeux mouillés de pleurs se portoient tour-à-tour sur Madame de Veymur & sur moi ! comme elle me tenoit étroitement serrée dans ses bras ! comme ses larmes brûlantes se confondoient avec les miennes ! enfin M. d'Orval nous a séparées ; il a fait céder la tendresse à la raison & au devoir.

O mon pere ! que la vertu , a de force & d'empire ! & quels prodiges n'opere-t-elle pas ! Celle de M. d'Orval a triomphé de ma jeune amie , de moi , de mon mari ; & que bien peu d'instans ont suffi à son triomphe ! Deux mots de votre part nous avoient annoncé son arrivée \*. Il s'est présenté avec Madame de Veymur & le Chevalier †. Nous n'étions que nous trois , le Comte , Senneville & moi. Après quelques momens d'un entretien , déjà bien intéressant , puisqu'il rouloit sur vous , M. d'Orval , paroissant entrer dans la peine que je lui témoignois sur votre éloignement , me fit sentir d'abord que dans les événemens les plus fâcheux le Ciel avoit ses desseins , toujours plus admirables à nos yeux , à mesure qu'ils se laissoient plus aisément pénétrer. La disgrâce de M. le Marquis , me dit-il en-

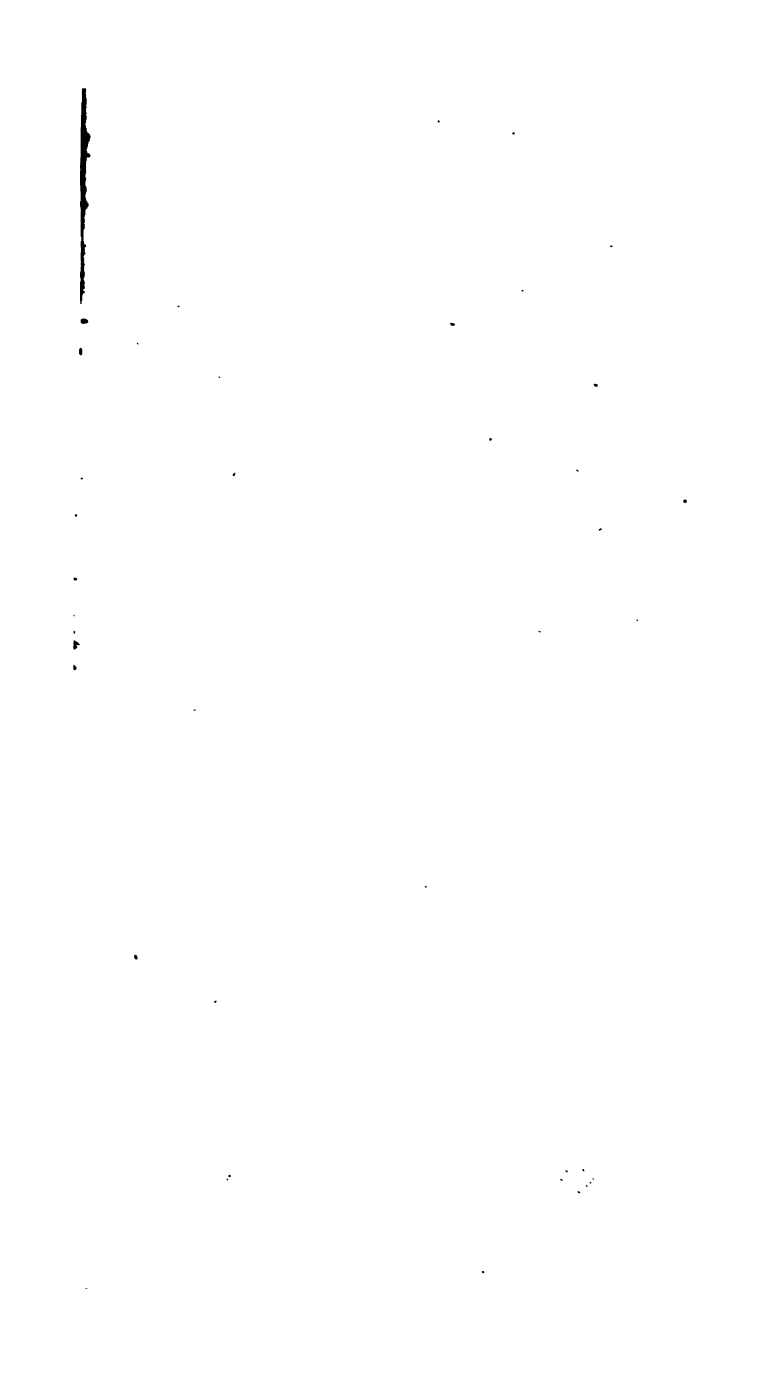
---

\* Cette Lettre ne se trouve point ici.

† Le frere de M. de Veymur , dont il est parlé dans les Lettres XII & XVII du Marquis de Valmont.

fuite, sembloit être pour lui, ainsi que pour vous, Madame, le coup le plus funeste ; cependant le Ciel s'est déjà suffisamment justifié par rapport à lui : dans sa retraite il a trouvé le repos, le bonheur, après lequel il soupiroit depuis si long-temps. Une famille respectable par mille endroits, ajouta-t-il, en se tournant du côté de Madame de Veymur & du Chevalier, sembloit attendre sa présence pour voir combler sa félicité. Il s'est formé entre elle & M. de Valmont la société la plus douce : un lien plus intime doit la resserrer & être le gage de sa durée : ce gage précieux, nous sommes venus de si loix pour l'obtenir. M. votre pere le demande avec instance ; M. le Chevalier l'espère, & tremble de se le voir refuser. . . . . Oui, Mademoiselle, dit à l'instant le Chevalier, avec la plus vive émotion & en portant un œil tremblant sur Senneville, un mot de votre part va assurer la consolation de M. le Marquis, mon bonheur & celui de toute ma famille, ou changer la joie que nous cause

le plus doux espoir en une douleur mortelle. Déjà le récit de vos vertus m'avoit enflammé; je vous vois, & je sens trop bien que je ne puis plus vivre heureux, si vous ne me permettez de vivre pour vous. Senneville déconcertée rougit, baissa les yeux, puis me jeta un regard tendre, qui, sans donner aucun espoir, ne tenoit rien cependant de la rigueur du refus. J'étois aussi-bien qu'elle dans le trouble le plus grand. Mon mari, pâle, tremblant, & dont l'agitation violente ne put m'échapper, prit la parole, & dit d'une voix entrecoupée : Votre alliance, Monsieur, honore Mademoiselle de Senneville; elle nous honore; mais Mademoiselle de Senneville n'a point de fortune; je fais que vous n'en avez point une à lui offrir, & vous ne voudriez pas la condamner à une vie peu aisée, qui par la suite pourroit faire son malheur & le vôtre. Tout est prévu, reprit aussi-tôt M. d'Orval. Ma fortune a commencé par la famille de M. de Veymur, qui maintenant se trouve assez riche pour lui & pour ses enfans;





Les charmes de la Bienfaisance.



enfans; les événemens les plus favorables l'ont portée bien au-delà de mes espérances : mon unique objet étoit d'en faire hommage à cette même famille, à qui je la dois dans son principe : c'est combler ses vœux & les miens que d'en faire part à M. le Chevalier dans les circonstances heureuses que le Ciel a fait naître; qu'elle soit son bien, & la dot de Mademoiselle de Senneville; cette fortune n'est plus à moi. A ces mots un transport d'admiration nous saisit. Mon mari, plus interdit que jamais, bégaya ainsi que moi quelques mots de reconnaissance. Son visage s'étoit animé par degrés; des larmes rouloient dans ses yeux; c'étoit le moment du combat entre la vertu & l'amour : l'exemple de M. d'Orval, ce trait héroïque de sentiment l'emporta dans son cœur. Si Mademoiselle de Senneville y consent, dit-il, & elle doit y consentir, vous nous aurez fait faire, Monsieur, à ma femme & à moi, par le consentement que nous y donnons nous-mêmes, le sacrifice le

plus pénible. Senneville se leva à l'instant, & se jettant dans mes bras : O ma bonne amie ! me dit-elle , en me baignant de pleurs , qu'il m'en coûtera de me séparer de vous ! Mais reprit-elle d'un ton plus bas , je le dois en effet , & ferois-je ici la moins généreuse ? Oui , Monsieur , dit-elle ensuite à M. d'Orval d'une voix plus haute & plus ferme , je me croirois ingrate envers vous , envers Madame & toute la famille de M. de Veymur , envers M. le Marquis lui-même , qui nous procure l'avantage de vous connoître , si je ne répondois à tant de grandeur d'ame que par un refus ; & je sens trop bien que consentir à l'union que vous m'offrez , est l'unique moyen qui me reste de m'acquitter envers vous. La force avec laquelle mon amie prononça ces paroles , dont je pénétrois assez les motifs les plus secrets , sembla nous en donner à nous-mêmes. Une douce confiance & une sorte de contentement & de gaieté vinrent se placer au milieu de nous. Depuis ce moment , & dans le peu

de jours que nous avons passés ensemble, les sentimens d'estime & d'affection réciproque se sont accrus à mesure que nous nous sommes connus davantage. Senneville elle-même m'a paru s'attacher autant par goût que par raison à celui que le Ciel lui avoit destiné pour époux. Ce digne élève de M. de Veymur, & l'heureux fruit de sa tendresse & de ses vertus, n'a pas craint de nous faire part de ses anciens égaremens, de son retour, & de ce qu'il devoit à son généreux frere. Le sentiment qu'il mettoit dans ce noble aveu de ses fautes nous attendrissoit autant que nous étions touchés des vives expressions de sa reconnoissance. Son âge, quoiqu'un peu mûr pour Senneville, ne lui a point déplu; elle le préfere, dit-elle, pour un tel choix, à celui où les passions font sentir toute leur violence, & où le caractère n'est pas encore formé.

A l'égard de Madame de Veymur, je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point ses manieres douces & insinuanes, son caractère de bonté, ses sentimens nobles

& purs , son esprit toujours égal , son aimable franchise lui ont concilié notre respect & notre amour. Ma bonne amie n'aura pas de peine à se consoler de ma perte par ce trésor bien plus réel qu'elle vient d'acquérir : elle aura en elle non-seulement une amie , mais du côté des lumieres & de l'expérience, un guide fidele , du côté de l'âge & des sentimens , la plus tendre & la plus respectable de toutes les meres.

Mais ce qui va vous surprendre bien agréablement , c'est que parmi ces événemens si inattendus , avant même que de perdre Senneville , j'ai retrouvé dans Valmont un époux. En peu de jours ; & par un changement qu'avoit accéléré peut-être la perte de tout autre espoir , sa tendresse pour moi s'est ranimée avec plus de force que jamais ; ses yeux ne se sont plus portés sur Senneville ; ses regards , ses soins ont été tout entiers pour moi. Il sembloit vouloir , par son repentir & son amour , me dédommager de ce qu'il m'avoit fait perdre ; & son retour est si

sincere, que souvent j'ai peine à contenir toute la joie que j'en ressens.

Cependant ce qui en tempere l'ivresse, & qui la mêle d'une sorte d'amertume, c'est la crainte de l'avenir, c'est le départ de Senneville. Je viens de remettre entre les mains de Madame de Veymur ce dépôt si cher; M. d'Orval & le Chevalier l'accompagnent; vous allez la recevoir. Les accords de son mariage se sont faits sous nos yeux, & il est bien juste que sous les vôtres elle contracte cette union qui va faire son bonheur. C'est à vous qu'elle le devra; c'est à vous que je dois le retour de mon mari. . . . Mais permettez-moi de pleurer encore Senneville. Son amitié pour moi étoit si tendre! Ses sentimens étoient si purs! elle partageoit si bien tous les miens! son ame étoit si naïve & si belle! Quelle compagne j'ai perdue! . . . Ah! du moins puisse le cœur de Valmont me rester toujours.

Mais quelle est mon inquiétude? hélas! je crains encore, je crains de nouvelles peines. Suis-je trop ingénieuse à m'al-

larmer ? Mes craintes sont-elles sans fondement ? La fougue de la jeunesse , l'indiscrétion de l'âge , l'impétuosité du caractère , le peu d'expérience , les faux amis , le manque de principes & l'irréligion , tout m'épouvante dans Valmont ; & si j'ajoutois foi aux pressentimens , du sein de mon bonheur actuel , je croirois toucher au plus grand des malheurs. L'amour même que mon mari me témoigne reprend un caractère de jalousie qui m'effraye ; & le croiriez-vous ? Laufane en devient l'objet. Il l'observe quelquefois d'un œil sombre ; le moment d'après il sourit aux agaceries qu'il me fait : mais son regard est inquiet , & son rire est forcé. Laufane s'en aperçoit , s'en amuse , & par un raffinement de méchanceté se fait un jeu d'irriter ses inquiétudes & ses craintes. Il semble triompher & reprendre à son tour l'ascendant que mon mari paroissoit avoir pris sur lui ; il redouble ses empressements ; il met dans les soins qu'il me rend plus d'affection qu'il n'en mit jamais. Tout ce

manège me déconcerte; & je ne puis ou n'ose en profiter pour mettre fin à des assiduités qui me sont à charge, & que je redoute bien davantage depuis que j'y démêle encore plus de vanité que de passion. Le plus court parti seroit de porter Valmont à rompre entierement avec lui : mais une rupture entre eux seroit un éclat réel, & dans les circonstances présentes cet éclat devient dangereux. Les nouvelles graces que le Roi vient de faire à Laufane prouvent assez qu'il est dans la plus haute faveur, & me forcent encore à le ménager. Toutefois le Comte devroit-il m'estimer assez peu pour être jaloux. Mais que dis-je ? Peut-on demander aux passions l'équité, le coup d'œil & le sang-froid de la raison ?

Je viens de vous tracer mes plaisirs, mes peines, mes perplexités & mes craintes : soyez toujours mon guide & celui de mon mari. Daignez me parler de ma jeune amie : ah ! que je l'eusse accompagnée avec joie, si mon devoir, si ma grossesse même, déjà avancée,

quoiqu'elle le paroisse si peu, ne m'eussent arrêtée malgré moi ! Soutenez moi par vos Lettres ; tranquillisez-moi , dirigez-moi par les sages conseils qu'elles renferment. Daignez aussi m'en écrire une que je puisse montrer à Valmont. Il s'agit d'un objet important sur lequel j'aurai paru vous consulter. Valmont , autant par un effet de son amour pour moi , que par un goût naturel pour l'éclat & la magnificence , veut m'engager à des dépenses qui seroient considérables , & que je crois peu nécessaires. Le luxe qui regne à la Cour , & qui gagne même tous les états , force , il est vrai , les femmes de mon rang à donner beaucoup plus à l'extérieur que je ne voudrois y donner par goût & par sentiment ; mais quelle que soit la mode , quelque chose même qu'exige la bienséance , il est , je crois , une certaine mesure au-delà de laquelle la raison , d'accord avec la religion , ne trouve que vanité & qu'abus. Mon mari n'en connoît guere dans ce genre : il trouve toujours jusques dans



le bien général de spécieux prétextes pour porter le luxe aussi loin qu'il peut aller , & ne met à le satisfaire d'autres bornes que l'impuissance. Je voudrois le persuader , le ramener , mais non pas le heurter de front , & paroître vouloir le réformer. Vos leçons à cet égard lui seront plus utiles que les miennes , & me serviront pour tous les temps de regle à moi-même.





## L E T T R E   X X X I I I .

*Du Comte de Valmont à son Pere.*

**J'**AI vu des ames vraiment belles. . . J'ai vu une famille qui mérite tout mon respect . . . un vieillard . . . Ah ! est-ce un homme ? est-ce un Dieu , sous la forme d'un mortel ? Quel saisissement j'ai éprouvé à son aspect ! quels sentimens ses discours impriment ! de quels efforts ne rend-il pas capable celui qui le voit & qui l'entend ! Ah ! mon pere , de grands exemples sont venus à l'appui de vos leçons , & la vertu me devient plus chere qu'elle ne me l'a jamais été.

Etes-vous content de nous ? Mademoiselle de Senneville s'éloigne & sacrifie les douceurs de l'amitié aux loix de l'amitié même : comme elle , Madame de Valmont en sacrifie les liaisons & les charmes à l'amour conjugal ; & à cet amour j'immole une passion qui étoit si vive , & qui me rendoit si criminel. Qu'il a fallu peu de jours pour opérer en moi une si

étrange révolution ! & que la société des hommes vertueux produit d'heureux changemens dans un cœur ~~qui~~ étoit fait pour le devenir ! Enfin le voile est tombé, & je retrouve Emilie avec tous les attraits de la constance & de la vertu.

Peut-être aussi un Dieu propice a aidé à son triomphe ; le dirai-je ? ce Dieu de vérité que j'implore a semblé disposer mon cœur & le rendre plus docile. Depuis votre dernière Lettre, pénétré d'un respect plus sincère pour la Religion Chrétienne, & la jugeant plus digne de ma raison, afin de me mieux préparer à l'étudier & à la connoître, je méditois ce sacrifice, dont peu de temps auparavant la seule idée me faisoit frémir, & dont l'exécution me sembloit impossible. Je me disois à moi-même, » dissipons tout » le prestige des passions qui m'enchantent ; levons tous les obstacles qu'elles » peuvent apporter à la connoissance de la » vérité ; cherchons-la sans opposition, » sans prévention ; offrons aux soins d'un » pere tendre un esprit libre & un cœur

» maître de foi. Si la Religion est vraie ;  
 » si c'est moi qui suis dans l'erreur , j'aurai  
 » moins de peine à en convenir ; & si je  
 » suis fondé dans mon incrédulité , j'aurai  
 » du moins l'avantage de ne plus en sus-  
 » pecter la cause. " C'est dans ces momens  
 que M. d'Orval est survenu , & sa pré-  
 sence m'élevant au-dessus de moi-même ,  
 m'a donné une force que je ne me con-  
 noissois pas.

Poursuivez donc , ô mon pere ! l'ou-  
 vrage que vous avez si heureusement  
 commencé ; & souffrez que ma circon-  
 spection augmente à mesure que la vérité  
 me devient plus chere , & qu'il est ques-  
 tion pour moi d'une détermination plus  
 précise sur des objets si importants. Je vous  
 promets de ne point opposer à des preu-  
 ves solides des difficultés minutieuses ,  
 des doutes mal fondés , & de vains so-  
 phismes ; mais aussi je ne veux me rendre  
 qu'à la seule raison ; & si les autorités les  
 plus respectables sont pour vous , ne trou-  
 vez pas mauvais que , déterminé comme  
 je le suis à ne jurer sur la parole d'aucun  
 maître , je ne cède point à l'autorité.



## L E T T R E   X X X I V .

*Du Marquis au Comte & à la Comtesse  
de Valmont.*

**P**ARTAGEZ ma joie, mes chers enfans, comme je partage la vôtre; mettons en commun les doux sentimens qu'éprouvent nos ames, pour les rendre plus doux encore. Vous vous aimez, vous êtes heureux; tout est heureux autour de moi; que manqueroit-il à mon bonheur? Jugez par la Lettre \* de nos deux époux des ravissmens de leur cœur. Jamais, pour le caractère & la façon de penser, pour les agrémens de l'esprit & les qualités de l'ame, non jamais on ne vit d'union mieux assortie, comme on en voit peu qui aient été faites sous de meilleurs auspices. Cette heureuse alliance vous rend la paix & l'amour mutuel; elle fait ici l'enchantement de toute une famille; elle me fait

---

\* Cette Lettre a été supprimée, ainsi que plusieurs autres,

éprouver à moi-même un contentement que j'ai peine à bien rendre. Ah ! je ne croyois pas qu'éloigné de vous, mon cœur fût encore susceptible d'impressions si vives & de si agréables transports. C'est d'hier que ces époux sont unis. M. de Veymur & toute sa famille se sont réunis chez moi à l'arrivée de Madame de Veymur & de Mademoiselle de Senneville. Cette aimable enfant que vous m'avez rendue si chère, & qui me l'eût été sans vous, m'a fait en votre nom les plus tendres caresses : son attachement pour les amis qu'elle vient de quitter ne contribue pas peu à la lier plus fortement aux amis qu'elle retrouve. M. & Madame de Veymur, M. d'Orval, son mari, ses sœurs, tout ce qui l'environne l'intéresse, l'affecte vivement ; & cependant elle veut bien, dans de certains momens, me donner comme des marques de préférence dont ils ne sont point jaloux, & dont il feroit difficile que je ne fusse pas flatté. Elle a choisi avec son mari mon château pour son domicile, & veut, dit-elle, partager mon exil aussi long-temps qu'il

pourra durer. Vous concevez , mes chers enfans , combien ma retraite me devient de jour en jour plus aimable : elle est mon Louvre : l'amitié , la confiance se réunissent pour m'y former une sorte d'empire , & c'est sur des cœurs que j'ai la douceur de régner. Cet empire n'est pas tel cependant que je ne veuille bien en faire hommage à M. d'Orval. Il est le patriarche , il est le pere de toute la famille. Ses sages conseils vont cimenter dans nos deux époux la durée de l'amour , de l'innocence & du bonheur.

Je ne saurois me refuser à la douce satisfaction de vous répéter , sinon dans les mêmes termes , du moins quant au fonds , les leçons touchantes qu'il leur a données. » Vos ames sont trop honnêtes & trop belles , leur disoit-il à l'instant même qui a précédé la célébration de leur mariage , pour que je doive insister sur la fidélité que vous devez l'un & l'autre à l'engagement que vous allez contracter. C'est d'ailleurs au Ministre des Autels à vous faire bien comprendre

toute la sainteté & toute l'importance du nœud sacré qui va vous unir. Il vous dira à quel point de grandeur & de dignité la Religion élève ce lien , cette convention , déjà si respectable par les seules loix de la nature , mais que , partout où s'introduit la dépravation des mœurs , la Religion seule a encore la force de faire respecter \*. Il vous montrera la société toute entière reposant tranquillement sur la foi d'une convention si sainte , & l'oubli des devoirs qu'elle impose entraînant après lui tous les maux & l'oubli de tous les autres devoirs †. Il vous montrera un Dieu , le défenseur des droits de la nature & de

---

\* Dans les beaux jours de Rome , où sans aucune loi écrite sur ce sujet on ne connut pas l'adultère , les mœurs suffisoient pour conserver aux saints nœuds du mariage toute leur force & leur pureté ; mais aujourd'hui que les mœurs sont dépravées , où trouvera-t-on , sans religion , une seule femme vraiment chaste , un seul mari vraiment fidele ?

† Voyez la note (c) de la XXVIII<sup>e</sup> Lettre.



la Religion, également intéressé à venger l'une & l'autre par les châtimens terribles, réservés tôt ou tard à ceux qui les auront violés. Il vous exposera ces grandes vérités, qu'heureusement votre cœur vous aura dites avant lui; mais il y a des choses bien-intéressantes encore pour votre bonheur, que peut-être il ne vous dira pas. Il y en a même que la sagesse ou que la dignité de son ministère ne lui permettroit pas de vous dire aisément, & que mon amitié plus libre, sans être moins circonspecte, ne me permet pas de vous taire. Mon âge, mon zèle, votre amitié pour moi ennobliront à vos yeux des détails qui paroîtroient minutieux peut-être à tout autre que vous.

» Pour assurer votre bonheur mutuel, vous vous devez avant toutes choses une indulgence réciproque. Doués tous deux d'un esprit juste, d'une humeur douce & prévenante, d'un caractère sensible & tendre, d'un cœur excellent, tous deux enjoués, tous deux aimables, vous vous conveniez l'un à l'autre, & vous avez

en vous de grandes ressources pour vous plaire toujours également. Cependant vous avez tous deux des défauts , puisque telle est la condition humaine qu'il n'est personne qui en soit parfaitement exempt. De quelque œil que vous vous voyiez maintenant , il viendra un jour , où le charme de l'enchantement faisant place à la réflexion , vous vous verrez tels que vous êtes ; & faits pour vivre ensemble , ce jour ne peut pas être loin. Vous vous verrez donc avec des taches & des imperfections. Vous y attendre , est le plus sûr moyen de n'en être pas surpris , & de ne pas trouver dans votre union un mécompte , qui déjà pourroit en altérer la douceur. Vos défauts une fois connus , il faut réciproquement les supporter. Cette loi , qui est celle de toute société , l'est encore plus d'une société indissoluble de sa nature , & où il est d'autant plus nécessaire de savoir tirer parti de sa situation , qu'il n'est pas raisonnable , qu'il est toujours peu honnête de penser à la changer. La persuasion intime de cette

vérité, rendue sensible par l'expérience, que tous les hommes ont leurs défauts, que nous avons les nôtres, est ce qu'il y a de plus propre à nous rendre indulgens. Supporter les autres pour mériter qu'ils nous supportent, c'est le cri de l'équité, c'est la loi de la nature, & celle que nous impose l'intérêt de notre propre bonheur. La raison vous en fait une règle de prudence; la Religion vous en fait un devoir; la raison, la Religion & l'amour vous en feront un plaisir. Il faut donc que sur chaque objet le moins affecté de vous deux, & pour le moment le plus sage, cede en quelque sorte à l'autre; que celui-là n'irrite point, par une résistance déplacée, par une opposition trop sensible & faite à contre-temps, la vivacité de celui-ci; qu'il n'entreprenne pas d'arrêter un torrent furieux, mais qu'il se contente d'en détourner le cours. Le langage de la raison est trop foible quand la passion s'explique, & ne sert souvent qu'à l'enflammer. Aidez-la par de sages ménagemens & beaucoup de

douceur à perdre insensiblement de sa force ; & la raison reprendra bientôt son empire ; & celui d'entre vous qui aura été vaincu par un procédé si noble , n'aspirera qu'à vaincre à son tour.

» A cette regle de conduite , ajoutez-en une autre qui rendra l'usage de la premiere plus rare & son besoin moins nécessaire. Faites-vous une loi de vous montrer toujours l'un à l'autre sous des dehors aimables , & comme s'il étoit question de vous plaire pour la premiere fois. Trop de contrainte , il est vrai , rendroit votre union moins douce , mais trop de négligence détruiroit le bonheur. Une familiarité mal entendue nuit à l'estime ; trop d'aisance nuit à l'amour. On perd aisément un cœur dont on se croit trop sûr , & il faut au moins autant de soins pour le conserver qu'on en a pris pour l'acquérir. Une jeune femme , déjà tendrement chérie , n'a pas besoin sans doute de beaucoup de parure pour être belle aux yeux de son mari ; mais pour ne pas cesser de l'être un jour , elle a be-

soin d'une certaine attention sur elle-même , d'une sorte d'étude sur les goûts de celui à qui elle veut plaire , d'un soin exact à se parer en sa faveur de tous les ornemens d'une belle & noble simplicité & de tous les charmes de la décence \*. De son côté , un époux qui veut être aimé , doit se montrer toujours aimable. Qu'il n'exige rien , s'il est possible , par autorité ; qu'il ne fasse rien par humeur ; qu'il persuade ce qu'il desire ; qu'il fasse naître des dispositions plus conformes à ses volontés , quand on les contrarie ; qu'il remette à des temps plus favorables ce qu'on lui refuse avec trop d'opiniâtreté ; & qu'il ménage un sexe foible , mais naturellement bon , dès qu'il nous trouve indulgens. Le respect , la soumission , l'amour sont au nombre de ses principaux devoirs ; mais c'est l'exposer à y manquer que de

---

\* » La complaisance , dit Richardson , l'égalité d'humeur & la propreté , sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais. »

les exiger en maître. Une épouse est une compagne , une amie , & non pas une esclave ; & vivre toujours avec elle comme un amant fidele , est le plus sûr moyen d'être toujours heureux époux.

» Il faut donc aussi qu'il procure à cette compagne qui lui est chere des amusemens & des plaisirs ; mais , & c'est la troisieme regle , il faut qu'il sache les bien choisir. Une vie trop uniforme , une retraite continuelle , des occupations trop pénibles & trop peu variées , pourroient dans une jeune femme produire enfin la lassitude & l'ennui. C'est en l'arrachant quelquefois aux travaux & aux soins domestiques , qu'on les lui fait retrouver avec plus d'agrément. Cependant il y a un milieu à prendre pour elle entre une vie trop sérieuse & des plaisirs trop dissipans. Si au milieu de la Cour , si dans le tumulte des Villes , vous la livrez à des amusemens de toute espee , à des sociétés brillantes & frivoles , à l'enchantement des spectacles , aux bals , aux jeux , aux ris , & aux fêtes les plus galantes ,

elle y prendra bientôt l'esprit d'un monde dangereux & futile , l'amour du luxe & de la mollesse , le ton du jour , les airs à la mode , le sentiment & le jeu des passions ; elle y prendra le desir insatiable de voir & d'être vue , la fureur des vains amusemens , le mépris de ses devoirs , l'éloignement pour sa maison , & au moins l'indifférence pour son mari & pour ses enfans. Vous serez étonné d'une révolution si étrange ; elle s'en étonnera elle-même dans quelques momens ; & cependant liée , entraînée par ses goûts dépravés , elle ne se sentira plus assez de forces pour chercher dans l'accomplissement de ses premiers devoirs le sentiment de son premier bonheur. Pour flatter sa curiosité , pour la satisfaire & vous satisfaire vous même , vous l'aurez promenée d'objets en objets , de cercle en cercle , de plaisirs en plaisirs , & vous y aurez laissé évanouir sa tendresse & corrompre ses mœurs (a). Faites-lui donc des amusemens dignes d'elle , & qui la lient plus étroitement à vous , au

lieu de contribuer à l'en séparer. Composez-lui des sociétés également dignes de tous deux , où l'on aime à vous voir ensemble , où elle ne se plaise jamais mieux qu'avec vous , qu'elle quitte sans humeur , qu'elle retrouve sans empressement , qu'elle ne préfère point à sa propre maison. Faites en sorte que sa famille soit pour elle le spectacle le plus touchant , que son époux soit toujours sa société la plus douce , que son séjour ne cesse point de lui paroître aimable. Réunissez-y en sa faveur ce que les amusemens permis ont de plus touchant & de plus vrai , ce que les vertus ont de plus attrayant & de plus solide , ce qu'il y a de moins futile dans les arts & les talens.

» Ce n'est pas assez du choix de vos plaisirs , il faut encore en prévenir l'abus. Il ne se glisse que trop souvent dans l'usage de ceux qui sont les plus légitimes , de ceux mêmes qui naissent de l'union si douce & si sainte que vous allez contracter. Pour ne pas les dégrader , ennoblissez-en le principe , respectez-en la fin ,  
sachez



sachez vous y respecter vous-même. En les rendant plus purs , vous les rendrez plus constans ; en en retranchant les excès , vous en bannirez les dégoûts ; en les couvrant du voile de la sagesse , vous n'émousserez pas la délicatesse si naturelle aux âmes bien nées ; vous augmenterez dans le cœur d'une épouse toujours chaste l'aimable sentiment de la pudeur , bien loin de l'affoiblir \* ; vous nourrirez en elle des pensées toujours honnêtes ; vous lui laisserez au besoin des armes toujours prêtes contre les égaremens du cœur & les dangers de la séduction ; & vous mettrez pour vous-même à la place des honneux délires d'une passion dérégée , les délices du sentiment.

20. Pleins d'amour l'un pour l'autre , tendrement attachés à tout ce qui peut naître d'une union si belle , vous ne

---

\* C'est la pensée de Plutarque : « ayez , » dit-il , avec votre épouse la plus grande » dévotion. Songez que le lit conjugal sera pour » soit une école de vertus ou de libertinage. »

craindrez pas d'en voir multiplier les fruits, sous les auspices d'une providence, qui, en vous les donnant, se réserve, pour prix de votre confiance, de les faire servir à votre bonheur. Vous ne ferez point injure à la société, qui, devenue le garant de l'alliance que vous formez au milieu d'elle, vous redemande dans d'autres vous-mêmes le prix de ce qu'elle a fait pour vous. Vous n'outragez point la religion, l'amour & la nature; outrage le plus grand de tous, & à la honte de notre siècle, de tous peut être le plus commun. Vous ne risquez pas de manquer un jour d'héritiers de votre nom & de vos vertus, par la crainte d'en trop avoir. Vous ferez vraiment heureux, & toujours dignes de l'être.

Monsieur d'Orval se tint à ces mots. De si sages conseils convenoient dans sa bouche; ils y acquiescoient par son âge, par son caractère plus vénérable encore, par toutes les circonstances, une force que nul autre n'auroit pu leur

~~donner de vous bien assurer que ceux~~  
auxquels ils les adressoit, ne les oublieront  
jamais.

Chaque jour je serai témoin des fruits  
qu'ils porteront pour la félicité de tous  
deux. Puissiez-vous bientôt en être té-  
moins vous-mêmes ! Puissent les obsta-  
cles qui vous retiennent être levés à la  
satisfaction de tous , & vous permettre  
de jouir quelque temps au milieu de  
nous de toutes les douceurs de la paix  
& de tous les charmes de l'amitié !

Je vous ai fait part, mes chers enfans,  
de ce qui excite les transports de ma  
joie : comme la source vous en est com-  
mune , je n'ai pas voulu vous séparer  
dans ma lettre. Dans les suivantes, je ne  
tarderai pas à m'entretenir avec chacun de  
vous de ce qui fait en particulier le sujet  
de votre juste impatience. Adieu, mes  
enfans : aimez-moi ; aimez-vous toujours ;  
un amour si légitime et si doux , s'il est bien  
reglé , peut vous sauver bien des dangers  
& vous consoler de bien des peines.

## NOTE.

PAGE 263.

(a) *Vous y aurez laissé évanouir sa tendresse & corrompre ses mœurs. C'est ce qui tarde encore moins à se vérifier, lorsqu'à ces premières sources de corruption, déjà si efficaces par elles-mêmes, se joignent l'indifférence pour le culte, & l'oubli du Christianisme. Un homme de condition épouse une jeune personne honnête, bien élevée, formée à Saint-Cyr sur les principes qui y sont établis. A peine sont-ils mariés, qu'il interdit à sa femme toute pratique de piété, ou que du moins il la gêne sur les exercices de religion. Il la lui fait même en peu de temps regarder comme une institution arbitraire, & une affaire de préjugé. Il la lance au milieu du monde le plus dangereux; & l'associe quelquefois avec la plus mauvaise compagnie pour être plus libre de s'amuser jusques chez lui. Il tient devant elle les plus mauvais propos. Qu'en résulte-t-il? La jeune femme oublie en effet tous principes & toute pudeur; elle a son monde, ses amis, ses convives, que le mari ne con-*

noît seulement pas & qui le connoissent à peine , ou qui ne le voient que comme un personnage ennuyeux & maussade ; elle a ses intrigues que tout le monde fait ; elle se rend la fable de toute une Ville. Le scandale devient si public , qu'enfin le mari lui-même en est instruit. La division se met entre les époux ; la haine , les mauvais procédés , la séparation , les procès viennent ensemble ; mille horreurs se révèlent au grand jour : les deux époux se sont perdus & déshonorés. Mari, remontez à la source. Votre femme avoit de la religion , & eût pu vous rendre heureux , quand vous l'avez épousée : mais vous la lui avez ravie ; & de-là votre propre honte & vos malheurs.





## L E T T R E   X X X V .

*Du Marquis à son Fils.*

J e m'empresse , mon fils , à m'acquitter envers toi. J'ai contracté à ta naissance une dette ; ( & qu'elle est douce à mon cœur ! ) celle de t'éclairer & de te rendre heureux. Que n'ai-je été assez libre , ou du moins que n'ai-je été assez fidele pour y satisfaire plus promptement , & quelle obligation si importante pouvoit ne pas s'allier avec celle-là ?

---

Tu ajoutes encore au devoir que la nature & la religion m'imposent , en me ménageant les moyens de le bien remplir. O Valmont , que le sacrifice que tu viens de faire a de prix à mes yeux ! Que tes dispositions m'encouragent ! & que la préparation secrète de ton ame y donne un accès facile au Dieu de vérité ! C'est lui , n'en doute pas , qui , t'inspirant des vues si droites , & suppléant à ta foiblesse , s'est ouvert dans ton cœur une route si

belle. Puisse-tu, mon fils, toujours docile à sa voix, répondre jusqu'à la fin à ses desseins sur toi !

Tu me promets donc qu'en traitant avec toi des preuves de la Religion, je n'aurai point à insister vainement sur ces objections futiles que la mauvaise foi enfante, que les passions accréditent, que l'ignorance répète, & que tant soit peu de lumieres, avec plus de bonne foi, suffisent pour détruire. Tu me promets que tu ne joueras point sur les termes, que tu ne t'amuseras point à incidemment follement sur les faits, que tu ne t'arrêteras point à des difficultés qui ne portent que sur de faux exposés, que tu ne combattras pas des certitudes par des conjectures, & ce qui est avéré, par ce qui est incertain, que, te bornant à constater les preuves, tu ne chercheras point à les infirmer par des suppositions. Que de circuits tu t'épargnes ! & que d'ennuyeuses redites tu m'épargnes à moi-même ! Il est un nombre infini de ces objections frivoles que cent fois on s'est plu à répéter.

qu'on a pulvérisées cent fois, & que tous les jours encore on reffasse, on reproduit impunément. Nous amuser à les discuter de nouveau, ce seroit consumer en propos inutiles un temps qu'on peut mieux employer, & fatiguer ton attention par des détails auxquels, pour un esprit vrai & sagement critique, le fonds même des preuves répond suffisamment\*.

---

\* Les défenseurs de la Religion se sont multipliés à proportion des efforts & de la quantité de ses adversaires. Dans ces derniers temps encore on a vu paraître d'excellents ouvrages en ce genre, tels que le *Déisme réfuté*, l'*Apologie de la Religion*, les *Lettres de quelques Juifs Portugais*, les *Réponses critiques* du savant M. Bullet; qu'il nous soit permis d'y renvoyer comme à une source de lumières sur les vaines difficultés que l'on forme contre le Christianisme, & d'éviter ainsi de surcharger ces notes de réponses, qui ne seroient au fond que d'éternelles répétitions. Je me bornerai seulement à remettre ici sous les yeux un précis de ces difficultés mêmes, tiré d'un des ouvrages de M. l'Archevêque de



Tout tient, mon fils, à l'idée que nous devons nous former de la Religion Chrétienne. A-t-elle des caracteres vraiment divins, ou ne s'annonce-t-elle que comme une invention, une production toute humaine? Est-elle marquée au sceau de la vérité, ou à celui du mensonge? C'est à quoi se réduit l'importante question que je me propose d'examiner avec toi.

---

Vienne sur la Religion. » A quoi se réduisent-elles, dépouillées de toute plaisanterie, de toute satire, de toute déclamation? à des lieux communs, qui prouvent peu par eux-mêmes, & qui ne prouvent rien du tout, lorsqu'on ne peut les appliquer aux questions particulières que l'on traite. » Il y a eu des » révélations controuvées; donc celles de » Moïse & de Jesus-Christ le sont aussi. Il y a » eu des devins fourbes & morcenaires, des » oracles trompeurs; donc nos Prophètes » n'ont pas prédit l'avenir. Il y a eu des mi- » racles supposés, ou des faits purement na- » turels, jugés miraculeux par l'ignorance; » donc les prodiges attribués à Moïse, à Jesus- » Christ, aux Apôtres, ne sont ni véritables.

Si ce sont les hommes qui ont inventé la Religion Chrétienne, c'est dans la suite des siècles qu'on doit en fixer l'époque ; elle doit être l'ouvrage du temps. Si elle est le fruit de l'imposture, des circonstances & du hasard, l'assemblage de ses parties ne doit pas former un système parfaitement lié, un tout complet ; & comme l'erreur, elle doit se démentir par quelque

---

ou ni divins. L'idolâtrie & le Mahométisme ont duré long-temps ; ont occupé de vastes contrées ; donc le Christianisme a pu se répandre & s'accroître par des moyens humains. L'erreur a eu ses martyrs ; donc les nôtres ont été des imposteurs & des fanatiques. Il y a eu quelques actes de martyrs ou douloureux ou faux ; donc ils le sont tous. Il y a dans quelques uns de ces actes les plus authentiques des circonstances moins certaines que tout le reste, ou qui ne quadreront pas avec nos usages & nos mœurs ; donc les actes eux-mêmes sont apocryphes. Des Bonzes, des Facquits, des Derviches vivent en folie, se livrent à d'extrêmes austérités ; donc la vie angélique ; donc

endroit. Si elle n'est appuyée que sur l'illusion & le mensonge, elle doit se détruire d'elle-même, se dissiper, se confondre au grand jour, s'affoiblir & périr en vieillissant. Que dirai-je de plus ? Si elle est uniquement produite par la raison humaine, foible comme elle, insuffisante comme elle, elle ne doit pourvoir suffisamment ni à la gloire de Dieu, ni au bonheur de l'homme.

---

« formé aux sublimes conseils de l'Evangile ;  
 « est une illusion. Il y a eu dans les con-  
 « mencemens du Christianisme des Evangiles  
 « fabriqués ou falsifiés par des hérétiques ;  
 « donc il faut compter pour rien les quatre  
 « Evangiles que la tradition constante &  
 « unanime des Eglises chrétiennes nous a  
 « transmis. Les quatre Evangelistes ne ra-  
 « content pas toujours les mêmes choses dans  
 « le même ordre ; quelques-uns omettent  
 « des faits ou des circonstances que d'au-  
 « tres rapportent ; donc ils se contredisent  
 « mutuellement. Il y a eu de grands abus ;  
 « de grands crimes parmi les Chrétiens ;  
 « parmi même les Ministres du Sacerdoce ;

Mais si c'est Dieu qui s'est révélé aux hommes, si le Christianisme est son ouvrage, quel contraste & quel tableau bien différent ! La Religion, au lieu d'être jettée comme au hasard parmi les hommes & dans la suite des siècles, au lieu de former comme un œuvre à part, doit être liée en quelque sorte aux premiers jours du monde, commencer avec les ouvrages de Dieu, & entrer dans le plan de la création : ses parties, au lieu d'être divisées, décousues, sans suite & sans rapport entre elles, doivent être enchaînées l'une à

---

» donc la Religion elle-même est un tissu  
 » de fables & de mensonges. « Quelles  
 conséquences ! & quelle manière de raison-  
 ner ! Voilà pourtant dans l'exacte vérité tout  
 ce qu'objectent à nos preuves du Marlais,  
 Boulanger, Fréret, le Lord Bolingbroke,  
 l'Auteur du Dictionnaire Philosophique & de  
 la Philosophie de l'Histoire ; & voilà com-  
 ment ils ont examiné, analysé, dévoilé le  
 Christianisme. *La Religion vengée de l'in-  
 aréglé par elle-même.*

l'autre, se supposer mutuellement, tendre vers un même centre, & avoir le rapport le plus parfait : son œuvre doit être ferme, inébranlable ; elle doit être à l'épreuve de toutes les discussions, triompher de tous les obstacles, surmonter toutes les résistances, se développer, se perpétuer de génération en génération, & assurer de plus en plus sa consistance par sa durée : elle doit enfin, dans ses rapports avec Dieu, avec l'homme, & dans le lien sacré qu'elle forme entre eux, par la justesse de ses proportions procurer abondamment la gloire de l'un & suffire aux besoins de l'autre.

Ainsi l'ancienneté, l'unité, la perpétuité, l'excellence, c'est-à-dire, la perfection éminente, l'éminente sainteté de cette Religion formeront les principaux caractères. Chacun d'eux se retrouvera en quelque sorte dans l'autre ; on pourra remonter, redescendre de l'un à l'autre sur la même ligne & avec la même assurance ; ils seront liés entre eux d'une manière presque indivisible, & se prêteront l'un à l'autre une force nouvelle : ainsi

la Religion nous offrira-t-elle comme un édifice majestueux, dont le sommet touche au Ciel, dont les fondemens reposent au plus profond de la terre, dont toutes les parties étroitement unies ont entre elles, & avec le tout qu'elles composent, le plus juste rapport : ainsi encore la Religion nous fournira-t-elle des preuves qui seront à la portée de tous. Par ses trois premiers caractères elle se prouvera à l'esprit; & c'est le genre de démonstration qui convient à ceux qui sont susceptibles de discussion & de recherches; par le dernier elle se prouvera au cœur; & c'est le genre de preuves qui convient aux âmes droites & simples, à celles qui jugent plus par sentiment que par raisonnement, par le cœur que par l'esprit, ont besoin d'une voie plus abrégée & non moins sûre; pour discerner la vérité.

D'après ces réflexions, commençons, cher Valmont, l'examen des caractères de la Religion Chrétienne, & voyons si elle a ceux que nous venons d'assigner;

ou si elle en est dépourvue; si elle porte la triste empreinte des inventions humaines, ou si elle est scellée du sceau respectable de la Divinité.

Cette Lettre va te paroître un peu férieuse peut-être; mais mon fils, ce n'est pas maintenant le plaisir tout seul, c'est la vérité que tu cherches; la vérité, qui doit ensuite te mener au bonheur. Eh, quelle que soit la route qui nous conduit à elle, ne mérite-t-elle pas bien les soins qu'on prend pour la trouver?

Si je ne m'arrête pas à l'examen des autres Religions, du moins de celles qui sont étrangères à la Religion de Jésus-Christ, c'est, mon fils, qu'il est évident, pour peu de notions qu'on en ait, qu'elles n'ont aucun des caractères d'une révélation divine, pris dans toute l'étendue que nous leur avons donnée. Il n'est pas une seule de celles-là qui ait une antiquité égale à celle du monde, & dont on n'entrevoie l'origine informe & grossière dans des temps bien moins reculés; pas une, dont toutes les parties liées entre elles

forment un système complet de faits & de doctrine , & prennent un caractère d'unité ; pas une qui se perpétue toujours la même , toujours uniforme & invariable , dans une société , chargée d'en conserver le dépôt ; pas une enfin , qui par sa perfection éminente pourvoie suffisamment à la gloire de Dieu & aux besoins de l'homme.

C'est donc sur la Religion Chrétienne que va se porter toute notre étude ; & pour nous instruire à fond de ce qui la concerne , j'interroge le Chrétien lui-même. Que me répond-il ? O mon fils ! quel premier sujet d'étonnement ! Il me renvoie avant toutes choses à un peuple ennemi , dispersé par toute la terre , partout étranger , pros crit , errant , objet de la haine & de la malédiction de tous les peuples , en butte à tous les outrages , à toutes les révolutions , à tous les revers ; & cependant toujours subsistant sans confusion , sans mélange ; toujours distingué des autres nations , sans avoir de chefs , sans pouvoir former un corps de nation



lui-même; & parmi tant de causes de variation, de destruction, retenant toujours de sa Religion ce que sa situation présente lui permet d'en retenir & d'en observer. « Considere ce peuple, me dit  
 » le Chrétien fidele, ce peuple étrange,  
 » si digne de toute ton attention. C'est  
 » lui, tout mon ennemi qu'il est, qui  
 » t'offrira les titres de mon origine; c'est  
 » sur lui que je suis fondé; je ne fais  
 » qu'accomplir en moi les promesses qui  
 » lui ont été faites pour moi; la loi que  
 » je professe n'est que le développement  
 » & la perfection de celle qui lui a été  
 » donnée; les livres sont les miens; &  
 » ma Religion ne forme avec la sienne  
 » qu'un tout parfait. »

Surpris de ce peu de mots, où j'entrevois déjà l'heureux mélange de tous les caracteres d'une révélation divine, je m'arrête à ce peuple auquel on me renvoie, & il offre à mes recherches les objets les plus intéressans. Si je l'en crois, il est le plus ancien de tous les peuples connus; les livres qui contiennent son

histoire , sa religion & ses loix , sont les premiers , les plus anciens de tous les livres qui nous restent ; les faits qu'ils nous exposent comme étant l'histoire de ses peres , sont en même temps les plus anciens & les premiers événemens de la grande histoire de l'Univers. Ce peuple , gouverné autrefois par la Divinité même , se regardoit comme le peuple de Dieu ; & s'il n'est que la premiere ébauche du Peuple Chrétien , quels premiers traits , mon fils , pour le tableau de la Religion !

Le Juif , répandu parmi toutes les nations , se dit le plus ancien de tous les peuples qui existent maintenant sur la terre. Discute sans partialité , cher Vafmont , une assertion si hardie ; emprunte les lumières des critiques les plus judicieux , des savans les plus éclairés ; & de concert avec eux , balance les prétentions des autres peuples.

Dans des contrées nouvellement découvertes , des peuples moitié policés , moitié sauvages , ne nous vanteront pas sans doute leur antiquité : rien ne prouveroit en leur

faveur. Disons mieux, leur population si peu nombreuse relativement à ces vastes contrées qu'ils occupent, leurs connoissances si étroites encore & si bornées, leurs mœurs, leur police, leurs loix si imparfaites, en égard au temps qu'ils auroient mis à les perfectionner, prouvent assez leur nouveauté (a).

Dans l'Asie, un peuple plus savant, plus policé paroît, il est vrai, se glorifier avec assez de fondement de l'antiquité la plus reculée. Les annales de la Chine font remonter parmi cette nation l'invention des sciences & des arts à près de 3000 ans avant Jesus-Christ. Des observations astronomiques viennent à l'appui de ces calculs, & semblent en garantir l'exactitude. Cependant ces annales elles-mêmes nous apprennent que loin de remonter jusqu'à l'origine des faits par une tradition constante, sur des lignes fermes & sûres, elles ne portent que sur des bruits confus, elles ne portent sur rien. Les supputations d'éclipses, quand bien même elles seroient justes, & il s'en faut qu'el-

les le soient, ne prouvent pas davantage en faveur des Annalistes Chinois ; puisqu'il est démontré qu'on peut calculer les éclipses passées jusqu'à la création du monde , comme on calculeroit pour tous les siècles futurs celles qui doivent arriver. On peut dire la même chose de leur cycle solaire & de toutes leurs supputations chronologiques. Elles sont d'ailleurs si confuses , si embarrassées , & mêlées de tant de faits évidemment faux & ridicules , qu'il est aisé de sentir , sur-tout pour les siècles un peu reculés , le peu de fonds qu'on doit faire sur leur authenticité ( *b* ).

Aux Indes enfin ( *c* ) , & par toute la Terre , je ne vois que des peuples entés sur des peuples ; je vois les nations , autrefois les plus célèbres , mêlées & confondues ; je vois d'anciennes Religions défigurées & remplies de nouvelles superstitions. Parmi les Juifs , rien de semblable : c'est toujours le même peuple , & , pour ainsi parler , la même famille. C'est toujours entre eux la même langue , les

mêmes usages, la même Religion; ce sont toujours pour le fonds les mêmes idées & les mêmes espérances; ils remontent d'âge en âge, de génération en génération à leurs Patriarches; & par eux, à travers un petit nombre d'hommes distingués par la pureté de leur culte, à travers un petit nombre de détails & de faits qui se répondent exactement, ils remontent aux premiers peres du genre humain. Ils laissent ainsi bien loin derrière eux les Egyptiens & leurs dynasties confuses (d), les Chaldéens, ces premiers observateurs des astres, & leur véritable fondation sous Memrod \*, les Grecs & leur obscure mythologie. L'époque de leur antiquité, prise dans toute son étendue, n'est plus celle de trois ou quatre mille ans; c'est celle de la création.

---

\*. C'est du moins, comme l'observe M. Bossuet, vers ce temps, & pas plus haut, que commencent les observations qu'ils donnerent dans Babylone à Callisthène pour Aristote.

Les fondemens de leur histoire se trouvent dans des livres qu'ils nous donnent également pour les plus anciens livres du monde, & sont soutenus par une tradition constante, & par les plus anciens monumens. Il n'est point d'annales, point de livres dans l'univers auxquels on puisse donner, avec une égale certitude, la même antiquité. On parle ailleurs de quelques anciens manuscrits; mais il s'en faut bien ni qu'ils aient été aussi authentiques, aussi publics, ni que de siècle en siècle on nous ramène, comme pour l'histoire du Peuple Juif, à ceux qui les ont écrits.

J'examine ces livres que le Chrétien révere, qu'un peuple, son plus grand ennemi, me présente, & qu'il semble n'avoir conservés que pour lui. J'y vois renfermés les droits, les titres, les intérêts de toute la Nation Juive & de tout le Monde Chrétien. Ce ne sont point de ces volumes mystérieux que quelques Pontifes conservent dans le secret; ils ont toujours été exposés aux yeux du monde entier. Je les vois soumis à l'attention &

à la critique de tous les esprits, de tous les peuples, de tous les âges; & dans le petit nombre d'hommes qui ont révoqué en doute leur authenticité, qui ont hasardé de la combattre, je ne vois qu'une critique foible & insuffisante, que de petites difficultés qu'ils n'eussent pas osé faire contre d'autres livres que ceux-là, que des citations de contradictions apparentes, & qu'avec plus de lumières & d'équité on concilie aisément, qu'une ignorance réelle ou affectée des anciennes coutumes, des anciens usages, que bien de l'humour, pour le dire en un mot, & des efforts impuissans.

Ces livres existoient certainement avant Jésus-Christ. C'est des mains mêmes des Juifs que le Chrétien les a reçus; c'est à ces livres qu'il en appelloit contre eux dès les premiers temps; & le Juif qui en conserve le dépôt ne les eût pas reçus de la main du Chrétien. Ces livres, ou du moins les livres de Moïse, existoient du temps de Ptolémée Philadelphe, 300 ans avant l'établissement du Christianisme;

puisque c'est sous ce Prince & par ses ordres que s'en fit cette traduction célèbre de l'Hébreu en Grec qu'on nomme la version des Septante ; version authentique , l'ouvrage des plus savans Juifs , & qui suppose non-seulement l'original préexistant , mais l'aveu de toute la nation.

Ils existoient ces livres plus de 500 ans avant Jésus-Christ : puisqu'alors les Samaritains , entièrement divisés d'avec les Juifs , avoient retenu le Pentateuque avec la même vénération qu'ils avoient pour son Auteur\* : ces deux peuples toujours opposés , toujours ennemis , ne s'accordent que sur l'origine & sur l'ancienneté de ce livre. Encore aujourd'hui une secte de Samaritains , toujours connus sous le même nom , le conserve religieusement

---

\* Voyez les nouveaux Eclaircissmens sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains , par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur , un volume in-8. A Paris , chez Nyon , 1760.



avec les anciens caractères Hébreux; & une secte si foible semble ne durer si longtemps que pour rendre témoignage à l'antiquité des livres de Moïse & à leur intégrité.

De l'an 536 avant l'Ere chrétienne, où fut commencé par Zorobabel le rétablissement du Temple, à l'occasion duquel éclata davantage l'inimitié des Juifs & des Samaritains, on peut remonter évidemment, pour l'authenticité du Pentateuque, près de 150 ans plus haut, c'est-à-dire, un peu moins de 700 ans avant Jésus-Christ; car c'est alors que les Cuthéens, peuple d'Asie, furent envoyés pour habiter Samarie, & qu'ayant obtenu d'Asaraddon un Prêtre Israélite, ils reçurent de lui les livres de Moïse, que les dix Tribus révoltées avoient retenus dans leur schisme, & firent du culte du Dieu d'Israël un mélange bizarre & sacrilège avec le culte des Idoles.

De cette dernière époque, on est encore forcé de remonter près de trois siècles au-delà, je veux dire, à la séparation

des dix Tribus, environ 439 ans avant le rétablissement du Temple, & près de mille ans avant Jésus-Christ. En effet, le schisme qui sépara dès-lors sous Roboam, fils de Salomon, les deux portions d'Israël ne permettoit pas à l'une des deux de recevoir de l'autre l'invention, la supposition du Pentateuque. Que dis-je ! il ne permettoit pas même de l'altérer ; & Esdras, étant de beaucoup postérieur à la séparation des Juifs, & même, en tant qu'Ecrivain, à la première époque du rétablissement du Temple, étant d'ailleurs l'ennemi le plus déclaré des Samaritains, ne peut jamais être soupçonné avec fondement, ni d'avoir composé, ni d'avoir altéré les livres de Moïse, également reçus, également connus & révéérés par les deux nations.

De la date précise du schisme d'Israël, pour remonter jusqu'à Moïse, il ne reste plus qu'environ 500 ans. Mais dans cet intervalle tout nous confirme l'authenticité des livres qui nous ont été transmis sous son nom.

Elle se prouve cette authenticité par la nature de ces livres , qui intéressent dans les objets les plus essentiels tout un peuple , qui lui imposent un joug insupportable de la part de tout autre qu'un Législateur tel que Moyse , qui peignent les Juifs avec un caractère d'aveuglement , d'ingratitude , de révolte , si déshonorant pour toute la nation.

Elle se prouve en second lieu , par le concert des douze Tribus à les adopter , concert qui ne se dément jamais , malgré leurs querelles particulieres , leurs vues souvent contraires , leurs passions & celles de leurs chefs , leurs intérêts différens , leurs prérogatives , leurs possessions , leurs droits respectifs , fondés sur le Pentateuque. Quelle combinaison à faire en faveur des livres de Moyse , & quelles lignes traditionnelles nous sont offertes pour en démontrer l'authenticité !

Elle se prouve en troisieme lieu , par l'ordre fixe & immuable , qui , avant les époques que nous avons citées , se trouve établi pour le Sacerdoce dans une seule

famille , pour les fonctions Lévitiques dans une seule Tribu ; par l'existence des loix , des cérémonies , des fêtes , des monumens , dont la date ne pouvoit être prise que de celle du Législateur même , qui remontoient en effet jusqu'à lui , qui supposoient & son existence , & l'authenticité de ses livres , & celle des faits qu'il y rapporte.

Ainsi , l'Arche , la manne , la verge d'Aaron , le serpent d'airain , les tables de l'alliance , le rit de l'agneau Paschal & les Azymes , la loi des prémices & le rachat des premiers nés , la consécration des Prêtres , les cérémonies des sacrifices , la fête de la Pentecôte & celle des Tabernacles , les généalogies des familles , l'habitation des Tribus de Ruben & de Gad & de la demi-Tribu de Manassé au-delà du Jourdain , la division de la terre de Canaan , les asyles , & les autres établissemens qui prenoient leur origine dans les premiers temps de la République , tout servoit à rappeler les événemens remarquables consignés dans le Pentateuque , à

en confirmer l'histoire, & à lui concilier la plus grande autorité.

Ici les faits, les monumens, & les livres, tout se suit avec tant de justesse & de précision, tout s'accorde si bien qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que la loi écrite, & les usages établis, ont nécessairement & la même source & la même antiquité.

Elle se prouve encore cette ancienneté des annales du peuple Juif, par le concert merveilleux des autres livres de l'écriture. L'histoire des Rois est liée à celle des Juges, celle des Juges à celle de Josué, & celle-ci à tous les faits que contient le Pentateuque, ainsi qu'à Moïse auquel toute la Bible me-rappelle. Les livres de Salomon, les pseaumes de David, les écrits des premiers Prophètes, les livres que nous venons de citer, il faut, en remontant de siècle en siècle, tout regarder comme supposé; il faut aller soi-même de supposition en supposition, d'absurdité en absurdité, avant que de se

croire autorisé à douter seulement de l'authenticité des livres de Moïse.

Elle se prouve enfin par tous les caractères d'ancienneté qu'ils portent en eux-mêmes. On y voit le plus naïvement & le plus fidèlement décrites les mœurs des premiers temps ; on n'y remarque en ce genre , pour les premiers âges , rien qui se ressente de siècles plus récents ; de même aussi , on n'y apperçoit aucune loi , aucune coutume qui se soit introduite depuis Moïse ; toutes les coutumes & toutes les loix y sont parfaitement conformes au plan général du Législateur , aux circonstances dans lesquelles il se trouvoit , aux desseins qu'il se proposoit. Le stile , le contexte de l'ouvrage , tout y est de la plus haute antiquité.

Les mêmes combinaisons , les mêmes preuves , plus que suffisantes pour fonder une évidence morale , équivalente à toute autre sorte d'évidence , par l'impossibilité absolue de la réunion & du concours de toutes ces choses en faveur du mensonge ;

ces preuves, dis-je, & ces combinaisons se retrouvent par rapport à l'intégrité du Pentateuque, comme par rapport à son authenticité.

Le respect des Juifs pour ces livres, suffisoit seul pour empêcher, ou pour rendre du moins inutile la témérité de ceux qui eussent prétendu les détruire, ou qui dans des points tant soit peu importants eussent seulement prétendu les altérer. Ces livres étoient entre les mains de tous; on en donnoit un exemplaire aux Princes & aux Pontifes aussi-tôt après leur inauguration; on en faisoit tous les sept ans, à la fête des Tabernacles, des lectures publiques; ils étoient pour tous les Juifs le fondement de leur croyance, la règle de leurs mœurs, l'unique objet de leur étude; ils étoient pour eux en quelque sorte les seuls livres; ils les portoient par-tout, & en rendoient ainsi la perte ou l'altération impossibles.

Qu'oppose-t-on, mon fils, à des preuves si convaincantes? Rien de suivi, rien de solide; on incidente sur de petites dif-

ficultés, qui, par leur foiblesse même ; ne font que prêter un nouvel éclat à la vérité.

Quelques endroits ajoutés au texte , comme la mort & la sépulture de Moïse , rapportées dans le dernier chapitre du Deutéronome , & qui d'ailleurs eussent pu être prévues ; écrites , & rapportées par lui-même ; quelques changemens faits par des Copistes sur des noms de villes & dans des choses peu essentielles ( *e* ) ; quelques variantes , qui , par le peu d'importance des objets & des mots sur lesquels elles tombent , confirment davantage le concert admirable des différens textes sur le fond même de la narration ( *f* ) ; quelques endroits obscurs & difficiles, qui naissent du peu de connoissance des arts & des usages propres à ces premiers temps ; des calculs qu'on oppose à des faits , & qui , peu exacts & peu vrais , sont démentis par les hommes les plus éclairés ; Moïse se donnant à lui-même , quelques éloges , d'ailleurs nécessaires & suivis dans d'autres endroits de



l'humble aveu de ses fautes; cet Ecrivain parlant toujours de lui en termes indirects, comme ont parlé d'eux-mêmes César dans ses Commentaires, Xénophon dans sa Cyropédie, Joseph dans ses livres de la guerre des Juifs, Procope dans son histoire; la prétendue perte des livres de Moïse avant le Prêtre Helcias, qui, dit-on, les ressuscita; l'oubli prétendu de ces livres au temps de la captivité, de ces livres dont Helcias retrouva l'original sacré, mais dont les copies étoient entre les mains de tout le peuple, de ces livres cités & rappelés sans cesse aux Juifs captifs par leurs Prophètes, aux Juifs qui en faisoient leur unique consolation dans leur exil & en observoient si scrupuleusement la loi; mille autres traits d'une critique aussi peu juste, aussi mal fondée, sont la matière du triomphe de l'incrédule: vain triomphe, dont il est seul à s'applaudir, & dont tous les jours sur les bancs de nos écoles on rit à plus juste titre que lui.

Mais pourquoi donc, mon fils, des

objections si peu solides deviennent-elles à ses yeux des argumens sans réplique ? Ah ! pourquoi ? c'est qu'il est de son intérêt le plus pressant d'infirmes nos preuves sur l'autorité des premiers livres sacrés ; c'est qu'il conçoit sans peine que leur ancienneté , leur authenticité donnent déjà à la Religion un fondement inébranlable. Et en effet , si c'est Moïse qui a écrit ces livres , on ne peut plus douter de la vérité des faits qu'ils contiennent. Car prends-y garde ; cher Valmont , c'est dès-lors un Auteur contemporain qui parle à sa nation ; qui lui parle de faits qui se sont passés , & qui se passent encore sous ses yeux ; c'est un Écrivain qui ne peut la tromper , qui ne peut se tromper lui-même sur la nature & la vérité de ces faits , dès que ce sont pour elle , comme pour lui , des faits publics , sensibles & permanens. Ainsi , par exemple , la sortie de l'Égypte au milieu de tant de prodiges , dont l'Égypte seule est la victime , dont tout l'art de ses Magiciens ne peut la défendre , & auxquels même

toute la puissance des Démon's est forcée de rendre hommage; le passage de la Mer rouge, non pas en côtoyant ses bords, non pas sur la vase de ses flots retirés, mais au milieu de son lit & à travers ses flots divisés; le Mont Sinaï tout en feu; la voix retentissante du Très Haut; des flammes, des éclairs & des foudres, qu'on expliqueroit bien mal par des feux d'artifice, par la poudre à canon, que l'on ne connoissoit point alors, & qu'il est absurde de supposer; la terre entr'ouverte sous les pieds de Dathan, de Coré & d'Abiron; le rocher frappé de la verge de Moïse, & offrant tout-à-coup une source d'eau vive à un peuple toujours prompt à se répandre en murmures, toujours prêt à se révolter; mieux que tout cela encore, les prodiges du désert, d'autant moins susceptibles d'illusion qu'ils étoient pour tous les Juifs, qu'ils se renouvelloient tous les jours, qu'ils ont duré quarante ans, tels que la manne qui leur a servi si long-temps de nourriture, leurs vêtemens qui se sont conser-

vés pendant tant d'années, cette nuée qui n'a cessé de les couvrir, & cette colonne de feu qui régloit leur marche ; ce sont là sans doute de ces faits qu'on ne peut raconter à une nation comme s'étant passés sous ses yeux & avec les circonstances les plus frappantes, si elle n'en a rien vu ; qu'on ne peut lui faire croire comme les ayant vus, s'ils ne sont pas vrais ; & qui ne peuvent être vrais, sans prouver la mission de celui qui les a opérés au nom même du Dieu tout-puissant, du Dieu de vérité.

Mais ces faits ne sont pas les seuls que racontent les livres de Moïse. Ces livres du plus ancien peuple, & qui sont eux-mêmes de la plus haute antiquité, nous exposent les premiers faits, les premiers événemens de la grande histoire de l'Univers.

Ils me rappellent à un Dieu qui a tout fait, & ils me donnent de sa puissance, de sa sainteté, de sa sagesse, les idées les plus nobles & les plus dignes de lui. Le Dieu des Hébreux n'a rien de commun

avec les Divinités que le reste du monde adoroit. C'est l'Etre existant par lui-même ; c'est un Dieu unique dans sa substance , infini , parfait dans tous ses attributs. Il existoit , & rien n'existoit encore ; à sa voix le monde sort du néant ; il dit que la lumière se fasse , & elle est faite ; il appelle les astres , & ils commencent leur course ; il orne les cieux ; il embellit la terre , il la rend féconde , il la peuple d'animaux divers ; & donne à l'Univers un maître , un ministre à sa gloire , un interprète à la nature , en créant l'homme à son image. S'il met plusieurs jours à achever le grand ouvrage de la création , c'est pour nous apprendre qu'il fait tout , non par une impétuosité aveugle & nécessaire , mais librement , sans contrainte , comme il le veut , & au moment où il le veut.

L'Univers est créé , le monde a pris sa forme ; & en sortant des mains du Créateur tout est parfait. L'homme reçoit l'hommage de tous les êtres pour le rapporter à son Dieu : un précepte léger lui

est imposé pour lui faire sentir que , si tous les êtres-lui sont soumis , il est assujetti , aussi-bien qu'eux , à l'empire de l'Etre suprême , & lui doit , comme sa créature , le tribut de sa soumission & de sa dépendance. Ce précepte , il l'a violé : tout change de face ; la nature n'a plus pour lui les mêmes charmes ; il y retrouve par-tout les funestes suites de son péché : il les trouve dans lui-même ; son entendement se remplit de ténèbres , son cœur s'incline vers la terre , ses sens se révoltent ; la postérité d'un pere coupable perd en lui ses privileges & ses droits. . . . .

Tristes & étonnantes vérités ! mais que je trouve gravées sur la face de la nature entière ; que je trouve imprimées dans tout mon être , dans ce mélange de grandeur & de bassesse , de lumieres & de ténèbres , de force & de foiblesse , qui nous fait si souvent chercher l'homme dans l'homme même , & qui dans lui annonce à l'Univers un Roi , mais un Roi dégradé. Ah ! du moins à la faveur de ces clartés précieuses , & nécessaires à l'homme , je

ne suis plus un mystère à moi-même ; la nature n'est plus une énigme dont l'obscurité me fasse perdre de vue le Dieu qui m'a créé ; je connois maintenant la source des contradictions qui me désolent ; j'ai la clef de tout le système de l'humanité ; j'ai celle de l'état actuel des êtres qui m'environnent ; & l'Univers entier s'explique à mes yeux.

Mais Dieu tourne mes regards vers un objet plus consolant : Adam a péché , & déjà , dans une semence bénite qui naîtra de la femme , il lui fait entrevoir un libérateur. Par lui l'homme pécheur rentrera en grâce avec son Dieu ; par lui il honorerà la Divinité comme elle doit être honorée , & lui offrira un culte digne de lui plaire.

Cependant la postérité d'Adam se multiplie ; & le péché s'étend & se multiplie avec elle. Une famille plus sainte est séparée de la contagion universelle. Les crimes des enfans des hommes , répandus sur toute la terre , crient vengeance au Seigneur ; la justice éclate par un déluge

universel. Sa bonté conserve le juste & sa famille : Sem , Cham & Japhet , dont les noms se sont conservés parmi les anciens peuples , deviennent les chefs des nations.

Après le déluge , la constitution de l'Univers se trouve affoiblie ; la vie humaine décroît insensiblement ; la confusion des Langues s'introduit parmi les hommes ; les premiers peuples se forment ; & les premières conquêtes annoncent au genre humain de nouveaux crimes & de nouveaux malheurs.

Voilà les commencemens du monde , tels que l'histoire de Moïse nous les représente : commencemens heureux , dit M. Bossuet , pleins ensuite de maux infinis ; par rapport à Dieu , qui fait tout , toujours admirables ; tels enfin que nous apprenons , en les repassant dans notre esprit , à considérer l'Univers & le genre humain toujours sous la main du Créateur , tiré du néant par sa seule parole , conservé par sa bonté , gouverné par sa sagesse , puni par sa justice , délivré par



sa miséricorde, & toujours assujetti à sa puissance.

Moyse, à ne l'envisager que comme Historien, avoit sur ces premiers temps des mémoires assez sûrs pour nous garantir la fidélité de son récit. La longue vie des Patriarches, en simplifiant les générations, rapprochoit de cet Ecrivain les traditions les plus communes & les plus vraies, les monumens les plus authentiques, & par un très-petit nombre d'hommes le faisoit toucher à la naissance du monde & à la création. Tu le fais, mon fils, ce n'est pas le nombre des années, mais la multiplicité des générations qui rend les choses obscures; & dans l'exacte vérité, notre ignorance sur les temps qui nous ont précédés, ne vient que du peu de temps que nous vivons avec nos ayeux. Si Moyse n'avoit donc voulu que faire illusion à ses contemporains & leur en imposer, il se seroit bien gardé de faire vivre si long-temps des témoins, dont la mémoire encore récente n'eût servi qu'à rendre sensible l'erreur de ses dates, & à

déposer contre lui ; il se seroit mis en sûreté en éloignant l'origine du monde , & en multipliant les générations. Mais bien-loin de là , il parle des choses arrivées dans les premiers siècles comme de choses constantes , dont il restoit encore un souvenir presque universel , & des monumens remarquables.

Et en effet , parmi toutes les fables dont sont remplies les histoires des plus anciens peuples , on entrevoit aisément les faits les plus éloignés & les plus mémorables dont parle Moyse. L'œuvre des six jours attestée par l'Historien du Peuple de Dieu , l'est en même temps par l'ordre de la semaine , cette coutume si arbitraire & cependant si constamment observée chez presque toutes les nations. Presque toutes ont eu l'idée de la création du monde , d'abord informe , ce qu'elles ont appelé chaos , & ensuite réduit à l'ordre que nous voyons. Elles ont toutes , ou presque toutes , fait sortir l'homme de la terre , & ensuite d'un premier homme (g). L'état d'innocence leur a été connu sous

le nom de l'âge d'or , suivi bientôt après d'un autre siècle , où les misères ont été la punition du crime. La longue vie des premiers hommes se retrouvoit dans leurs plus anciennes traditions. Celle du déluge s'est conservée par-tout ; & l'arche même où se sauverent les restes du genre humain , a été de tout temps célèbre en Orient. Que dirai-je de plus ? La fable des géans , qui entassoient montagnes sur montagnes pour escalader le Ciel , est l'histoire défigurée de la Tour de Babel , que les hommes entreprirent d'élever jusqu'aux nues , & qui fut suivie de leur dispersion. Après ce fait , nous ne voyons plus rien de généralement reçu chez tous les peuples , parce que la diversité du langage coupa la communication qu'ils avoient eue jusqu'alors. Mais on retrouve encore dans l'origine & la formation des premières sociétés , des premiers Etats , dans la position que Moïse a donnée aux premiers peuples de la terre , dans leurs noms , & ceux de leurs fondateurs , de nouvelles preuves de son exactitude : ici , comme sur

tout le reste , les critiques les plus éclairés & les plus savans sont pour lui (*h*). Enfin dans les traditions particulières , dans la mythologie des Payens & l'explication de leurs fables , on démêle avec un peu d'attention presque tous les autres faits de Moïse , quoique défigurés par la superstition.

Eh d'ailleurs , cher Valmont , indépendamment de l'histoire & de la tradition , la raison même & toute la nature déposent en faveur de cet Historien. Trois principaux articles de son histoire , la création du monde & du premier homme , la chute de l'homme , & le déluge , une fois prouvés , garantissent , amènent & prouvent suffisamment tous les autres faits qu'il nous raconte.

La création du monde , incompréhensible à notre imagination , est sensible à la raison. Le monde n'est point éternel , incréé , existant par lui-même ; les attributs de l'éternité , de la nécessité ne conviennent point à la matière ; elle porte au contraire tous les attributs d'un être

dépendant & dans son existence , & dans sa maniere d'exister \*. La matiere , le monde , toutes les parties du monde ont donc été créées (i). Il y a donc eu aussi un premier homme. Eh , comment un premier homme n'auroit-il pas été créé ? Supposeras-tu , mon fils , une succession d'hommes à l'infini ? Elle répugne ; puisque dans toute la précision du terme elle supposeroit une suite d'effets , sans aucune cause suffisante de cette suite infinie : dans cette progression tout seroit effet , & rien ne seroit cause proprement dite. Supposeras-tu un premier homme formé du limon de la terre , & de la rencontre de molécules organiques ? Tu mets des mots à la place des choses ; tu expliques un fait par l'hypothèse la plus insuffisante , comme la plus obscure ; tu donnes à un ouvrage admirable & rempli d'intelligence la cause la plus aveugle ; tu donnes à l'esprit pour principe la matiere. La rai-

---

\* Voyez tom. 1 , pag. 34 & suiv. & la note ( b ) pag. 58.

son toute seule nous rappelle donc à la création du monde , à la création du premier homme ( *k* ).

Mais dans quel temps le monde , le premier homme ont-ils été créés ? Est-ce dans des temps fort anciens ? L'affaïssement continuel des montagnes , qui se prouve par mille expériences , & qui cependant n'a produit encore que des effets peu sensibles , l'état du monde civil & du monde moral , la moitié de la terre presque encore déserte ou peu habitée , les progrès si bornés de l'esprit humain , la nouveauté même des sciences & des arts , à considérer le nombre de siècles que nous avons parcourus , démontrent une origine , dont l'époque ne peut être plus ancienne que celle que Moïse donne à la terre & à ses premiers habitans.

Mais encore , de quelle maniere a été créé celui qui l'a habitée le premier ? Ici , mon fils , imagine , si tu le peux , soit pour l'âge , le temps de la vie , le point de force & de maturité auquel il a dû sortir des mains du Créateur , soit pour les lu-

mieres & les secours nécessaires qu'il a dû trouver en lui-même & autour de lui en ouvrant les yeux à la lumière , soit pour l'état du monde entier , & l'ordre qui a dû régner dans toute la nature à la création de l'homme innocent & juste , imagine quelque chose de plus raisonnable , de plus satisfaisant , & qui réponde mieux à toutes les difficultés , que le récit de Moyse \*.

---

\* Un article qui devoit bien embarrasser nos incrédules , si quelque chose de contraire à leurs systèmes pouvoit les embarrasser , c'est la formation des Langues : M. Rousseau , dans son Discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes , prouve assez bien , ce me semble , pour tout esprit raisonnable , qu'il est impossible de concevoir comment d'eux-mêmes ils ont pu parvenir à s'en former une. Reste à conclure , conformément à l'Histoire présentée par Moyse , qu'une Langue primitive , modifiée & altérée de bien des manieres par les événemens qui ont suivi , leur a été donnée par Dieu même au temps de la création.

Je fais que de nos jours des hommes savans

A l'égard du second article de son histoire , qui est la chute de l'homme & sa dégradation , un sentiment intime auquel je te rappellois il n'y a qu'un instant , semble nous l'annoncer malgré nous. Le fonds de misère & de corruption que tout homme découvre en lui , lorsqu'il veut être de bonne foi avec lui-même , cet empire des sens auquel il cède & dont il a honte , cette nudité qu'il couvre & dont il rougit \* , cette grandeur qui est

---

& dignes de toute notre estime , ont proposé des hypothèses ingénieuses sur l'origine & la formation des Langues ; mais je ne crois pas que , malgré toutes les conditions avantageuses dont ils ont environné leur supposition , ils aient prévenu toutes les objections vraiment fondées qu'on peut leur faire.

\* En effet cette sorte de honte que l'on observe presque généralement , parmi les nations même les plus sauvages , par quelle tradition universelle , ou par quel sentiment naturel l'expliquerons-nous ? Qu'on y fasse attention ; l'une ou l'autre cause d'un effet aussi singulier en apparence , est également favorable  
démentie



démence par tant de bassesse, cette pente au mal qui est démontrée par la corruption universelle & par la comparaison du mal avec le bien, ces contradictions perpétuelles qu'il trouve dans le fond de son être, ces deux hommes, si je puis parler, ainsi, qu'il porte dans un seul, cette révolte de toute la nature contre lui, lorsqu'il paroît fait pour être le maître & le Roi de toute la nature; que de preuves de sa dégradation & de sa chute.

Le troisième article essentiel du récit de Moïse est le déluge. On y trouve des difficultés dans la quantité d'eau nécessaire pour inonder la terre : mais sans nous arrêter à la manière dont s'est fait le déluge, & à laquelle Moïse n'a pas prétendu sans doute que des causes purement naturelles dussent suffire; sans oser déterminer les effets que produisit la main du Tout-puissant, lorsqu'elle

---

au récit de Moïse. ( Voyez toute l'Histoire générale des Voyages par l'Abbé Prevost, & tous les Voyageurs les plus connus. )

inclina l'axe du monde , lorsqu'elle ouvrit les cataractes du Ciel , & qu'elle épancha de cette urne immense cette vaste quantité d'eau auparavant invisible & suspendue , ou continuellement atténuée dans l'atmosphère du globe terrestre\* ; lorsqu'enfin elle rompit le réservoir du grand abîme , & fit sortir la mer de son lit pour en répandre les eaux sur toute la terre habitable ; du moins pouvons-nous dire avec assurance que le déluge nous est garanti par l'histoire de tous les peuples †.

---

\* L'azur que nous voyons dans l'étendue du Ciel , n'est , comme toute autre couleur , qu'une lumière réfléchie , & nous y décele la présence d'un liquide , assez transparent pour admettre la lumière qui vient du soleil , & assez substantiel pour réverbérer celle qui rejait de dessus la terre. *M. Pluche, Spectacle de la Nature , tom. 7. La Préparation Evangelique , première partie.*

† Voyez pour les citations M. Bossuet , *Discours sur l'Histoire Universelle* , pag. 11. édit. de 1744 ; & pour les textes mêmes des Auteurs Payens de différentes Nations , voyez

La tradition, non d'un déluge seulement local, mais du déluge universel, est répandue par-tout malgré la distance des lieux & la diversité des mœurs & du langage. Les Chinois même, à travers toutes leurs fables, en ont laissé subsister la mémoire dans leurs annales; comme on y retrouve aussi, dans le regne qu'on prête à leurs premiers Empereurs, la longue vie des premiers hommes. Jusques dans le Nouveau Monde, un événement si prodigieux, & si différent de toute autre révolution, a laissé parmi les nations les traces les plus profondes. A la tradition

---

Grœtius, de *Verit. Relig. Christ.* liv. 1. §. 16.  
Voyez aussi, pour des temps moins reculés, l'*Histoire moderne, pour servir de suite à l'Histoire Ancienne* de M. Rollin, par M. de Marfy, qu'on n'accusera pas d'être trop favorable à la Religion Chrétienne : On est étonné d'y trouver si fréquemment parmi les Peuples les moins connus autrefois ou même nouvellement découverts, les traditions les plus conformes à ce que nos Livres Saints nous apprennent.

& à l'histoire se joignent en faveur du déluge les plus saines observations de la Physique , malgré toutes les explications contraires qu'on a voulu donner des monumens qu'elle nous en offre de toute part. Un déluge particulier n'explique point ces coquillages, ces poissons de mer pétrifiés , ces plantes étrangères empreintes sur des pierres , médailles toujours subsistantes du déluge universel ( *l* ), dispersées dans tout le globe de la terre , & qui des contrées les plus éloignées ont été transportées sur les plus hautes montagnes , sur le penchant des collines , & dans le fond des vallées. La terre sortie du sein des eaux , la mer se creusant un lit au milieu d'elle & formant des montagnes , cet antique système ( *m* ), en flattant notre curiosité par une foule de suppositions ingénieuses , n'explique d'une manière satisfaisante pour la raison , ni l'état du globe terrestre , ni la formation de l'homme , ni son état actuel. A quoi serviroit d'ailleurs d'élever des montagnes , de creuser des bassins , par le seul

mouvement des eaux ? On retrouveroit toujours la même quantité d'eau ; la même quantité de terre ; celle-ci seroit donc toujours couverte d'eau comme dans l'origine du monde , & le niveau de la mer n'auroit pas baissé d'une ligne \*. De quelque côté qu'on se tourne , il est donc plus naturel , plus raisonnable d'en revenir au récit de Moÿse ( *n* ). Il ne nous offre pas , il est vrai , des systèmes hardis , mais sans fondement , des hypothèses brillantes , mais que l'imagination seule a enfantées ; ce sont , je le répète , les faits les plus conformes à la raison , qu'il nous présente ; ils sont exprimés dans un stile simple , mais grand dans la simplicité ; & ce que je remarque dans toute l'écriture , c'est cette élévation , jointe à une onction douce & tendre qui ne se trouve qu'en elle ( *o* ).

---

\* C'est ce que l'Auteur des *Lettres à un Américain* a si bien démontré. Voyez la troisieme Lettre & les suivantes qui embrassent tout le système , ainsi que les preuves du déluge par les monumens physiques.

Eh , mon fils , si Moÿse n'eût été qu'un inventeur , où eût-il pris , dans les anciens temps , toutes ces idées nettes & précises sur les objets les plus intéressans , tout ce tissu de faits si bien liés , tous ces détails immenses & si suivis , tous ces calculs si difficiles , si nombreux , & au fond si justes & si vrais , toutes ces notions si grandes , si lumineuses , si sublimes sur la nature de Dieu , de l'Etre existant par lui-même , *je suis celui qui suis* ; sur les caractères de sa puissance , *il dit que la lumière se fasse , & elle a été faite* ; sur tous les attributs de sainteté , d'amour pour l'ordre & pour le bien , qui éclatent de toute part dans les livres de cet homme si hautement inspiré ? Où eût-il pris tous ces rapports avec l'histoire des autres peuples , & la fondation des premiers Empires ; tous ces détails de géographie , de chronologie , disons-le même , d'histoire naturelle , que les plus profondes recherches & les plus savantes discussions n'ont pu encore parvenir à démentir d'une manière solide & raisonnable , mais au

contraire, confirment plus fortement de jour en jour \* ? Où eût-il pris les promesses si importantes faites à Abraham, si bien vérifiées dans toutes leurs parties, & si hautement attestées par la séparation & par la conservation des deux familles d'Isaac & d'Ismaël depuis plus de 3500 ans † ? Où cet Ecrivain eût-il pris la naïveté de ses récits, & tous les caractères de vérité qui les accompagnent ?

C'en est assez, sans doute, pour te for-

\* A l'égard de l'Astronomie, on trouve singulier que Moïse ne parle pas de la disposition du ciel & du cours des astres comme Copernic & Galilée, mais comme on en parle communément ; & on ne voit pas que l'Astronomie étant absolument étrangère à son objet, la raison même demandoit qu'il conformât son langage sur ce point aux idées reçues, & qu'il parlât du cours du soleil comme les autres hommes.

† Voyez le développement & l'accomplissement admirable de ces promesses dans M. Pluche. *Préparation Evangélique*, première partie, pag. 150 & suivantes.

cer de reconnoître l'authenticité, comme  
 l'intégrité, de nos premiers livres sacrés.  
 C'est assez de tout ce que nous venons  
 de dire pour te faire avouer que la reli-  
 gion chrétienne, en la considérant, comme  
 nous le ferons bientôt, dans la liaison  
 nécessaire avec l'ancien Testament, ren-  
 ferme déjà le premier caractère de vérité  
 que nous avons assigné. En effet, le plus  
 ancien de tous les peuples me présente  
 un livre, qui a pour lui des preuves ma-  
 nifestes de la plus haute antiquité, & qui  
 renferme les faits les plus anciens; ce  
 peuple, ce livre, & ces faits éclatans me  
 ramènent à la plus ancienne religion; &  
 cette religion, selon le langage du peuple  
 chrétien, ne fait qu'un corps avec la  
 sienne. A ce premier titre, mon fils,  
 qu'elle doit déjà te paroître respectable!  
 Mais pour lui confirmer ce titre & lui  
 assurer ton respect, examinons si la liai-  
 son de l'ancienne alliance avec la nou-  
 velle, de la religion des Hébreux avec  
 celle des Disciples de J. C., est telle que  
 le Chrétien le prétend; si elle donne au



christianisme le caractère de l'unité, le caractère de la perpétuité; après quoi nous finirons par l'examen de son excellence ou de sa sainteté : & si elle réunit ces trois caractères au premier, ô mon fils, que lui manquera-t-il pour être à tes yeux une religion toute divine, & pour mériter de ta part le plus humble & le plus fidèle hommage ?

Mais souffre, Valmont, que, me partageant entre toi & Emilie, je m'interrompe en sa faveur. Je lui dois une réponse, & je m'empresse à la lui faire. Nos deux époux t'écrivent, ainsi qu'à leur rendre amie, par le même courier que moi \*.

---

\* Leurs Lettres, comme plusieurs autres dont il a été fait mention, ne se sont point mêlées avec celles du Marquis.



## NOTES.

PAGE 283.

(2) *P*ROUVENT assez leur nouveauté, & Les Américains sont des peuples nouveaux : il me semble qu'on ne peut pas en douter, lorsqu'on fait attention à leur petit nombre, à leur ignorance, & au peu de progrès que les plus civilisés d'entre eux avoient fait dans les arts ; car quoique les premières relations de la découverte & des conquêtes de l'Amérique nous parlent du Mexique, du Pérou, de S. Domingue, &c. comme de pays très-peuplés, qu'elles nous disent que les Espagnols ont eu à combattre par-tout des armées très-nombreuses, il est aisé de voir que les faits sont fort exagérés ; premierement par le peu de monumens qui restent de la prétendue grandeur de ces peuples ; secondement par la nature même de leur pays, qui, quoique peuplé d'Européens, plus industrieux sans doute que ne l'étoient les Naturels, est cependant encore sauvage, inculte, couvert de bois, & n'est d'ailleurs qu'un groupe de montagnes inaccesibles, inhabitables, qui ne laissent par con-

féquent que de petits espaces propres à être cultivés & habités ; troisièmement, par la tradition même de ces peuples sur le temps qu'ils se sont réunis en société : les Péruviens ne comptoient que douze Rois, dont le premier avoit commencé à les civiliser. ( Voyez *l'Histoire des Incas par Garcilasso, &c. Paris. 1744.* ) Ainsi il n'y avoit pas 300 ans qu'ils avoient cessé d'être, comme les autres, entièrement sauvages ; quatrièmement par le petit nombre d'hommes qui ont été employés à faire la conquête de ces vastes Contrées : quelque avantage que la poudre à canon pût leur donner, ils n'auroient jamais subjugué ces peuples, s'ils eussent été nombreux ; une preuve de ce que j'avance, c'est qu'on n'a jamais pu conquérir le pays des Nègres, ni les assujettir, quoique les effets de la poudre fussent aussi nouveaux & aussi terribles pour eux que pour les Américains. La facilité avec laquelle on s'est emparé de l'Amérique me paroît prouver qu'elle étoit très-peu peuplée, & par conséquent nouvellement habitée. « *M. de Buffon, Hist. Nat. tom. 5. Discours sur les Variétés de l'espece humaine.*

(b) Le peu de fonds qu'on doit faire sur leur authenticité. Les Annalistes mêmes de la Chine

ne conviennent pas entre eux. Sumaquam , un des plus célèbres , ne fait commencer leur Empire qu'à Hoang-ti , 250 ans plus tard que Fo-hi , qui , selon beaucoup d'autres , est leur premier Empereur , & dont les temps concourent avec celui de Noé.

La durée de cette rapsodie Chinoise , qu'on peut aussi bien , dit M. Pluche , se dispenser d'examiner que l'époque d'Osiris & de Ménéès , se trouve avoir son commencement en-deçà du déluge , & a été raccourcie de plus de six cents ans par M. Cassini , qui a démontré cette méprise par la comparaison des éclipses que les Chinois caractérisent , avec celle que nos Astronomes ont suivies.

Ceux , dit un des Auteurs du Journal des Savans , ( Mars 1758 ) qui s'appuient sur la Chronologie Chinoise , ne la connoissent point encore , & ils ne peuvent juger de l'authenticité des anciens monumens sur lesquels elle est fondée : ces monumens , dont nous pouvons parler avec certitude , puisque nous les avons examinés , ne nous présentent qu'une chronologie remplie de contradictions. Les observations astronomiques dont elle est accompagnée paroissent être empruntées des Grecs. Il est singulier que ce peuple , si attentif à les

communiquer, les ait omises, ou au moins ne parle que d'un très-petit nombre, depuis l'établissement de la Nation, jusques vers l'an 700 avant Jesus-Christ, & que tout-à-coup, après l'époque de Nabonassar, il en cite une foule. On est porté à croire qu'il y a ici un Plagiat, comme on en apperçoit dans quelques autres circonstances.

« D'ailleurs, quel fonds peut-on faire, dit M. Goguet, sur la certitude de la Chronologie Chinoise pour les premiers temps, lorsqu'on voit ces Peuples avouer unanimement qu'un de leurs plus grands Monarques, ennemi par intérêt des traditions anciennes & de ceux qui pouvoient les savoir, fit brûler tous les livres qui ne traitoient ni d'agriculture, ni de médecine, ni de divination, anéantit tous les monumens, & s'attacha pendant plusieurs années à détruire tout ce qui pouvoit rappeler la connoissance des temps antérieurs à son règne. Quarante ans environ après sa mort, on voulut rétablir les monumens historiques. Pour cet effet on recueillit, dit-on, les oui-dire des vieillards, on déterra quelques fragmens des livres échappés à l'incendie général, on rejoignit comme on put ces différens lambeaux, & du tout on tâcha de composer une Histoire

suivie. Ce ne fut néanmoins que 500 ans après la destruction des monumens, c'est-à-dire, l'an 37 avant Jésus-Christ, qu'on vit paraître un corps complet de l'ancienne Histoire. L'Auteur même Se-ma-Tsien qui la composa eut la bonne foi d'avouer qu'il ne lui avoit pas été possible de remonter avec certitude 800 ans au-delà du temps auquel il écrivoit.

» Tel est l'aveu unanime que font les Chinois : je laisse à juger, après un pareil fait, de la certitude de leur ancienne Histoire. Aussi éprouve-t-on, lorsqu'on veut la traiter, des difficultés & des contradictions insurmontables. Les différences qu'on remarque dans les époques principales, prouvent que l'Histoire des Chinois n'a aucune supériorité ni aucun avantage sur les autres Histoires profanes. Il y regne une incertitude semblable à celle que les Chronologistes éprouvent dans leurs recherches sur l'Histoire des Babylooniens, des Egyptiens, & sur celle des premiers Rois de la Grèce. D'ailleurs elle est également dénuée de faits, de circonstances & de détails.

» A l'égard des observations astronomiques dont on a cherché à étayer les prétendues antiquités Chinoises, la supposition est si sensible

qu'elle a été apperçue par quelques Lettrés , malgré le peu d'idée qu'en général les Chinois ont de la Critique. On peut assurer hardiment que jusqu'à l'an 206 avant Jesus-Christ, leur Histoire ne mérite aucune croyance. C'est un tissu perpétuel de fables & de contradictions ; c'est un chaos monstrueux dont on ne sauroit extraire rien de suivi & de raisonnable. « *Origine des Loix* , par M. Goguet , t. 3.  
*troisième Dissertation.*

Consultez aussi l'*Histoire Universelle par une Société de Gens de Lettres* , traduite de l'Anglois. Vous y verrez ce que cette Société de Savans pense de ces Annales du Peuple Chinois. Vous y verrez de plus avec étonnement l'affinité sensible & très-bien prouvée qui se trouve entre Fo-hi & Noé. Car premièrement , les Chinois disent que Fo-hi n'eut point de pere ; Noé fut le premier homme de la terre après le déluge ; ses ancêtres périrent dans les eaux , & comme leur mémoire ne s'étoit point conservée dans la tradition des Chinois , il passe pour n'avoir point eu de pere. Secondement , les Chinois prétendent que la mere de Fo-hi le conçut environnée de l'arc-en-ciel ; cette idée doit probablement son origine à ce que Dieu donna l'arc-en-ciel pour un signe de

réconciliation à Noé & à sa postérité. Troisièmement, *Fo-hi* élève avec soin des animaux de sept especes différentes qu'il avoit coutume de sacrifier au *Chang-ti*, ou souverain Esprit du Ciel & de la Terre ; & Moïse nous apprend que Noé prit avec lui dans l'arche sept bêtes non impures de chaque espece, & qu'après le déluge il prit de toutes bêtes pures & de tous les oiseaux purs, & en offrit des holocaustes. Quatrièmement les Chinois dérivent le nom de *Fo-hi* des offrandes qu'il fit, & Moïse dit que Noé fut ainsi nommé à cause que par son offrande il obtint de Dieu pour les hommes la permission de manger de la chair. Observez enfin que le mot *Puon-hu*, dont se servent les Chinois, signifie exactement l'ancien ou l'aîné de l'arche du vaisseau. Les Chinois entendent donc par ce mot un homme sauvé des eaux, & l'aîné ou le plus vieux de ceux qui furent sauvés avec lui.

Lisez encore sur tout ceci, l'*Histoire d'Yü le Grand & de Confucius*, par M. le Clerc, ancien Médecin des Armées du Roi, imprimé à Soissons en 1769, & remarquez avec l'Auteur de cette intéressante Histoire la ressemblance qui est entre les anciens caractères Chinois & les Hiéroglyphes Egyptiens, ainsi



que le très-grand rapport, qui, selon le témoignage de M. l'Abbé Barthelemi, dans un Mémoire lu à l'Académie des Belles-Lettres, le 18 Avril 1767, se trouve entre l'ancienne Langue Egyptienne, l'Hébreu & le Chinois.

Voyez en dernier lieu le *Mémoire* de M. de Guignes, de l'Académie des inscriptions & Belles - Lettres, imprimé chez Desaint & Saillant; dans lequel, en insistant sur cette conformité, on prouve que les Chinois sont une Colonie Egyptienne. Les Savans Anglois, Auteurs de l'Histoire Universelle, prétendent au contraire que les Egyptiens viennent des Chinois, & que ceux-ci, comme le prétend aussi M. Dorigny, *Chronol. des Rois Egyp.* t. 2. p. 326, doivent leur origine à la Colonie que Noé conduisit dans cette partie de l'Orient, avant la construction de la tour de Babel. Quoi qu'il en soit de ces deux sentimens, & de la comparaison de l'Ecriture symbolique des Chinois avec les Hiéroglyphes Egyptiens, il reste suffisamment établi que les Annales Chinoises, réduites à leur juste valeur, bien loin d'être incompatibles avec les livres des Hébreux, serviroient plutôt, par ce qu'elles ont de plus authentique, à les confirmer. (Voyez M. Dorigny, t. 2, p. 339, & tout le chap. 7 de la quatrième section.)

(c) *Aux Indes enfin , &c.* Ce n'est plus en effet des Chinois seulement que l'on vante l'antiquité : c'est parmi les Indiens qu'on va chercher la Nation la plus ancienne ; c'est aux Indes que l'on prétend trouver le pays le plus anciennement policé. Les Bramines , dit-on , qui entretiennent dans le peuple la plus stupide idolâtrie , ont cependant entre leurs mains l'un des plus anciens livres du monde , écrit par leurs premiers Sages , & dans lequel on ne reconnoît qu'un seul Etre suprême. Ce livre est le *Vedam* , dont nos Philosophes relevent si fort la morale & les dix beaux préceptes. Malheureusement , & en dépit de si fermes assertions , il est reconnu que le *Vedam* , rempli d'ailleurs d'absurdités & d'impuretés , n'est qu'une corruption assez moderne du *Shastah* ; & le *Shastah* lui-même , le plus ancien & le plus raisonnable livre des Indiens , quels garants a-t-il de sa haute antiquité ?

Sur l'Histoire ancienne des Indiens , voyez les recherches de l'Auteur de l'*Histoire Moderne pour servir de suite à l'Histoire Ancienne* de M. Rollin , tom. 3 , §. 2 & 3 , ou l'*Histoire Universelle par une Société de Gens de Lettres* , liv. 43 & vous remarquerez toujours

l'accord qui se trouve entre l'Histoire sacrée & l'Histoire profane dans ce que celle-ci a de plus certain.

PAGE 285.

(d) *Les Egyptiens & leurs Dynasties confuses.* Parmi les preuves qui se présentent de toute part du concert admirable qui se trouve entre les livres de Moïse & l'Histoire des autres Peuples dans ce qu'ils nous ont laissé de plus avéré, on ne doit pas omettre celle que nous offre M. Dorigny dans la *Chronologie des Rois du grand Empire des Egyptiens*, 2 vol. in-12, chez Vincent Libraire.

La plupart des Chronologistes, travaillant d'après un plan général & un système de chronologie tel que chacun d'eux se l'étoit formé, faisoient à l'égard des Dynasties des Rois d'Egypte ce que tout faiseur de système fait ordinairement des matériaux qu'il a sous les yeux; il les arrange, les combine bien moins selon leur vrai rapport, que selon la méthode qui cadre le mieux avec son système particulier. M. Dorigny a pris une toute autre route; sans former de système, il s'est attaché avant toute chose à bien étudier le rapport que les Dynasties ont entre elles & avec l'Histoire des autres Nations. Convaincu qu'elles ne

peuvent pas comme une boule de cire recevoir toutes les formes qu'on voudroit leur donner, & que l'ordre qui leur appartient ne peut être arbitraire, il commence par en fixer le nombre d'après les titres mêmes qu'elles ont dans la liste générale de Manéthon, ce monument précieux qui conserve dans son entier la Chronologie de l'Empire Egyptien. Comme il y trouve huit de ces titres particuliers qui nous apprennent sur lequel des Etats chaque Dynastie a régné, il en conclut, avec le plus juste fondement, que cette liste comprend les Rois de huit principautés, indépendamment de celle de Thebes, assujettie depuis si long-temps, & sans doute oubliée en quelque façon dans la basse Egypte où Manéthon étoit né; mais dont Eratosthene a dressé la Chronique d'après les Commentaires anciens dont il étoit le dépositaire; ce qui fait en tout neuf Dynasties au lieu de quatre auxquelles on les avoit réduites. En second lieu, il donne à ces Dynasties le même ordre qu'elles ont dans la Chronique de Manéthon, à laquelle il laisse sa forme naturelle, & évite, en s'y attachant uniquement, tous les écueils où jusqu'ici les Chronologistes ont échoué. Troisièmement, retranchant les regnes des Dieux, puisque tous les Auteurs qui parlent de cette

Chronique & en reconnoissent la fidélité, s'accordent à mettre au rang des fables la partie où Manéthon fait entrer les regnes de ces Dieux , prétendus Rois ; il fixe les principales époques de l'Histoire des Egyptiens, telles que celle de Ménès, fondateur de la Monarchie, & le même que Mezraïm, fils de Cham, celle de Sésostris, qui a régné sur toute l'Egypte, celle de Psamménit, sous lequel l'Empire a été détruit par Cambyze ; & ces mêmes époques il les détermine relativement à celles de l'Histoire des autres Nations, & selon les rapports les plus certains, confirmés par Hérodote, Diodore de Sicile, Joseph, &c. qui semblent à l'envi lui offrir des autorités.

D'après cette marche si simple & si belle, il nous montre, comme le résultat de ses opérations, & sans le devoir à aucun système, la correspondance la plus exacte entre sa Chronologie & celle du texte Hébreu, telle que nous l'offre la Vulgate.

Il indique en même temps, au commencement de sa Préface, la cause toute naturelle de cette différence de calcul qui se rencontre entre les Septante, les Samaritains & les Hébreux.

(e) *Quelques changemens faits par des Copistes, &c.* » On veut trouver dans le Pentateuque, dit l'Auteur du Journal de Trévoux, des anachronismes; mais on oublie que Moÿse n'étoit pas moins le Prophète que le Législateur de son Peuple. On critique l'anticipation des noms, qui ne furent donnés aux Villes qu'après la mort de Moÿse; mais outre qu'elles peuvent être ainsi nommées par prédiction, comme Cyrus le fut par son nom deux siècles environ avant sa naissance, seroit-il contre la pureté & l'intégrité du texte, que les réviseurs & les copistes, pour le rendre plus intelligible, eussent remplacé par des noms plus connus les noms donnés anciennement aux Villes dans le Pentateuque? On voudroit qu'une Religion céleste dans son origine, son objet & sa fin, ne fit point venir à l'appui de ses Loix des récompenses & des châtimens temporels; mais le génie du Peuple, la nature du Gouvernement Théocratique, dont Moÿse étoit le Ministre, n'exigeoient-ils pas ces ressorts pour contenir un Peuple dont les révoltes répétées nous prouvent assez la grossièreté & l'inconstance? Ce que nous lisons de la Vie de ses Patriarches nous

apprend que ce Peuple n'a pu ignorer les promesses de sa Religion pour l'autre vie , consignées dans le dépôt des saintes Ecritures ; & sa conduite nous démontre que cette croyance n'étoit pas un frein pour la dureté de son caractère. » (Voyez les *Preuves de la Religion*, par M. le François , t. 2 , sect. 2 , c. 4.)

## I B I D.

(f) *Quelques variations , qui , par le peu d'importance des objets , &c. J'ai vu bien des incrédules tirer avantage de ce qu'on leur avouoit que , sur des objets peu importants , quelques fautes avoient pu se glisser dans le texte , par la faute des Copistes , par le grand nombre de mains par lesquelles ces Livres ont passé , par la facilité des méprises en genre de calcul , puisqu'un point de plus ou de moins sur une des lettres numérales forme dans l'Hébreu une différence considérable. Mais ce triomphe est bien mal fondé ; car enfin des textes peu essentiels pour le fonds , ne concluent rien contre ceux qui sont de quelque importance pour les faits , ou qui intéressent le dogme & la morale ; en voici la raison : c'est que ceux-ci sont soutenus d'une tradition constante , sont appuyés sur des monumens certains , sont sensibles pour tous & ne donnent*

par-là aucun lien aux inattentions & aux incorrections, sont liés d'ailleurs aux autres parties de la Religion, & font un tour complet avec elle.

P A G E 306.

(g) *Fait sortir l'homme, &c.* On forme contre cette premiere origine de tout le genre humain, deux difficultés : l'une est la différence des Blancs & des Negres, qui prouve, dit-on, que tous les hommes ne sortent pas d'un premier homme ; l'autre est le peu de communication qu'il y avoit entre les hommes de l'ancien continent & ceux du nouveau. M. de Buffon répond abondamment à ces deux objections ; à la premiere, par une description exacte des différens peuples qu'on nous oppose. Il fait voir quelles sont en eux les raisons de cette variété de couleurs, & conclut de cette maniere : « Tout concourt donc à prouver que le genre humain n'est pas composé d'especes essentiellement différentes entre elles, qu'au contraire il n'y a eu originairement qu'une seule espece d'hommes, qui, s'étant multipliée & répandue sur toute la surface de la terre, a subi différens changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la maniere



niere de vivre , par les maladies épidémiques , & aussi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins ressemblans ; que d'abord ces altérations n'étoient pas si marquées & ne produisoient que des variétés individuelles ; qu'elles sont ensuite devenues variétés de l'espece , parce qu'elles sont devenues plus générales , plus sensibles & plus constantes par l'action continuée de ces mêmes causes ; qu'elles se sont perpétuées & qu'elles se perpétuent de génération en génération , comme les difformités ou les maladies des pères & meres passent à leurs enfans ; & qu'enfin , comme elles n'ont été produites originairement que par le concours de causes extérieures & accidentelles , qu'elles n'ont été confirmées & rendues constantes que par le temps & l'action continuée de ces mêmes causes , il est très-probable qu'elles disparoîtroient aussi peu à peu & avec le temps , ou même qu'elles deviendroient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui , si ces mêmes causes ne subsistoient plus , ou si elles venoient à varier dans d'autres circonstances & par d'autres combinaisons. « *Fin du Discours sur la Variété dans l'Espece humaine.*

Pour la seconde difficulté , voici ce que

dit le même Auteur : » Quant à leur première origine , je ne doute pas , indépendamment même des raisons théologiques , qu'elle ne soit la même que la nôtre ; la ressemblance des Sauvages de l'Amérique Septentrionale avec les Tartares Orientaux doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces Peuples ; les nouvelles découvertes que les Russes ont faites au-delà de Kamtschatka de plusieurs terres & de plusieurs isles , qui s'étendent jusqu'à la partie de l'Ouest du Continent de l'Amérique , ne laisseroient aucun doute sur la possibilité de la communication , si ces découvertes étoient bien constatées , & que les terres fussent à-peu-près contiguës ; mais en supposant même qu'il y ait des intervalles de mer assez considérables , n'est-il pas très-possible que des hommes aient traversé ces intervalles , & qu'ils soient allés d'eux-mêmes chercher ces nouvelles terres , ou qu'ils y aient été jettés par la tempête ? Il y a peut-être un plus grand intervalle de mer entre les Isles Mariannes & le Japon , qu'entre aucune des terres qui sont au-delà de Kamtschatka & celles de l'Amérique , & cependant les Isles Mariannes se sont trouvées peuplées d'hommes qui ne peuvent venir que du Continent Orien-

tal. Je serois donc porté à croire que les premiers hommes qui sont venus en Amérique , ont abordé aux terres qui sont au Nord-Ouest de la Californie ; que le froid excessif de ce climat les obligea à gagner les parties plus méridionales de leur nouvelle demeure ; qu'ils se fixerent d'abord au Mexique & au Pérou , d'où ils se sont ensuite répandus dans toutes les parties de l'Amérique Septentrionale & Méridionale : car le Mexique & le Pérou peuvent être regardés comme les terres les plus anciennes de ce Continent , & les plus anciennement peuplées , puisqu'elles sont les plus élevées , & les seules où l'on ait trouvé des hommes réunis en société. « *Même Discours , vers la fin.* »

P A G E 308.

(h) Ici , comme sur tout le reste , les critiques les plus éclairés & les plus savans sont pour lui. » Moÿse , qui connoissoit si bien les titres Egyptiens , ne craint pas de faire remonter l'origine du genre humain au seul Adam. Il en fixe le berceau , les âges & les générations. Tous partent de Babel , 800 ans avant lui. Il ne s'embarrasse pas comment ils ont passé les mers , pourquoi les uns sont blancs , les autres noirs : or l'Histoire con-

firme son récit. La plaine de Sennaar , au  
 confluent du Tygre avec l'Euphrate , la beauté ,  
 la fertilité de ce pays plat , l'asphalte & le  
 bitume naturels au sol , sont attestés par Am-  
 mien Marcellin qui suivoit l'Empereur Julien ,  
 & par Pline & Ptolomée. La Tour du rallie-  
 ment , la confusion , l'origine des langues , la  
 dispersion des hommes , tout cela est connu  
 & devance les Histoires. De la Chaldée , tous ,  
 selon les desseins de Dieu , vont peupler les  
 climats éloignés. Chaque Colonie , unie par  
 son langage , s'arrête & se fixe : ailleurs on ne  
 les entendroit pas. Tout part de l'Orient &  
 se répand au Midi , à l'Occident & au Nord.  
 Les trois premières Colonies se multiplient en  
 paix sur les côtes de l'Asie , en Egypte & à la  
 Chine. Tous conservent la première tradition ,  
 dont on reconnoît les traces dans les fables  
 même qui l'ont altérée. Les autres Colonies ,  
 dispersées & séparées de toute société avec les  
 premières , tomberent dans un abrutissement  
 & une barbarie dont elles ne sont sorties que  
 par leur commerce ouvert avec l'Orient , qui  
 fut toujours le siege des Sciences & des Arts ,  
 d'où ils se sont toujours répandus dans le reste  
 du monde , comme l'Histoire l'atteste. Tout  
 concourt donc à certifier le récit de Moïse ; la

Géographie même est pour lui ; tout y est placé dans ses vraies positions locales. Moïse est bien plus exact qu'Homere & Tite-Live ; & 1500 ans avant Auguste , il ose raconter l'enfance du monde , & partager la terre entre les fils & petits-fils de Noé. Japhet va au Nord de l'Asie dans les Pays maritimes de l'Europe ; Cham au Midi & dans l'Afrique ; c'est le Hamon des profanes : Sem reste en Asie , en-deçà & au delà de l'Euphrate. Ce partage se trouve chez les Poètes dans le fatras de leurs Fables.

Moïse place tous les autres dans leurs cantons , y assigne les Peres des Peuples divers & les fondateurs des Nations connues. Lui seul a pu avoir ce détail précieux , ou par révélation , ou par une tradition fidèle : il est donc le seul à consulter comme le flambeau de l'érudition historique. Les Auteurs profanes nous mettent ou nous laissent dans les ténèbres. L'Ecriture seule nous montre les lieux , les dates , les coutumes & les faits. Dans le récit de Moïse , tout est lié & suivi ; dès la naissance du monde Adam est créé pour Dieu ; il sort de l'ordre , il est puni ; mais il lui reste un culte & une espérance. La terre est noyée pour ses crimes ; mais elle est bientôt repeuplée : les

cœurs se dépravent encore ; mais Dieu met à part un Peuple qui conserve la pureté de son culte & de ses oracles ; il lui donne une Loi ; il lui confie les promesses du salut. Mettez à côté de cette Histoire les Fables Payennes , les Histoires Egyptiennes , Chinoises , & jugez. *Dictionnaire Antiphilosophique.* Article *Moyse*.

Je crois pouvoit ajouter à ce morceau celui de M. Plucke, qui prête un nouveau jour à des objets si intéressans. » Un autre moyen, dit-il, de sentir la justesse de ce récit ( du Législateur des Juifs ) consiste en ce que la diversité des langues s'accorde avec les dates de Moyse : cette diversité devance toutes nos Histoires connues , & d'une autre part , ni les pyramides d'Egypte , ni les marbres d'Aron-del , ni aucun monument qui porte un caractère de vérité , ne remonte au-dessus. Ajoutons ici que la réunion du genre humain dans la Chaldée avant la dispersion des Colonies , est un fait très-conforme à la marche qu'elles ont tenue : tout part de l'Orient , les Hommes & les Arts ; tout s'avance peu-à-peu vers l'Occident , vers le Midi & vers le Nord. L'Histoire montre des Rois & de grands établissemens au cœur & sur les côtes de l'Asie ,

lorsqu'on n'avoit encore aucune connoissance d'autres Colonies plus reculées : celles-ci n'étoient pas encore , ou elles travailloient à se former. Si les peuplades Chinoise & Egyptienne ont eu de très-bonne heure plus de conformité que les autres avec les anciens habitans de Chaldée , par leur inclination sédentaire , par leurs figures symboliques , par leurs connoissances en Astronomie , & par la pratique de quelques beaux Arts , c'est parce qu'elles se sont tout d'abord établies dans des Pays extrêmement bons , où n'étant travaillées ni par les bois , qui ailleurs couvroient tout , ni par les bêtes qui troubloient tous les établissemens à l'aide des bois , elles se sont promptement multipliées , & n'ont point perdu l'usage des nouvelles inventions. La haute antiquité de ces trois peuples , & leur ressemblance en tant de points , montre l'unité de leur origine & la singulière exactitude de l'Histoire sainte. L'état des autres peuplades fut fort différent de l'état de celles qui s'arrêterent de bonne heure dans les riches campagnes de l'Euphrate , du Kian & du Nil. Concevons ailleurs des familles vagabondes qui ne connoissent ni les lieux , ni les routes , & qui tombent à l'aventure dans un pays mille-

nable où tout leur manque. Point d'instrumens pour exercer ce qu'elles pouvoient avoir retenu de bon ; point de consistance ni de repos pour perfectionner ce que le besoin actuel pouvoit leur faire inventer. La modicité des moyens de subsister les mettoit souvent aux prises ; la jalousie les entre-détruisoit ; n'étant qu'une poignée de monde , un autre peloton les mettoit en fuite. Cette vie errante & long-temps incertaine , fit tout oublier. Ce n'est qu'en renouant le commerce avec l'Orient que les choses ont changé. Les Goths & tout le Nord n'ont cessé d'être barbares qu'en s'établissant dans la Gaule & en Italie. Les Gaulois & les Francs doivent leur politesse aux Romains. Ceux-ci avoient été prendre leurs loix & leur littérature à Athènes. La Grece demeura brute jusqu'à l'arrivée de Cadmus , qui y porta les Lettres Phéniciennes. Les Grecs enchantés de ce secours se livrerent à la culture de leur Langue , à la Poésie & au Chant. Ils ne prirent goût à la Politique , à l'Architecture , à la Navigation , à l'Astronomie & à la Peinture , qu'après avoir voyagé à Memphis , à Tyr & à la Cour de Perse. Ils perfectionnent tout , mais n'inventent rien. Il est donc aussi manifeste par l'histoire profane que par le récit



de l'Ecriture, que l'Orient est la source commune des Nations & des belles connoissances. Nous ne voyons un progrès contraire que dans des temps postérieurs où la manie des conquêtes a commencé à reconduire des bandes d'Occidentaux en Asie. «

» J'ai vu des hommes plus que suspects d'incrédulité, qui étoient singulièrement frappés ou embarrassés de l'*exacte correspondance qui se trouve d'âge en âge entre les différens récits de la Bible & l'état contemporain de la société*. Je les ai toujours trouvés inquiets ou ébranlés à proportion de ce qu'ils avoient d'érudition & de droiture dans l'esprit. . . .

» Le Géographique est assurément la partie de l'Ecriture la plus sèche, & où il y ait le moins de profit à faire pour les sentimens & pour la conduite. On peut dire cependant que cet article y est d'un prix inestimable, puisqu'il suffit pour constater la vérité des récits. Le Géographique met tout en ordre & rend la vérité palpable. Prenons le Pentateuque ou la Genèse seule. Voyons l'origine & les premiers progrès des Nations. Dans le récit de Moïse on trouve, je l'avoue, des lieux & des peuples que l'éloignement des temps a obscurcis. Mais de tout ce qu'il nomme, ce qui est

## 346 LES ÉGAREMENTS

encore reconnoissable dans des temps postérieurs, justifie la narration par une étendue de connoissances, qui prouvent ou l'inspiration, ou le secours d'une tradition fidele. Vous ne trouverez nulle part chez les Profanes une pareille exactitude. A tout propos on se voit dans la nécessité de leur reprocher les fables ou les méprises, &c. *Spettacle de la Nature*, t. 7. *La Préparation Evangélique*.

P A G E 309.

(i) *La matiere, le monde, toutes les parties du monde ont donc été créées.* Supposons la matiere éternelle : & qu'on se rappelle ici ce qui a été dit dans la quatrieme Lettre. Premièrement rien n'a pu agir sur elle, si elle est éternelle par elle-même : chacune de ses particules ne peut rien recevoir, ni rien communiquer, rien perdre, ni rien acquérir; parce que tout en elle & dans toutes ses parties est dès-lors nécessaire par sa propre essence. Rien ne pourroit donc être comme il est dans la nature. Secondement, si la matiere est éternelle par elle-même elle a dû être de toute éternité en mouvement ou en repos. Si elle a été en mouvement, est-ce par elle-même, ou par une premiere cause ? Par elle-même ? le mouvement lui seroit donc essentiel, la communica-

tion du mouvement de chaque partie de matiere impossible, l'idée même du repos contradictoire. Par une premiere cause ? Voilà donc au moins le mouvement créé en elle. Si elle a été éternellement en repos, on fera la même demande. Est-ce par elle-même ? Le repos lui seroit nécessaire & le mouvement impossible. Par une autre cause ? Vous la supposez donc indifférente, de sa nature, au mouvement ou au repos : & puisqu'elle est sortie du repos pour être mue, voilà donc encore une fois une cause créatrice du mouvement dans la matiere.

Qu'on y fasse attention ; ceux qui ne veulent pas admettre une création dans le temps, seront toujours forcés, en remontant aux vrais principes, de l'admettre dans l'éternité, ce qui implique contradiction, puisque c'est supposer dans l'éternité la production d'une chose déjà produite.

Ce qui effraye l'imagination, c'est ce quelque chose sorti de rien : mais il faut observer que ce n'est pas avec rien ou par rien qu'il en est sorti, dès que vous reconnoîtrez une premiere cause, une puissance infinie, qui renferme dans sa fécondité le pouvoir de créer. Or pour sauver toutes les absurdités qui suivent de l'éternité de la matiere, il faut bien

admettre cette première cause , distinguée de la matière , intelligente & libre , existant par elle-même , & ayant par sa nature le pouvoir infini de créer , & la liberté de créer ou de ne créer pas , de le faire dans un temps ou dans un autre , & de la manière qu'il lui a plu de choisir entre toutes les autres.

P A G E 310.

( k ) *La raison toute seule nous rappelle donc à la création du monde , à la création du premier homme.* » Permettons un moment à ceux qui ne veulent point voir l'action de Dieu dans la nature , ou qui n'y veulent que le mouvement une fois imprimé ; permettons-leur de former la terre de telle façon qu'ils jugeront à propos : donnons-leur une matière abondante , un mouvement circulaire , une durée toute aussi grande qu'ils voudront : qu'ils choisissent ou des loix de Descartes ou de celles de Newton. Voilà la terre formée selon leurs idées. Mais cette terre est nue , je n'y vois ni verdure ni habitans. Qu'on mette ici en œuvre toutes les loix & toutes les combinaisons des mouvemens : cette terre ne sera jamais qu'un désert affreux. Si la moindre plante y monte , si le moindre ver y rampe , c'est à une intelligence , c'est à une volonté parti-

culière qu'il en faut rapporter la structure & l'action. Le mouvement qui ne peut construire les anneaux & les entrailles de ce ver , ni les organes de cette plante , pourra-t-il donc ordonner une terre & la rendre habitable ? pourra-t-il en proportionner les différentes couches aux besoins de ses habitans ; lui départir sa juste mesure d'air , d'eau & de feu ; la placer à un tel point de distance à l'égard du soleil , qu'elle ne soit ni glacée par trop d'éloignement , ni brûlée par une proximité trop grande ? Si les plantes & les habitans de cette terre y sont introduits par des volontés spéciales , peut-on douter que la même sagesse qui a créé les plantes & les animaux , ne leur ait préparé , par une volonté aussi expresse , un terrain propre , & une demeure conforme à leurs besoins ? Cette terre , si elle étoit composée selon les idées des Philosophes , assembleroit autour d'un centre commun plusieurs couches de matière rangées l'une sur l'autre , selon leur pesanteur spécifique , c'est - à - dire , les plus pesantes par-dessous , & les plus légères par-dessus. Mais elle seroit sans utilité , parce qu'elle seroit sans organes. Point d'atmosphère dont elle pût ressentir tour-à-tour la pesanteur & le ressort. Point de diversité dans la couche

## 350 LES ÉGAREMENS

extérieure pour se proportionner à la diversité des graines. Point de bassin creusé pour être le réceptacle du sel & des eaux, si nécessaires à la fécondité de la surface. Point de montagnes pour recueillir l'évaporation de la mer, & pour précipiter de haut les fleuves sur les plaines. Point de corps d'arènes préparés pour contenir long-temps les eaux des fontaines. Point de corps de glaise pour soutenir & arrêter les eaux dans les arènes. Point d'eaux souterraines pour véhiculer de côté & d'autre le sel, le bitume, le sable, le limon, le vitriol, le mercure & les souffres, dont la dispersion, le concours & la fermentation pourront former ensuite, ici des eaux minérales, ou des bains chauds; là des pierres précieuses; ailleurs des pierres à bâtir, & peut être des métaux. Comment se persuadera-t-on qu'une mécanique & des opérations si supérieures à toutes nos connoissances se pourroient exécuter dans les croûtes massives de notre soleil obscurci? Cette terre philosophiquement construite ne sera donc propre à rien, & l'appareil merveilleux des organes de notre globe démontre non une croûte, une tache, ou un accident arrivé dans la nature, mais une création expresse & un arrangement plein de desseins & de pré-

cautions. Le spectacle de la nature est donc sur ce premier point parfaitement d'accord avec le récit de Moïse. « *M. Pluche. L'Usage du Spectacle de la nature*, à la fin du troisieme volume.

» Notre terre, dit-on, est peut-être une masse détachée d'un corps céleste, ou le résultat d'une de ces taches que les Astronomes observent sur le disque du soleil, lesquelles ont pu se détacher & former de nouvelles planètes. . . . Réfutons cette conjecture en passant, ne fût-ce que pour montrer le danger de prendre pour guide son imagination dans la carrière des vérités géométriques. Il a été démontré par Newton qu'un corps détaché par une force de projection d'un autre corps, qui l'attire suivant les règles de la gravitation connue, décrit dans son mouvement une de ces courbes qu'on nomme sections coniques. Ainsi ce même corps doit nécessairement, en vertu des loix de la pesanteur, retomber dans sa première révolution, sur la surface de l'autre. Si donc notre globe s'étoit détaché de quelque corps céleste pour être lancé dans l'espace, il seroit retombé sur ce même corps, & ne feroit point autour du soleil la révolution dont nous sommes les

### 352 LES ÉGAREMENS

témoins & les admirateurs. Un boulet , parti de la surface de la terre , avec une force quelconque , & sous tel angle que l'on voudra , fera obligé d'y retomber , en vertu de la gravitation. Mais si un canon étoit supposé élevé au-dessus du globe , & que le boulet partît de cet endroit , il est certain qu'il tourneroit autour de la terre sans retomber , & qu'il passeroit , dans chaque révolution , par le point dont il étoit parti. Il en est de même par rapport à notre terre & au soleil. Puisque les observations prouvent qu'elle décrit une ellipse autour de cet astre , il s'ensuit que depuis que le monde a existé , elle a toujours été dans un point de son orbite actuelle , sans quoi aucune loi de la nature n'auroit pu l'y placer. Ceci sert à prouver en même-temps que la nature d'un système planétaire n'admet point d'arrangement successif , & que dès le commencement tout a dû être dans le même ordre que nos yeux voient actuellement dans l'univers. \*

\* Une autre hypothèse , . . . mais qui n'a

---

\* C'est aussi la remarque importante que fait M. Dionis du Séjour , de l'Académie des Sciences , dans son *Essai sur les Comètes* : « Tout lui paroît porter l'empreinte d'un arrangement primitif aussi ancien que l'univers. » Voyez les *Sections huitième & neuvième*.



jamais pu partir d'une tête un peu remplie de connoissances astronomiques , c'est celle par laquelle on supposeroit qu'une planete principale , comme notre terre , pourroit être une comete déplacée. Je prie celui qui l'a inventée de me dire qu'est-ce qui auroit pu détourner cette comete d'une orbite , dont les loix sont aussi fixes & aussi constantes que celles des orbites de toute autre planete ? On voudroit sur-tout savoir ce que seroit devenu le corps qui l'auroit déplacée. Veut-on nous ramener à ces temps d'ignorance & de crédulité , où les cometes étoient regardées comme les chevaliers errans de l'espace , & où l'on croyoit leurs mouvemens affranchis de ces loix immuables , qui conservent l'ordre de l'univers ? « *Réflexions philosophiques sur le Systême de la Nature , par M. Holland , premiere partie , chap. 6.*

(1) *Ces plantes étrangères , empreintes sur des pierres , médailles toujours subsistantes du déluge universel , &c.* Voici ce que dit M. de Fontenelle dans l'*Histoire de l'Académie* , & ce que cite d'après lui M. de Buffon , *Hist. Nat. Théor. de la Terre* , t. 1. » Toutes les plantes gravées dans les pierres de Saint-Chaumont ,

» sont des plantes étrangères ; non-seulement  
 » elles ne se retronvent ni dans le Lyonnois ,  
 » ni dans le reste de la France , mais elles ne  
 » sont que dans les Indes Orientales & dans  
 » les climats chauds de l'Amérique. Ce sont  
 » la plupart des plantes capillaires , & souvent  
 » en particulier des fougères ; leur tissu dur  
 » & ferré les a rendues plus propres à se graver  
 » & à se conserver dans les moules autant de  
 » temps qu'il a fallu. Quelques feuilles des  
 » plantes des Indes , imprimées dans des  
 » pierres d'Allemagne , ont paru étonnantes  
 » à M. Leibnitz : voici la même merveille in-  
 » finiment multipliée ; il semble même qu'il  
 » y ait à cela une certaine affectation de sa  
 » nature ; dans toutes les pierres de Saint-  
 » Chaumont on ne trouve pas une seule plante  
 » du pays.

» Il est certain , par les coquillages des  
 » carrières & des montagnes , que ce pays ,  
 » ainsi que beaucoup d'autres , a dû autrefois  
 » être couvert par l'eau de la mer ; mais com-  
 » ment la mer d'Amérique , ou celle des Indes  
 » Orientales , y est-elle venue ?

» On peut , pour satisfaire à plusieurs phé-  
 » nomènes , supposer avec assez de vraisem-  
 » blance que la mer a couvert tout le globe

de la terre , mais alors il n'y avoit point de plantes terrestres , & ce n'est qu'après ce temps-là , & lorsqu'une partie du globe a été découverte , qu'il s'est pu faire des grandes inondations qui ont transporté des plantes d'un pays dans d'autres fort éloignés. »

Mais quelle inondation que celle qui envoie la mer des Indes Orientales ou celle d'Amérique , jusqu'au sein de la France ! & si l'on peut admettre une pareille supposition , quoiqu'elle n'ait pour elle aucune sorte de preuves , de fondement & d'autorité , quoiqu'il n'en reste aucune tradition dans l'esprit des hommes , quoique l'Histoire ne nous offre aucun exemple , autre que le déluge , ni la terre aucun vestige d'une si prodigieuse révolution , quoiqu'elle soit d'ailleurs si contraire aux loix que la sagesse du Créateur a prescrites au plus terrible élément , & d'après lesquelles il s'éloigne peu de ses bords , lors même que par quelque tremblement de terre , quelque éruption soudaine , il les franchit ; ne valoit-il pas autant , ne valoit-il pas mieux reconnoître un déluge universel , qui nous est garanti par les Livres les plus dignes de notre croyance , & par la plus respectable autorité , qui a pour lui la tradition la plus ancienne & la plus uni-

universellement répandue parmi les Nations, qui est confirmé par tant de monumens physiques, & qui rend bien mieux raison que tous les systèmes, des faits qui nous étonnent ?

C'est ainsi, par exemple, que le déluge explique bien simplement ce qui, dans le système de M. de Fontenelle, ne peut s'expliquer avec quelque sorte de vraisemblance; & ce qui, dans celui de l'illustre Auteur de l'Histoire Naturelle, est absolument inexplicable. En effet, comme l'observe M. l'Abbé de Lignac, dans l'hypothèse de M. de Buffon, selon laquelle l'eau a d'abord couvert tout le globe, & ensuite creusé un bassin & élevé des montagnes, on ne peut pas dire que les flots de la mer, en formant le terrain de Saint-Chaumont, en l'élevant au-dessus du niveau actuel de la mer, y aient porté des plantes & des feuilles des Indes. La terre, sous ce volume immense d'eau dont M. de Buffon l'enveloppe, pouvoit-elle produire des arbres, des plantes terrestres, de ces espèces de végétaux, en un mot, qui ne viennent qu'autant qu'ils trouvent un air libre, où ils puissent s'étendre ? On ne peut prêter une prétention aussi bizarre à un aussi grand

» Physicien. Cependant le fait est vrai ; on  
 » trouve dans nos Contrées des plantes &  
 » des feuilles des Indes moulées dans nos  
 » pierres. M. de Buffon conviendra que la  
 » mer les a apportées , & les a enveloppées  
 » dans un suc pierreux. D'où je conclus que  
 » s'il est vrai , d'une part , que les rochers où  
 » l'on trouve des coquillages & d'autres pro-  
 » ductions marines , prouvent nécessairement  
 » qu'ils ont été faits par l'élévation de la mer  
 » jusqu'à 1000 toises pour le moins au-dessus  
 » du niveau qu'elle a présentement ; les feuilles  
 » d'arbres , les plantes dont parle M. de Fon-  
 » tenelle , prouvent aussi invinciblement  
 » qu'avant que la mer s'élevât à ce point ,  
 » les terres avoient été découvertes & avoient  
 » produit des arbres & des plantes. Ce qui  
 » s'accorde parfaitement avec l'Histoire du  
 » Déluge , & point du tout avec l'Histoire  
 » Naturelle de M. de Buffon. « *Lettres à un  
 Américain , troisieme Lettre.*

A l'égard des difficultés que notre respec-  
 table Académicien semble opposer au déluge ,  
 l'Auteur des Lettres que nous venons de citer ,  
 prouve très-bien qu'elles ont lieu dans son  
 système , & qu'il s'y en rencontre de plus  
 grandes encore , avec cette différence que

### 358 LES ÉGAREMENS

celles qui concernent le déluge rapporté par Moïse, trouvent leur solution dans les causes surnaturelles qu'il a plu à Dieu d'employer, au lieu que M. de Buffon ne peut répondre que par des causes naturelles & insuffisantes aux objections qu'on lui fait. Par exemple, « nous concevons très-bien que rien n'a pu  
« empêcher Dieu de fournir la quantité d'eau  
« nécessaire pour couvrir les plus hautes montagnes, dès que nous savons qu'il a voulu  
« le faire, & que rien aussi n'a pu l'empêcher  
« de la supprimer; au lieu que M. de Buffon  
« ne peut se servir que des loix de la Physique pour submerger la terre sous un si prodigieux volume d'eau, & pour l'en délivrer;  
« & la nature ne lui fournit pour cela aucune  
« ressource. « Voyez la 3<sup>e</sup>. 4<sup>e</sup>. & 5<sup>e</sup>. Lettre.

I B I D.

(m) *Cet antique système, &c.* Ce système qu'expose ici M. de Valmont, d'après quelques anciens Philosophes, a été renouvelé de nos jours par l'Auteur de *Telliamed*, & par M. de Buffon qui l'a rendu encore plus séduisant: mais ce n'est après tout qu'un jeu d'esprit, orné de tous les charmes de l'invention, & de l'éclat le plus imposant de l'érudition & de la Philosophie. Je n'entrerais

point dans le détail des réponses qu'on y a faites, & qui s'appent tout cet ingénieux & brillant édifice par ses fondemens. On peut les voir dans les *Lettres à un Américain*\*, & on ne peut nier qu'il ne s'y rencontre sur cet objet, d'après les notions physiques les plus simples & les plus communes, des argumens sans réplique. On les retrouve aussi dans l'excellent Traité de M. Hook sur la Religion. Mais qu'il me soit permis de demander seulement ce que pouvoient être, & où étoient même dans cette hypothèse, l'homme, les oiseaux, les animaux purement terrestres, lorsque les eaux couvroient toute la face de la terre; & de quelle manière on les fait tous sortir d'un élément qui leur est si contraire? On connoît assez, par la struc-

---

\* Plus l'Ouvrage de M. de Buffon a fait à son Auteur un grand nom justement mérité, plus il est essentiel de se prémunir contre ce culte superstitieux qu'on n'est que trop porté à rendre aux grands hommes, & qui fait adopter dans leurs écrits l'erreur comme la vérité. Il seroit donc à souhaiter qu'on ne séparât point de l'*Histoire Naturelle* les Lettres que nous ne craignons pas de rappeler; elles y sont un supplément nécessaire: même en relevant des fautes, elles font appercevoir des beautés, & honorent un génie sublime, assez modeste pour convenir qu'il s'est égaré quelquefois, comme il veut être honné.

ture des animaux aquatiques & des animaux terrestres , pour quelle habitation la nature les avoit destinés ; & il n'est pas de Physicien si peu instruit , qui ne sache observer les différences essentielles que l'Auteur de cette nature toujours prévoyante & sage , a mises en eux pour cet effet.

PAGE 317.

( n ) *De quelque côté qu'on se tourne , il est donc plus naturel , plus raisonnable d'en revenir au récit de Moyse.* Sur la maniere dont le déluge a pu s'opérer , & sur les vestiges qui nous restent de cet événement , voyez M. Pluche , *Speſtacle de la Nature* ; tom. 3 , vers la fin.

Le déluge universel une fois admis d'après l'histoire & les monumens physiques , quelle voie plus naturelle encore que celle qu'indique Moyse pour la conservation du genre humain ; je veux dire , la construction de l'Arche qui sert de retraite à la famille du Juste , ainsi qu'aux différentes espèces d'animaux qui ne pouvoient à la rigueur être conservés par aucune autre voie ? Et comme le fait encore observer M. Pluche , » un nouveau trait de la confiance qu'avoit Moyse aux instructions qui conduisoient sa plume , est la hardiesse de

NOUS



nous donner la dimension de l'Arche où quelques paires de tous les animaux , devoient , avec leurs nourritures propres , se conserver pendant un an. La précision des mesures rapportées dans la Genèse est parfaite : 300 coudées de long sur 50 de large , avec 30 coudées de haut distribuées en 3 étages , ce qui donnoit l'avantage de 3 bâtimens chacun de 15 pieds de haut sur 75 de large , & de 450 pieds de long , tous trois posés l'un sur l'autre. Les monumens de la suffisance de ces mesures ne se doivent chercher que dans l'Histoire Naturelle & l'Arithmétique. Butheo , Wilkins & Pelletier , un des meilleurs Calculateurs que Rouen ait produits , ont examiné le nombre & la taille des animaux connus ; ensuite les places qu'il faudroit assigner à tant de paires de toutes les especes voraces , & aux brebis qui seroient nécessaires pour les nourrir pendant un an. Ils ont de même calculé ce qu'il falloit de place aux autres animaux & aux provisions qui leur convenoient , sans oublier les galeries & les facilités de l'accès de chaque loge. Le fruit uniforme de leurs différentes méthodes a été de prouver géométriquement que les dimensions marquées dans la Genèse étoient plus que suffisantes pour l'entretien &

(o) *Ce que je remarque dans toute l'Ecriture , &c.* On reproche à l'Ecriture sainte des expressions qui semblent marquer dans Dieu des passions semblables aux nôtres , des mouvemens & des opérations indignes de lui : *il se repent , il se fâche , il se venge , il endureit nos cœurs.* Mais il faut se souvenir aussi qu'après avoir donné dans mille endroits les idées les plus saines, les notions les plus exactes de la Divinité , il étoit naturel que l'Ecriture sainte parlât un langage humain & sensible à des hommes. Les lumières qu'elle fournit à la raison nous aident suffisamment à fixer le sens des termes , lors même que l'Auteur sacré parle à l'imagination ; & on ne se trompe pas plus à ces différentes expressions , à ces différentes images, qu'on ne se trompe à celles-ci , *le bras du Tout-Puissant , la face du Très-Haut , la gloire du Seigneur , le trône de sa gloire.*



## L E T T R E   X X X V I.

*Du Marquis à la Comtesse de Valmont.*

Tu veux , ma chere Emilie , que je regle ton goût , tes sentimens , ta conduite , sur l'usage des grands biens que tu possèdes , & tu penses que le Comte lui-même me saura gré de mes conseils sur un objet si délicat & si important.

Le rang que ton mari tient à la Cour , ses richesses & les tiennes , la juste nécessité où il est de s'en faire honneur , l'espece de rivalité de faste & d'éclat qui regne parmi les Courtisans & dans tous les états , les bienséances , en un mot , & le ton du siècle ; que dis-je ? l'intérêt , le bien réel de la société n'autorisent-ils pas de ta part , n'exigent-ils pas même une habitude de luxe & de somptuosité , des dépenses peut-être exorbitantes , mais qui , parce qu'elles sont aujourd'hui si communes , te deviennent en quelque sorte nécessaires ?

Sans doute , ma fille , il est des biens

féances d'état qu'on doit se faire un scrupule de violer. L'amour de l'ordre, le premier de tous les sentimens pour une ame bien née, la premiere de toutes les loix pour un esprit juste & bien fait, met chaque homme à sa place, fait garder à chacun sa dignité & son rang, conserve les vrais rapports des états & des choses, & porte par-tout la décence des coutumes, des sentimens & des mœurs. Ce qui, dans une condition plus obscure, seroit une vanité ridicule, & une affectation insupportable, devient noblesse, convenance & dignité dans un rang plus élevé; ce qui, habituellement, ou dans des occasions moins importantes, seroit folie & prodigalité, devient dans d'autres momens, dans des circonstances plus essentielles & des occasions d'éclat, magnificence, grandeur d'ame & générosité.

Mais cette sorte de convenance dans l'usage des richesses, n'est point le luxe sur la nature duquel tu desires si vivement d'être éclairée. Ici, mon Emilie, je me trouve arrêté dès la premiere notion que

je voudrois t'en donner. Qu'est-ce que ce luxe que tu dois te permettre ou te défendre, selon l'idée vraie que tu auras su t'en former ; le luxe, dont on a dit tant de mal autrefois, & dont on dit tant de bien aujourd'hui ? En faire l'éloge, en célébrer les avantages, c'est philosophie, c'est sagesse parmi les plus illustres partisans & dans ce siècle éclairé : en dégrader la nature avec les Sages de l'antiquité, en détailler avec eux les inconvéniens, en réprover comme le Législateur des Chrétiens les principes & les effets, c'est dans les uns, si l'on en croit les Philosophes de nos jours, le langage de déclamateurs insensés, de froids moralistes, qui ont censuré le luxe avec plus de morosité que de lumières ; c'est dans les autres l'aveuglement du fanatisme & de la superstition.

Eh, qu'est-ce donc encore une fois que le luxe envisagé par de si grands hommes sous des points de vue si différens ? Pour fixer nos idées par rapport à lui, n'en changeons pas, s'il se peut, la notion la plus commune, & commençons par fixer

le sens du terme qui sert à l'exprimer : peut-être ne dira-t-on plus que le luxe n'est qu'un mot sans idée précise, que le luxe n'est qu'un vain nom. Chaque chose a sa mesure : la nature a la sienne, qui est celle de nos besoins; la société a celle de l'état & du rang; la fortune a la sienne également, ce sont nos facultés. Passer cette mesure, c'est désordre, c'est abus. Cela posé, dans sa signification la plus générale, la plus universellement reçue, qu'entend-on par le luxe? Est-il l'usage simplement honnête & raisonnable, ou est-il l'abus des richesses? A-t-on voulu dire seulement, que celui qui s'y livre ne fait qu'user de son industrie & de son opulence, de manière à se procurer un bien-être plus réel? ou veut-on faire entendre par-là qu'il en use, plus pour l'ostentation que pour la décence, plus pour les excès de la mollesse que pour une utilité réelle, plus pour des goûts frivoles que pour des agrémens & une convenance honnête, & pour une juste nécessité?

Si j'interroge à cet égard, non l'esprit

de systême , mais l'opinion commune , qui seule a droit de fixer le sens des termes , la question sera bientôt décidée ; & de l'idée générale nous verrons sortir , ce me semble , cette notion exacte & précise ; le luxe est l'usage des richesses pour l'ostentation & la vanité , ou pour la recherche d'une excessive commodité \*.

C'est-là en effet ce que nous offrent

---

\* » Melon dit : *Le luxe est une somptuosité extraordinaire que donnent les richesses & la sécurité d'un gouvernement.* Cette définition arrondie paroît nette & comprendre tout , & cependant elle est contredite par le fait & par la morale. Par le fait , en ce que les regnes enragés de Caligula & de Néron ont été ceux du luxe à Rome , & non pas assurément ceux de la sécurité. Par la morale , en ce que justifier le luxe d'après cette définition , c'est célébrer les dissipations de Cléopâtre & d'Héliogabale. Or Melon étoit trop honnête homme pour avancer & soutenir cela. Tâchons donc de définir le luxe sans proscrire la dépense , & disons , plus mal sans doute , mais plus exactement : *Le luxe est l'abus des richesses. L'Ami des Hommes.*

tous les états, toutes les conditions, lorsqu'on dit que le luxe y regne; & l'abus est censé d'autant plus grand, que cette ostentation est plus marquée, que cette recherche des aises & des commodités est plus excessive, relativement au rang que nous tenons dans la société; à nos vrais besoins & à nos facultés.

Mais cet usage des richesses, ainsi entendu, cet abus qu'on en fait, peut-il être un bien? l'est-il par rapport au particulier? l'est-il du moins par rapport au corps entier dont nous sommes membres? La question, ainsi réduite à ses justes termes, ne souffre plus, je crois, de si grandes difficultés.

Regarderai-je comme un bien pour toi, ma fille, comme un bien pour chacun de nous, une ostentation de richesses qui, par une suite nécessaire, par une filiation inséparable du luxe, engendre & nourrit chaque jour l'insatiable cupidité, la dureté, l'orgueil, la jalousie, l'envie de paroître toujours davantage; & qui par-là même fait sacrifier un bien-



être réel à un éclat vain & chimérique, la douce & honnête liberté à une brillante & honteuse servitude, le repos de l'esprit & du cœur aux inquiétudes & aux tourmens de la vanité (a), les impressions touchantes de l'humanité & le cri de la nature à la soif de l'or & au desir de primer? Envisagerons-nous comme un bien, un air de faste & d'opulence qui, avec l'apparence des richesses, en ôte bientôt la réalité; qui fait contracter de jour en jour de nouvelles dettes, sans fournir en proportion des ressources, à moins qu'elles n'avilissent; qui fait céder une gloire solide & une vraie dignité à une décoration de théâtre & à un masque de grandeur; qui porte la désolation & la ruine dans une famille, sous prétexte d'en rehausser l'éclat & d'en faire valoir la noblesse; qui est cause que les liens les plus sacrés se relâchent, que les parens les plus proches paroissent étrangers les uns aux autres, qu'à moins d'une naissance illustre on rougit de porter le nom de ses pères, que les mariages sont mal

effortis , & deviennent tous les jours plus difficiles ? que dirai-je de plus ? faudra-t-il considérer comme un bien une recherche de commodités excessives , qui , par la nature même des choses , & par un enchaînement facile à saisir , augmente les besoins , retrecit l'esprit , dégrade le goût , énerve le courage , corrompt les mœurs ; & dès-lors multiplie les maux par les jouissances , & le mal-aise par les desirs ; rend l'existence plus pénible , en paroissant la rendre plus douce ; force toujours à se croire plus malheureux & plus indigent de ce qu'on n'a pas , qu'heureux & riche de ce que l'on a \* ; nous étourdit & nous enivre dans l'abondance , & nous laisse sans force & sans ressource dans les revers ; immole les vertus à l'aisance † , & l'honneur à la volupté ?

O ma fille ! il est donc vrai : si la multi-

\* » L'opulence est dans les mœurs , & non pas dans les richesses. « *M. de Montesquieu. Grandeur des Romains , chap. 10.*

† » En général , la plus sûre façon de ré-

placé des besoins enfante le contentement & la paix; si l'apparence du bonheur vaut mieux que le bonheur même, si un éclat fastueux, qui rapetisse nos idées & avilit nos sentimens, fait la grandeur (*b*); si c'est un bien qu'un raffinement de mollesse & de volupté, qu'un surcroît de plaisirs qu'on achete aux dépens des vertus & des mœurs \*; que dis-je? si la différence entre la vertu & le vice est une chimère; le luxe n'est qu'un nom, le luxe n'est point un mal.

Mais peut-il en être un à l'égard du particulier qui s'y livre, & être un bien

- » primer les vices, dit l'Auteur de Béliſaire,
- » est de restreindre les besoins. «

Quelqu'un a très-bien dit: » La nature des  
 » mande le nécessaire, la raison veut l'utile,  
 » l'amour-propre cherche l'agréable, & la  
 » passion le superflu. «

\* » Le libertinage est trop généralement  
 » reconnu pour être une suite nécessaire du  
 » luxe, pour que je m'arrête à le prouver, «  
 dit l'Auteur du trop fameux Livre de l'Esprit  
 ( Discours 11, chap. 15. )

pour la société toute entière ? Les membres peuvent-ils être mal sains & le corps en santé ? Est-ce un bien pour l'Etat que les distinctions soient pour les richesses & non pour le mérite ; que la honte ne soit plus dans les actions basses & viles , mais dans l'indigence ; qu'à force de vouloir se distinguer par un vain éclat , on ne distingue plus personne , & que tous les rangs soient confondus \* ? Est-ce un bien que l'esprit & le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens ( c ) ; que le faste étouffe l'honneur ( d ) ; que par la trop grande ardeur de jouir , avec du crédit & de l'opulence , tout soit censé permis ; que la timide innocence , pauvre & dénuée de secours , soit mise à l'enchère , soit vendue par des parens avides ou indigens , & soit sollicitée , soit achetée par le riche voluptueux ? Est-ce un

---

\* Il n'y a plus qu'une chose qui distingue aujourd'hui ; c'est l'honnêteté , la décence : & elle distingue beaucoup , car elle est devenue bien rare.

bien que la jeunesse du village apprenne à jouer la Comédie chez son Seigneur, s'ennuie de son travail, déteste sa pauvreté libre & tranquille, abandonne son hameau, & fasse bon marché de son honneur pour acheter des fontanges ? Est-ce un bien pour l'Etat que l'artisan soit à la merci du moindre caprice, du moindre dérangement dans les modes, & meure de faim, tandis qu'une autre classe d'artisans se nourrit & s'enrichit de son désastre ? Est-ce un bien que pour satisfaire à la vanité, que par une habitude de délicatesse, ou qu'enfin par le danger d'une misère plus grande, on craigne de multiplier le nombre de ses enfans ; que les Villes se dépeuplent sourdement, moins encore par la quantité d'hommes que le libertinage fait périr, que par ceux que le luxe empêche de naître ? Est-ce un bien que les campagnes soient désertes (e), parce que le bon-homme sera foulé ; parce que nous prendrons sur son nécessaire pour fournir à notre superflu ; parce qu'il paroîtra plus doux au fils du

villageois ruiné & avili d'étaler la riche & brillante livrée d'un roturier parvenu , que de tracer sans fruit & sans honneur le sillon pénible & vraiment honorable qu'avoient tracé ses peres; parce qu'enfin un petit nombre d'hommes avides , pour contenter leur faste & leur cupidité , acheteront presque seuls le produit de nos champs , exporteront au loin nos moissons , dépouilleront l'Etat de ce que la nature libérale prodiguoit également à tous , feront naître la disette au milieu de l'abondance (*f*) , & porteront la misère & la mort où les bénédictions du Ciel sembloient porter la fécondité , la vie & le bonheur ? Est-ce encore un bien qu'au sein de la mollesse les forces diminuent , les tempéramens s'affoiblissent , les constitutions changent & n'offrent plus dans la paix que de lâches & honteux Sybarites , & dans la guerre que des hommes énervés , sous des Chefs peut-être encore pleins de valeur (*g*) ? Est-ce un bien que dans la dépravation générale le flux de l'esprit suive celui des mœurs

& déprave le goût comme les sentimens, que l'esprit du patriotisme s'altère ; que l'intérêt particulier succede à l'amour du bien commun ( *h* ), qu'on ramene tout à soi & rien à l'Etat dont on fait partie, qu'on en trahisse la gloire, qu'on se joue du sort de ses concitoyens, & que chez les anciens peuples corrompus par le faste & l'amour des richesses, on ait vendu quelquefois les armées, les villes, les provinces, & sa patrie à prix d'argent ? Que fais-je enfin ? Est-ce un bien que les besoins, croissant avec l'industrie & le commerce, ils consomment, ils absorbent tous les fruits de l'une & tous les produits de l'autre ; ils épuisent l'Etat en paroissant le faire fleurir, &, après lui avoir donné un air de santé qui couvre une maladie réelle, ils le laissent obéré, languissant, affoibli, sans argent, sans crédit & sans ressources ? Car voilà, ma fille, tous les effets du luxe.

Pour éluder toutes ces vérités & mettre le luxe à couvert de ces justes reproches, on a dit, & c'est le tour le plus ingénieux

qu'on ait pu donner à sa défense ; « que  
 » le luxe ne faisoit qu'accompagner tous  
 » ces effets , mais qu'il n'en étoit pas la  
 » cause ; que cette cause de tant de maux  
 » étoit seulement dans les mœurs. « Mais  
 si des maux si grands , si des mœurs si  
 dépravées sont presque toujours à côté  
 du luxe , que penser d'un luxe qu'ac-  
 compagne pour l'ordinaire un si triste  
 cortège ? Mais ces maux ne tiennent-ils  
 pas évidemment au luxe comme une suite  
 naturelle & nécessaire , comme l'effet  
 tient à son principe ; & ne font-ils pas  
 à son égard des enfans légitimes que ne  
 peut désavouer leur pere ? Mais s'il est  
 vrai que les mœurs influent sur le luxe  
 & sur ses suites , avec quelle force pro-  
 digieuse , quelle rapide & funeste in-  
 fluence le luxe ne réagit-il pas sur les  
 mœurs ? On cite des exemples de quel-  
 ques nations où le luxe n'a pas toujours  
 eu de si tristes effets. Mais dans l'histoire  
 des faits , comme dans l'histoire naturelle ,  
 des exemples particuliers prouvent bien  
 peu contre des choses généralement re-



connues , ou parce que ces faits sont équivoques , ou parce que les circonstances sont différentes , que l'application des exemples n'est pas juste , & que les conséquences sont au moins incertaines. Hé ! que prouvent en effet quelques inductions particulieres contre l'autorité de tous les Législateurs ; contre celle de tous les Historiens & de tous les Philosophes , qui se sont montrés les observateurs les plus sages & les plus fideles ; contre la commune expérience de tous les siècles ?

On a dit » que le luxe n'étoit dangereux » que pour de petits Etats , & qu'il enrichissoit les Grands. « Mais ce que je t'ai montré , ma fille , des effets du luxe , est propre également à tous , & je ne sais si dans la comparaison , le principe contraire à celui que l'on veut établir ne seroit pas le moins opposé à la vérité. Quoi qu'il en soit , tous les grands Royaumes , si l'on en croit l'histoire , se sont perdus par le luxe.

» Le luxe , a-t-on dit encore , excite » l'industrie , anime les arts , fait circuler

» les especes , peuple les villes , & fait  
 » vivre une foule d'artisans. « Mais s'il  
 excite l'industrie (i) aux dépens des  
 mœurs; s'il anime les arts dans les choses  
 frivoles , & en dégradant le goût des ar-  
 tistes (k); s'il épuise tôt ou tard les es-  
 peces qu'il fait circuler (l); s'il dévaste  
 les campagnes pour peupler les villes que  
 bientôt il dépeuple à leur tour; s'il fait  
 des artisans inutiles & des valets aux  
 dépens de la classe nécessaire des labour-  
 reurs , & si de ces artisans il en fait mourir  
 de faim par le trop grand nombre , plus  
 qu'il n'en nourrit \* ; s'il ruine la No-  
 blesse pour la mettre de niveau avec les  
 modes & les caprices de ceux qui se font  
 enrichis par la finance ; s'il multiplie les  
 faillites , après avoir donné à un faste  
 arrogant le pain des créanciers; si pour  
 augmenter la fortune de quelques citoyens

---

\* » Le luxe peut être nécessaire pour don-  
 » ner du pain aux pauvres ; mais s'il n'y  
 » avoit point de luxe , il n'y auroit point  
 » de pauvres. « *M. Rousseau.*

il engendre dans l'esprit du grand nombre le goût & l'habitude des malversations & des crimes ; s'il a mille autres inconvéniens , qu'il seroit trop long de détailler : alors pour un Etat quelconque le luxe est-il un gain ? Ah ! je l'avouerai sans peine , le luxe donne pour quelques momens un air de force & de puissance , tandis que lourdement il mine , & qu'avec le temps il détruit. Cet air de vigueur qu'il prête ressemble à l'embonpoint d'un corps qu'engraissent des humeurs superflues , & qui manque de la chaleur nécessaire. Signe apparent de la vie & de la santé , il porte en lui le germe de la mort ( *m* ). Ce seront , si l'on veut , les richesses de l'agiot avec lesquelles l'Etat est bouleversé , & le particulier se retrouve plus pauvre qu'il n'étoit auparavant.

» Ce qui est luxe pour les uns , a-t-on  
 » dit enfin , ne l'est pas pour les autres ;  
 » ce qui est luxe pour nous cessera de  
 » l'être pour nos neveux : d'où il suit que  
 » le luxe n'est nulle part , ou qu'il est

» par-tout (*n*). « Quelle conséquence !  
Et ne s'enfuit-il pas au contraire qu'il y a  
donc en effet pour bien des personnes  
un luxe qui , à raison de l'état , des fa-  
cultés , des vrais besoins de circonstance  
& de bienséance , peut , dans des cas par-  
ticuliers , ne l'être pas pour un petit nom-  
bre d'autres ; qu'il y a des choses qui  
pendant un temps sont de luxe à l'égard  
de presque tout le monde ; qu'avec elles  
les besoins factices de presque tous aug-  
mentent ; & qu'avec elles en proportion  
le citoyen s'appauvrit.

Concluons donc , ma fille , & qu'il y  
a un luxe réel , & que rien n'est plus à  
desirer que le retranchement du luxe ,  
dont la nature est de croître toujours  
jusqu'au bouleversement de toutes les  
conditions & de la société toute entière.  
Mais à qui appartient-il de le retrancher ?  
A ceux qui ont l'empire sur l'opinion &  
sur les modes , qui ont le pouvoir de  
changer les mœurs , à qui il appartient  
de donner l'exemple , ... aux Grands ,  
pour le dire en un mot ; & comme ceux-c

dominant sur l'esprit du peuple, c'est le Souverain qui domine sur eux. C'est en attachant la honte au faste (o), les distinctions aux services réels, & l'honneur à la vertu \*, que le luxe tombe, que les mœurs se réforment, & que l'Etat lui-même reprend son ancienne vigueur.

Jusqu'ici, ma chere Emilie, je ne t'ai parlé que le langage de la raison, mais seroit-ce bien à toi que je négligerois de parler celui de l'Evangile & du sentiment ?

Le riche condamné par son divin Maître, ce riche voluptueux, fastueux & superbe, (car le faste, l'orgueil & la volupté vont ensemble,) étoit en même temps dur & impitoyable. C'est là encore l'effet du luxe. Il resserre le cœur (p), & lorsqu'il est question de subvenir aux besoins du pauvre, ne trouve jamais de

---

\* « Quand la vertu est honorée, elle  
« germe dans tous les cœurs. » M. de Marmontel.

superflu. Cependant c'est sur cela même qu'au tribunal du juste Juge, du Dieu des Chrétiens, nous ferons le plus sévèrement repris & condamnés. » Retirez-vous » de moi, dira-t-il au réprouvé : j'ai eu » faim, & vous ne m'avez pas donné à » manger; j'ai eu soif, & vous ne m'avez » pas donné à boire; j'ai été sans logement, & vous ne m'en avez pas procuré; j'ai été sans habits, & vous ne m'avez pas revêtu; j'ai été malade & en prison; & vous ne m'avez point visité : car je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez manqué de rendre ces soins au plus petit d'entre mes membres, vous avez manqué de me les rendre à moi-même \*. « L'insensé, il a refusé de placer dans le Ciel les biens qu'il possédoit sur la terre, & pour de vains plaisirs qui passent comme l'ombre, pour un faux éclat d'un moment, il s'est préparé des regrets éternels.

---

\* Matth. 25.

Tu as des richesses : eh , ma fille , avec un cœur tel que le tien , serois-tu donc embarrassée sur l'usage qu'on en peut faire ? N'y a-t-il pas des malheureux \* ? De tous les traits de ressemblance avec l'Être suprême , le plus flatteur pour l'homme est d'être bienfaisant. Mais le luxe empêche presque toujours de le devenir autant qu'on devroit l'être ; il absorbe tout le patrimoine des pauvres.

---

\* Un homme qui pleure , un homme qui souffre & qui a besoin , . . . . quel objet pour un cœur bien fait ! Et ne donneroit-il pas tout l'or du Nouveau Monde , s'il l'avoit , pour sécher une seule larme d'un infortuné ?

» Ah ! sans doute ( diront ces ames de bête , qui ne savent que dissiper ou qu'amasser , qui du moins , avec un revenu considérable , jouent le sentiment & se croient charitables pour de petits biens qu'elles auront faits. ) » sans doute il est juste , il est doux » d'assister les semblables , & on le fait bien » quelquefois ; mais , ce qui empêche d'en » faire davantage , c'est qu'on y est si souvent

Pour toi , ma fille , je t'ai toujours connue trop sensible à leurs peines , pour croire aisément que tu pusses consentir à donner au faste ou à la mollesse ce que tu dois à leur indigence. Eh , n'est-ce pas toi que j'ai vue tant de fois , n'ayant que Dieu pour témoin & ton père pour guide , porter dans les réduits les plus obscurs la consolation & l'abondance ; changer en larmes de reconnoissance & de joie , les larmes ameres de l'opprobre & de la douleur ; forger le malade , qui maudissoit sa misère , de rétracter ses murmures & de lever encore vers le Ciel ses mains tremblantes pour le bénir ; rendre à la mère languissante & désolée la santé & son fils , qui , faute de secours , expiroit

---

ne trompé. « Hélas ! quand on est opulent , le plus grand risque qu'on ait à courir , n'est pas de faire de bonnes œuvres en faveur de ceux qui n'en ont pas besoin ; mais c'est d'en manquer une seule qui eût été nécessaire. Eh , après tout , quelle bonne action ne profite pas à celui qui la fait ? »



sur son sein ; arracher à une infâme prison un chef de famille , qui , sans reproche devant Dieu , n'avoit à rougir devant les hommes que d'une dette qu'il n'avoit pu s'empêcher de contracter , rendre leur état & la vie à des familles honnêtes , qui préféreroient la mort à la honte & à la mendicité ; les leur rendre , en respectant leur secret , en respectant leur malheur : car enfin quel respect ne doit-on pas aux malheureux !

O ma chere Emilie ! comment y a-t-il des riches qui ne connoissent pas le plaisir si touchant & si pur de faire germer dans des cœurs sensibles la joie & le bonheur ? Comment ne se regardent-ils pas comme chargés par état de tous les indigens qu'ils peuvent secourir \* ? Ah ! vou-

\* « On se plaint de la rareté des hommes ; c'est la dureté du riche qui les tue. »  
*Conseils de l'Amitié.*

« Le luxe , dit M. d'Alembert , est un crime contre l'humanité , toutes les fois qu'un seul membre de la société souffre ,

Ilons-nous qu'il n'y ait point de malheureux parmi nous ! Eh, qui auroit l'ame assez mal faite pour ne le pas vouloir ? Que chaque famille aisée adopte une famille pauvre ; que celle qui l'est davantage en adopte plusieurs ; qu'au lieu de se livrer aux dépenses somptueuses , à celles qui ont pour objet des choses vaines & futiles , elle se dépouille , en faveur de cette famille qu'elle aura adoptée , d'une partie de son superflu ; qu'elle l'aide de ses conseils & de sa protection ; qu'elle lui ménage des ressources par son crédit ; qu'elle agisse & fasse des démarches en sa faveur. Elle jouira de la douce satisfaction de voir une famille entière ressuscitée par ses soins ; elle fournira à l'artisan qui en est le chef des instrumens

---

« & qu'on ne l'ignore pas. Qu'on juge de-  
 « là combien peu il y a d'occasions & de  
 « gouvernemens où le luxe soit permis , &  
 « qu'on tremble de s'y laisser entraîner , si  
 « on a quelque reste d'humanité & de jus-  
 « tice. » *Mélanges* , &c. t. 4.

pour son travail ; elle sauvera du danger l'innocence de tendres enfans qui se seroient perdus par la misere ; elle favorisera la naissance & l'accroissement de leurs foibles talens. Et qu'on ne s'effraye pas de ce qu'il en coûteroit pour une si belle œuvre. Non-seulement on est bien payé au fond de la conscience du bien que l'on fait dans une pareille adoption par l'extrême plaisir qu'on éprouve en le faisant ; mais cette adoption se maintient à moins de frais qu'on ne pourroit le croire. Lorsqu'on se charge d'une famille où tous les membres travaillent , il faut peu de chose pour rendre leur travail suffisant à leur entretien ; & il en reste encore assez à des ames bienfaisantes pour porter ailleurs & étendre plus loin leur libéralité.

Que le riche fasse plus encore ; qu'il fasse oublier la source souvent impure de ses richesses & de son opulence , en élevant des monumens au bien commun , car c'est ici qu'on ne sauroit mettre trop de grandeur & d'éclat. Qu'il fasse construire , ou qu'il prenne soin d'orner des

édifices publics, qu'il répare & embellisse nos routes, qu'il relève nos temples, qu'il donne de la majesté au culte, qu'il dote des vierges, qu'il enrichisse sa patrie : eh, ma chere Emilie, toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe ? & les doux fruits qu'on en retire par l'estime de ses concitoyens, par sa propre estime, ne valent-ils pas bien les plaisirs (9) ? O ma fille ! pour penser ainsi tu n'as jamais eu besoin que de ta piété & de ton propre cœur ; & qu'heureux sont ceux dont toute la philosophie n'est que la religion & le sentiment !

## N O T E S.

P A G E 369.

(2) *Et qui dès-lors fait sacrifier... le repos de l'esprit & du cœur aux inquiétudes & aux tourmens de la vanité. Mais encore, quel avantage, pour le dire en passant, que celui que nous perdons, en sacrifiant la simplicité des mœurs au luxe & à la vanité ! Cette ai-*

mable simplicité qui rend si touchante & si respectable la conduite de ceux , qui , jusques dans la dépravation générale , ont su la conserver , n'est plus dans nos usages. Les modes ridicules l'ont fait disparaître de presque toutes les sociétés. Elle y faisoit régner autrefois l'enjouement , la confiance & la franchise : maintenant on n'y trouve plus que de la contrainte , un air gêné , un rire affecté : on se regarde , on s'observe , on se mesure des yeux ; entre femmes sur-tout , on est dans un état de guerre presque continuel. Celle dont la parure est la plus élégante devient l'objet de la folle envie de toutes les autres : après avoir passé quatre ou cinq mortelles heures , & quelquefois davantage , à se faire martyriser \* pour l'amour de la vanité , que l'on rencontre par malheur une coëffure plus élégante , une nouvelle mode , ce n'est plus dès-lors que dépit , humeur , emportement ; on boude son mari , ses enfans ;

---

\* Par un Coëffeur s'entend ; car aujourd'hui , en dépit de toute pudeur & des intérêts de tant de personnes du sexe qui ne savent plus à quoi s'employer pour vivre honnêtement , les Coëffeurs , les Accoucheurs , les Tailleurs ou Faiseurs de Corps , les Maîtres de Musique & d'Instrumens , les hommes en un mot sont seuls en usage auprès des femmes : & que d'inconvéniens , plus communs & plus réels qu'on ne pense , accompagnent celui-là !

### 390 LES ÉGAREMENS

on s'irrite contre les domestiques ; on est désolé du triomphe d'une rivale & de l'éclipse qu'on vient de souffrir. Que de petitesse , que de misère ! Et ces êtres-là ont-ils une ame ?

Convenons cependant qu'il y a plusieurs sortes de luxe indépendamment de celui des modes & de la coquetterie. La dévotion même a le sien ; & ce n'est pas peu de chose qu'un luxe dévor , qui accompagne assez volontiers l'air & le ton de la réforme , rend la prudence plus maniérée encore , & s'accommode merveilleusement avec une certaine affiche d'opinion & de parti.

O simplicité ! simplicité ! quel heureux siècle te verra naître dans nos opinions , nos goûts & nos coutumes ! Par-tout hélas ! une noble simplicité sied si bien.

P A G E 371.

( b ) *Si un éclat fastueux . . . fait la grandeur , &c.* Les gens en place , qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte , ne cessent de dire que leur rang , pour imprimer le respect , a besoin d'être revêtu de pompe & de magnificence ; & en effet , c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps ; mais c'est une raison de plus pour

écarter cet appareil qui déguise & confond les hommes. Quand la vertu se présentera dans les places éminentes, comme l'athlète dans l'arène, on l'y distinguera bien mieux à sa force & à sa beauté; & si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir. « *M. Marmontel.*

(c) *Est-ce un bien que l'esprit & le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens ?*  
 » Le luxe qui dispose l'esprit à recevoir les funestes impulsions, l'affoiblit. Qu'on en juge même par ses délassemens; qu'on lise les brochures, qu'on voie les spectacles, on y découvrira le type de cet affoiblissement de l'esprit qui travaille pour les semblables. Plus rien qui tienne du noble & du grand; colifichets & enfances dans le fonds, pointes & saillies dans la forme & dans le stile; tel est le fruit de l'affaïssement d'esprit dans une Nation. Il porte sur tout, il abâtardit tout; & les hommes réfléchis, qui ne peuvent nier le fait à cet égard, vont, faute d'en avoir étudié le principe, en chercher la cause dans une prétendue dégradation arrivée dans la masse physique, tandis qu'il n'en est point d'autre que le déran-

gement dans les mœurs, qu'on appelle luxe. Je dis encore qu'il affaîsse l'ame en portant son ambition vers des objets bas, &c. *L'Ami des hommes*, t. 2, chap. 5.

## . I B I D.

(d) *Que le faste étouffe l'honneur, &c.*  
 » Je l'ai dit ailleurs, le sel doit entrer dans tous les mets, l'honneur dans toutes les professions ; mais l'honneur ne subsistera jamais qu'avec la vergogne & la modestie. Le luxe est l'ennemi juré de celles-ci ; aussi l'est-il de l'honneur, & il n'en faut plus attendre d'aucune espèce où le luxe regnera. J'ai dit encore qu'il avilit le cœur en l'endurcissant ; j'aurois mieux fait de dire qu'il l'étouffe. . . . J'ai dit que le luxe réduisoit tous nos appétits à la soif de l'or. . . . J'ai pu jadis aimer mon pere exclusivement à tous autres ; l'aimer, non pour lui, mais, parce que je savois qu'il m'aimoit comme son bien, & que cet amour, exigeant à l'extérieur, m'étoit commode au fond, parce que je pouvois m'y fier, parce que son conseil m'étoit bon, & que son expérience m'appartenoit. . . . Tous ces motifs étoient au fond ceux d'un cœur impregné de la lie de l'intérêt, & indignes



de la pureté primitive de la portion d'être spirituel que j'ai reçue des mains du Créateur ; mais tels qu'ils étoient , mon pere en profitoit dans le fait , la société & ma famille par l'exemple. L'intérêt sordide est venu déranger cet ordre apparent. Mon pere , dont je dévorais la succession comme un bien trop long-temps retenu , tarde trop à mourir ; l'impatience me fait appercevoir qu'il me doit compte du bien de ma mere ; je l'attaque , il se défend ; l'indignation se joint à la douleur de me voir échapper à sa dépendance ; je hâte ses jours & j'en deshonne la fin en faisant retentir les Tribunaux du fruit de ses injustices ; je scandalise la société ; je donne à mes enfans l'exemple qu'ils transmettront à leurs neveux , & les regardant d'avance comme ennemis , j'établis hautement le principe qu'il faut ici-bas travailler pour son propre bonheur , & je le mets en pratique en plaçant une partie de mon bien à fonds perdu. Ce fait allégué n'a que trop d'exemples chez les peuples abandonnés au luxe ; je puis me dispenser de parcourir les autres ordres de lieux de la société. Qu'attendront des freres , d'un fils parricide ? des parens , d'un frere dénaturé ? des amis , d'un parent insensible ? le Prince ,

l'Etat & la société, d'un homme qui n'a ni parens ni amis dès qu'il s'agit de son intérêt ?  
*L'Ami des Hommes*, ibid.

(e) *Est-ce un bien que les campagnes soient désertes, &c.* » A mesure que l'industrie & les arts lucratifs s'étendent & fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés ; d'où il arrive que le cultivateur, méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans la ville le pain qu'il y devoit porter. Les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens, devenus mendiants ou voleurs, & destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effort réel qui résulte des progrès de l'industrie & du luxe ; telles sont les causes sensibles de toutes les misères, où l'opulence précipite enfin les Nations les plus admirées : c'est ainsi que l'Etat s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit & se dépeuple d'un autre, & que les plus puissantes Monarchies, après bien

des travaux pour se rendre opulentes & désertes , finissent par devenir la proie des Nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir. « M. Rousseau.

Voyez aussi sur cette matière *les Entretiens de Phocion* , un des plus vrais , & à tous égards , un des meilleurs ouvrages de politique qui aient paru de nos jours.

( f ) *Feront naître la disette au milieu de l'abondance , &c.* Voilà en effet tout ce que nous ont valu les savans Traités de nos Philosophes sur l'agriculture : après qu'ils ont fait tant de mal , que leurs auteurs en réparent donc , s'il se peut , les suites ; & pour apprendre à démentir ou à modifier leur système , qu'ils aillent dans nos campagnes , qu'ils parcourent nos provinces , & qu'ils voient des familles entières , sans pain pendant des trois & quatre jours , mourir , ou d'inanition , ou d'excès de nourriture , au moment où ce pain leur est rendu. Quel tableau pour des cœurs sensibles ! si cependant le luxe & une stérile philosophie laissent encore quelque place au sentiment.

## I B I D.

(g) *Que des hommes énervés, &c.* n Une armée sôbre a des ailes ; le luxe énerve & appelantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans & du dehors ; la prodigalité les épuise & n'en laisse aucune au besoin : elle entraîne la dévastation , la famine , l'épouvante & la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris : le courage leur reste , mais les forces leur manquent : l'ennemi qui fait les fatiguer , n'a pas besoin de les vaincre , & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats. « *M. Marmontel.*

## PAGE 375.

(h) *Que l'intérêt particulier succede à l'amour du bien commun , &c.* » A des gens à qui il ne faut rien que le nécessaire , il ne reste à desirer que la gloire de la Patrie & la sienne propre. Mais une ame corrompue par le luxe a bien d'autres desirs : bientôt elle devient ennemie des loix qui la gênent , &c. « *De l'Esprit des Loix , L. 7 , c. 2.*

(i) *S'il excite l'industrie , &c. » Il est trois sortes d'industrie : celle qui pourvoit à la nécessité est la première : celle qui sert à l'aïssance & à la décoration , la seconde : celle enfin qui satisfait la recherche & la curiosité , est la dernière. Or , je soutiens que le luxe n'a d'influence qu'en faveur de celle-ci. En effet , est-ce au luxe que nous devons l'agriculture , les moulins à eau & à vent , &c. ? Est-ce au milieu du luxe que les Hollandois ont appris à gagner du terrain sur la mer , & à couvrir de moissons les parvis du palais d'Amphitrite ? Est-ce aux recherches du luxe qu'ils doivent l'invention des écluses & des canaux ; qu'on doit ailleurs l'art de la construction des navires , les citernes , que fais-je ! toutes les inventions de l'industrie humaine , qui ont , pour ainsi dire , changé la face de la terre ? &c. » *Ami des Hommes , t. 2 , c. 5.**

I B I D.

(k) *S'il anime les arts dans les choses frivoles & en dégradant le goût des Artistes , &c. » A l'égard des beaux Arts , il est impossible qu'ils ne dégénèrent , dès que le goût*

# 398 LES ÉGAREMENS

de la recherche prend le dessus. En effet, en tout genre, le vrai beau est simple, autant que noble & élevé : il est à un point fixe & marqué, par-delà lequel on le gâte ; & toutes les fois que les Artistes, en quelque genre que ce puisse être, ont voulu enchérir sur la vraie beauté, la charger d'ornemens, l'embellir par les détails, & la rendre susceptible de leur prétendue élégance, ils l'ont défigurée & bientôt rendue méconnoissable. C'est cependant à quoi le goût de la nouveauté force les Artistes, &c. « *Ibid.*

## I B I D.

(1) *S'il épuise tôt ou tard les espèces qu'il fait circuler, &c.* Le commerce du luxe, dit l'Auteur du Livre de l'*Esprit*, donne aux Nations opulentes la facilité de contracter des dettes dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les peuples d'impôts onéreux. . . . L'abondance d'argent que le luxe attire, dit encore le même Auteur, en impose d'abord à l'imagination. Cet Etat est pour quelques instans un Etat puissant ; mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est ; comme le remarque

M. Hume , qu'un avantage passager. Lorsque par la beauté de ses manufactures une Nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins , il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit baisser chez ces peuples appauvris. Les peuples , en enlevant quelques Manufacturiers à la Nation riche , l'appauvriront à son tour en l'approvisionnant à meilleur marché. Or , sitôt que la disette d'argent se fait sentir dans un Etat accoutumé au luxe , la Nation tombe dans le mépris. Ce qu'on vient de dire du commerce des marchandises de luxe , ne doit pas s'appliquer au commerce des marchandises de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres , une subdivision de ces mêmes terres , en une infinité de petits domaines , & par conséquent un partage bien moins inégal de richesses. . . . Il est certain , avoit dit plus haut l'Auteur , que je cite dans cette note , que dix mille arpens de terre possédés par une seule famille , ne contribuent pas tant à la population & à la force de l'Etat , que s'ils étoient partagés entre vingt ou trente familles. Voilà où gît le vrai secret de la population. Les anciens qui l'ont bien compris ont

toujours tâché de prévenir la trop grande accumulation des domaines.

PAGE 379.

(m) *Signe apparent de la vie & de la santé , il porte en lui , &c.* L'auteur de l'*Esprit* a mieux dit encore ; « la félicité & la puissance apparente que le luxe communique durant quelque temps aux Nations , est comparable à ces fièvres violentes qui prêtent dans le transport une force incroyable au malade qu'elles dévorent , & qui semblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver au déclin de l'accès , de ces mêmes forces & de la vie. »

« Les Chymistes , a dit avec autant d'énergie l'Auteur de la *Théorie des Loix Civiles* , pilent , broient les matières qu'ils font entrer dans leurs alembics ; ils en concentrent les esprits par la distillation , pour composer ces liqueurs voluptueuses qui flattent le goût ou l'odorat. Le luxe en agit de même avec les hommes ; . . . c'est du plus pur de leur sang qu'il tire , ou ces ornemens dont il se pare avec tant d'orgueil , ou ces raffinemens de délicatesse qu'il goûte avec tant de sensualité. Ceux qui ne s'arrêtent qu'au résultat



de son opération , en admirent le succès ; ils n'examinent pas les préparatifs ruineux qui l'ont précédée. On songe rarement à ce qu'il en coûte au genre humain pour procurer à un petit nombre de ses membres , ou des plaisirs que l'abondance rend insipides , ou des superfluités qui cesseroient de leur paroître précieuses si elles étoient communes. On ne se permet pas de calculer combien le moins nécessaire des agrémens que l'opulence exige , fait perdre à l'univers d'hommes & même de familles. «

P A G E 380.

« (n) *Ce qui est luxe pour les uns , &c.* » Le luxe n'est pas dans la chose , il est dans l'abus. Ainsi pour me servir de l'exemple cité par Melon , un Parvenu , qui dans le temps de Henri II auroit porté des bas de soie , étoit repréhensible , parce qu'il affectoit une recherche nullement convenable à son état ; & un Cordonnier qui en porte aujourd'hui ne choque personne. . . . . Le Campagnard n'envie pas l'élégance & la propreté des meubles de la Ville , & la Ville se glorifie aux yeux des Etrangers de la pompe de la Cour. Rien de tout cela n'excite l'envie & la cupidité. D'où vient cela ? C'est que tout est à sa place.

Mais quand le Courtisan , sortant de son entre-sol de Versailles , où il est meublé selon l'ordonnance , ou de son palais désert , où des pierres d'attente marquent la place des glaces , va chez un Parvenu où tout reluit d'or & d'azur , où la magnificence de la vaisselle & des porcelaines , la profusion & la variété des mets lui reprochent de toutes parts le vuide de sa prééminence ; quand le Magistrat & le Bourgeois voient dans des maisons de la campagne les boulingrins & les arbrisseaux odorans tenir la place des fertiles moissons qu'on en tiroit autrefois , & réduire en chaumière par comparaison l'honorable maison de leurs peres ; quand le Seigneur campagnard voit dans sa terre un frippon de marchand de bœufs prodiguer à sa femme des bijoux qui éblouissent la Dame du château , &c. alors tous les ordres crient au luxe ; chacun blessé de se voir surpasser par son inférieur naturel , s'efforce de se mettre à sa place. De-là les dépenses folles , c'est-à-dire , disproportionnées aux moyens , le dérangement , la ruine , la cupidité enfin & ses consorts , & tous les désordres les plus propres à ruiner entièrement la société. « *L'Ami des Hommes.* »

(o) *C'est en attachant la honte au faste , &c.*

» C'est elle ( c'est l'opinion ) qui , sans gêne , & sans violence , remet chaque chose à sa place ; & c'est d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs.

» Cette révolution vous paroît difficile ; elle dépend de la volonté & de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal , l'homme le plus modeste & le plus simple dans ses mœurs sera le mieux reçu du Prince , qu'il annoncera son mépris pour des dépenses fastueuses & pour un luxe efféminé , qu'il jetera un oeil de dédain sur les esclaves de la mollesse , & qu'il fixera un regard de complaisance & de respect sur les victimes du bien public ; le goût d'une simplicité noble & d'une sage économie sera bien-tôt celui de sa Cour. Le faste , loin d'y être honorable , n'y sera pas même décent. Des mœurs pures & austères y prendront la place des mœurs licencieuses & frivoles ; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel & laisseront le luxe & la vanité s'admirer seuls & se complaire. . . . . Ainsi l'opinion du Prince fera l'opinion publique ,

& son exemple décidera le caractère national. « *M. Marmontel.*

I B I D.

(p) *Il resserre le cœur, &c.* » Caractère de cœur maudit, qui ne laisse aucune ressource honnête aux misérables, & qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux. . . . Cette inégale distribution des biens lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai ; mais le commerce qu'elle forme entr'eux, n'est-il pas trop dur pour les uns & trop doux pour les autres ? & de cette différence énorme, qui se trouve aujourd'hui entre le sort du riche & celui du pauvre, Dieu, qui est juste autant que sage, n'en seroit-il pas comptable à sa justice, s'il n'y avoit pas quelque chose qui tînt la balance égale, si le bonheur du riche ne le chargeoit pas aussi de plus d'obligations ? Ainsi, vous, dont ce riche ne soulage point la misère, prenez patience, c'est-là votre unique tâche à cet égard-là ; vivez comme vous faites à la sueur de votre corps ; continuez, c'est Dieu qui vous éprouve : mais vous, homme riche, vous paierez cette fatigue & ces lan-

guez où vous l'abandonnez : il y résiste ; vous lui paierez la peine qu'il lui en coûte : c'est à vos dépens qu'il prend patience ; c'est à vos dépens qu'il la perd : vous répondrez de ses murmures & de l'iniquité où il se livre , & en périssant il vous condamne. »  
*Le Spectateur François de Marivaux.*

(q) *Toutes ces dépenses ne valent - elles pas bien celles du luxe , &c.* Pope a transmis à la postérité le nom d'un vertueux citoyen de la Nation , qui , avec un revenu de cinq cents guinées au plus , a défriché des terres , pratiqué des chemins favorables au commerce , bâti un temple , nourri les pauvres de son canton , entretenu une maison de charité , doté des filles , mis des orphelins en apprentissage , soulagé & guéri des malades , apaisé les différends de ses voisins. Il s'appelloit *Jean Kyrle*. Il naquit à Ross , petit Bourg de la Province d'Herefort , & mourut en 1714 , âgé de 90 ans. Voyez dans l'édition Angloise de *M. Warburton* l'Épître morale sur l'emploi des richesses.

On trouve dans les Ouvrages de l'Abbé Prévost une anecdote qui prouve jusqu'à

quel point le bon usage de ce que nous possédons , & l'habitude de faire du bien , sont nécessaires pour rendre les riches vraiment heureux. Un homme jouissoit d'une fortune considérable , & n'avoit appris à s'en servir que pour satisfaire ses besoins & ses caprices. Des desirs toujours renaissans , & toujours remplis aussi-tôt que formés , le conduisirent par degrés à une espece de satiété & de dégoût qui lui rendit la vie insupportable. Il ne pensoit plus qu'aux moyens de s'en délivrer , lorsqu'il rencontra un homme de sa connoissance , qui , lisant sur son visage le trouble qui l'agitoit , l'ennui & le chagrin dont il étoit dévoré , parvint à lui arracher son secret. » Eh quoi , lui dit-il , vous êtes  
 » dégoûté de la vie ; vous ne savez plus quel  
 » usage faire de vos richesses pour en jouir !  
 » ô mon ami ! servez-vous-en à faire des  
 » heureux , & par le plaisir que vous en ressentirez , vous ne vous plaindrez plus que  
 » la vie est un fardeau. « Un si sage conseil fut adopté & mis en pratique au même instant. Les premiers essais de ce nouveau genre de bonheur furent si doux pour ce riche , ils devinrent pour lui une source de sentimens si délicieux & si purs , son cœur devint en peu

de temps si sensible & si généreux, qu'il trouva ensuite les richesses trop bornées & sa vie trop courte pour tout le bien qu'il vouloit faire. Quelle leçon pour tant de gens qui en ont trop, & qui ne savent raisonnablement à quoi l'employer; ou pour tant d'autres, que l'étroite capacité de leur ame rend avares pour les autres & pour eux-mêmes, & qui n'en ont jamais assez ! Les infortunés ! ils meurent sans avoir su ce que c'étoit que de vivre.





## L E T T R E   X X X V I I .

*De la Comtesse au Marquis de Valmont.*

VOTRE morale, mon tendre & respectable pere, vos principes sur le luxe & sur l'emploi des richesses, sont l'unique morale & les seuls principes que puisse adopter mon cœur, & qui soient de nature à contenter ma raison. Mon pere me les avoit inspirés dès l'âge le plus tendre, & je n'ai pas été surprise de les voir confirmés d'une maniere si sensible par un second pere tel que vous. Je suis seulement fâchée que vous mettiez sur mon compte, aux yeux de mon mari, les œuvres de charité & de bienfaisance que dans les premiers temps de mon mariage vous m'aidiez vous-même à faire, & que je n'eusse jamais entreprises avec tant de zele & de facilité, si vous ne m'eussiez servi de guide & de modele. Le Comte a paru frappé, mais en bien, de ce petit mystere que votre lettre lui a  
révélé;



révélé; & que je tenois toujours secret avec d'autant moins de scrupule que je ne prends ces sortes de libéralités que sur la portion de biens qui m'a été spécialement réservée. J'ai lieu de penser qu'à l'avenir il n'exigera plus de moi des dépenses excessives, mais celles seulement qui conviennent à mon rang, & que je ne pourrois me dispenser de faire, sans manquer à mon mari, à mon état, & à moi-même. Il est maintenant le premier à retrancher dans ces jours de calamités un superflu qui semble pris sur la misère publique, & qui insulte aux malheureux. Son cœur naturellement bon devient par vos leçons de plus en plus sensible; mais son esprit trop jeune encore, son caractère impétueux ne lui permettent pas toute la raison que je voudrois trouver en lui. Il n'y a, je le sens, que la Religion qui puisse le former avant l'âge : car tel est son chef-d'œuvre, elle supplée à l'expérience même ; & donne à la jeunesse une sagesse prématurée. Valmont ne fait que pressentir les vérités auxquelles

vous le conduisez par degrés; il ne fait qu'entrevoir ce jour si pur, qui par vos soins ne tardera pas à l'éclairer. En attendant que ce vif éclat de lumière étonne, frappe son ame, & opere son changement, qu'il me reste de choses à craindre & à souffrir! Sa jalousie s'accroît de jour en jour, & produit en lui une autre espèce d'aveuglement presque aussi funeste que le premier. Tout l'aigrit, tout lui fait ombrage, & les inquiétudes, les soupçons qu'il me laisse entrevoir, en blesant ma délicatesse & mon amour pour lui, font tout à la fois mon supplice & son propre tourment.

N'ayant plus la force de soutenir ni les peines qu'il endure, ni l'injustice qu'il me fait, trop sensible peut-être, & trop foible pour ce nouveau genre d'épreuve, j'ai voulu m'expliquer avec lui. Je tenois une de ses mains que j'arrosais de mes pleurs, & à travers mille sanglots, cher Valmont, lui ai-je dit, quel regard sombre & farouche lancez-vous sur moi! vous m'aimez, & dans votre amour vous

semblez me haïr : de quoi vous plaignez-vous ! quels sacrifices exigez-vous de moi que je ne sois prête à vous faire avec plus d'empressement que vous ne paroîtrez les desirer ? voulez-vous que je me condamne à une entière retraite ? Elle me sera douce avec vous. Mon état actuel entraîne mille incommodités qui peuvent me servir d'excuses. Voulez-vous permettre du moins qu'à l'égard de Laufane. . . . A ce mot mon mari pâlit, frémit, & son trouble trahissoit malgré lui ses dispositions les plus secrètes. — Non, Madame, je ne permets & n'exige rien de ridicule & d'insensé. Laufane sera toujours mon ami, & par bien des motifs, il seroit le dernier que je voulusse éloigner — Quel ami ! repris-je à l'instant. . . . A peine eus-je prononcé ces mots, que j'en sentis toutes les conséquences, par l'altération plus grande encore que je remarquai dans Valmont, & par tout ce que j'avois à craindre de sa vivacité. — Quoi, Madame, reprit-il avec chaleur, le Baron vous auroit-il manqué ? On ne manque à une femme

telle que moi, lui dis-je à l'instant ;  
 qu'autant qu'elle le veut bien ; & vous  
 me connoissez. Mais sans me manquer  
 précisément, le Baron m'aime ou feint  
 de m'aimer ; vous en avez fait un jeu ,  
 & c'est vous qui m'avez forcée de rece-  
 voir ses visites trop assidues ; elles m'ont  
 toujours été à charge & vous devriez me  
 savoir gré de la contrainte que je me suis  
 imposée. Je n'estime point assez Lausane  
 pour en faire un ami ; il me convient  
 encore moins sous un autre titre, & je  
 n'ai jamais ambitionné que le cœur de  
 mon mari. Cependant, cher Valmont,  
 votre air sombre & inquiet à son appro-  
 che semble me punir de mon trop de  
 soumission à vos volontés. — Moi, Ma-  
 dame, me croyez-vous jaloux ? — je ne  
 fais ; mais je n'y ai donné lieu du moins  
 ni par mes sentimens, ni par ma con-  
 duite. Ce qu'il y a de vrai, c'est que main-  
 tenant vous passez pour tel ; que Lau-  
 sane en plaisante tout le premier ; que  
 ses assiduités me font peine ; que son ca-  
 ractere vain m'effraye ; & que vous me

tendriez le plus grand de tous les services, si, sans vous compromettre, vous me faisiez la grace de m'en délivrer. Cela peut être, reprit mon mari avec un sang froid dont je fus glacée, mais ce seroit justifier ce caractère jaloux dont vous semblez m'accuser. Soyez tranquille, Madame, soyez contente, & jouissez avec confiance de l'effet de vos charmes; il est bien juste que l'univers soit à vos pieds. Moi contente ! repris-je, fondant en larmes ; moi tranquille, quand vous ne le serez pas ! & puis-je me faire un bonheur qui ne soit pas le vôtre ? Laissons à des cœurs ambitieux toutes les dignités, toutes les faveurs de la Cour ; le mien n'est que tendre & sensible, & met tout son bonheur à vous aimer & à être aimée de vous. Venez, cher Valmont, venez partager l'exil de notre respectable père. Venez au sein de la plus auguste famille jouir en paix de leur exemple, de leurs lumières & de leurs vertus. Il me reste encore assez de temps, j'espère, pour prévenir, eu égard à ma situation, les

accidens d'un voyage trop précipité. — Et que diroit-on d'une pareille démarche ? — On dira , cher époux , que je vous aime plus que tout autre bien , plus que tous les honneurs , plus que le monde entier. On dira que nous avons été chercher le repos , qui ne se trouve point ici , & que sous les yeux d'un pere tel que le vôtre nous nous lussions pour être heureux. Eh , que nous importe ce que l'on dira , si nous sommes heureux en effet ? — Ainsi je me rendrai le jouet & la fable de tout ce qui m'environne. J'oublierai ce que je dois à mon Prince , ce que je me dois à moi-même. Et sur quoi fondé ? sur ce que vous me croyez jaloux. Non , Madame , tout me répond de votre cœur. Voyez Lausane , & qu'il triomphe à son aise d'un fol espoir , que sans doute vous ne lui avez pas donné. A ces mots mon mari m'a laissée presque à ses pieds , tremblante comme une criminelle qu'on accuse & qui se justifie , désolée & prévoyant dans l'avenir des maux plus grands encore. O mon Dieu ! soyez mon

appui , détournez les malheurs que je crains , & si vous les permettez par un juste jugement , donnez-moi la force de les souffrir !





## L E T T R E   X X X V I I I .

*Du Comte de Valmont au Marquis.*

J E vous l'avouerai , mon pere , les caractères que vous attachez à la véritable Religion sont ceux qui m'ont toujours paru les plus frappans & les plus nécessaires; si d'ailleurs on y en ajoute un que je voudrois que vous n'eussiez pas omis; je veux dire, l'universalité. J'ai toujours cru que ces caractères ne pouvoient convenir qu'à la Religion naturelle , & c'est ce qui m'a donné plus de respect pour elle , & plus d'éloignement pour toute Religion révélée. Cependant l'application que vous en faites à la Religion Chrétienne , & que vous justifiez si bien par rapport à son ancienneté , confirme plus que jamais les doutes que vous m'avez inspirés en faveur de cette Religion que vous m'annoncez. J'admire avec vous ces antiques & respectables monumens qui en font remonter l'origine aux premiers



jours du monde; & ce récit de Moyse, qui est si bien d'accord avec les vraies notions que nous devons avoir de la Divinité, avec la nature des choses & l'état des premiers peuples & des premières sociétés. Dans l'histoire du peuple Juif tout s'arrange avec netteté & avec ordre; tous les faits naissent les uns des autres & se prouvent mutuellement; ce qu'on rencontre difficilement, ou pour mieux dire, ce qu'on ne rencontre point dans les fabuleuses annales de ces peuples, qui se vantent de la plus haute antiquité. D'après le plan que vous m'avez tracé, & le développement que vous en avez fait sur ce premier article, je crois entrevoir aussi qu'il ne vous sera pas difficile de prouver l'unité de la Religion & sa perpétuité. J'attends ces preuves avec impatience, & celles encore qui doivent constater à mes yeux sa perfection ou sa sainteté.

Mais j'en reviens, mon tendre pere, à l'universalité. Sous l'empire d'un Dieu bon, d'un Dieu juste, du pere commun

#### 418 LES ÉGAREMENTS

du genre humain, la vraie Religion, ce semble, doit être pour tous les hommes; elle doit être pour tous les lieux comme pour tous les siècles, & certainement vous ne me prouverez jamais qu'il en soit ainsi du Christianisme. Le croiriez-vous, ô le plus respectable de tous les amis & de tous les pères! vous m'avez déjà tellement reconcilié avec lui que je voudrois qu'il fût aussi démontré, aussi vrai, qu'il vous le paroît à vous-même; & je commence à regretter de ne pas lui trouver tous les caractères de vérité que je puis y désirer. Je sens que lui seul me fatiseroit, me consoleroit; car enfin on ne peut être heureux ici-bas: la légèreté des créatures, le peu de fonds qu'on doit faire sur elles, les sources d'ennui, d'inquiétude que nous trouvons au-dedans de nous-mêmes, l'incertitude où nous flottons sans cesse sur ce qui intéresse davantage la raison & le sentiment, tout nous fait souhaiter un point d'appui qui serve à nous fixer, à nous tranquilliser, à nous soulager: & où le trouverons-nous si ce n'est dans

une Religion telle que vous me la dépeignez ?

Oserai-je bien une seconde fois vous ouvrir mon cœur , & vous le montrer plus agité & plus foible qu'il ne le fut jamais ? Vous avouerai-je , hélas ! ce que je n'ose m'avouer à moi-même ? Je n'aime plus , je ne puis plus aimer qu'Emilie ; mais je doute qu'Emilie m'aime encore... Je doute . . qu'elle m'ait jamais bien aimé. Et en effet , lorsqu'elle a si bien connu mon amour pour sa jeune amie , elle n'a point éclaté en reproches ; elle n'a point perdu son repos & sa tranquillité ; un autre penchant paroît avoir détourné son attention & rempli son cœur. Elle aura cru peut-être qu'elle étoit quitte de tout amour envers moi , puisque j'avois pu cesser de l'aimer... Mais quels soupçons injurieux à sa vertu ! hélas ! Emilie auroit donc tous les vices ! elle seroit donc fautive , dissimulée , perfide ; car elle me jure si tendrement qu'elle m'aime , & qu'elle n'a jamais aimé que moi ! ah ! falloit-il ne retrouver au fond de mon

cœur mes premiers sentimens pour elle ;  
que pour en faire la source de mes plus  
vives allarmes & du plus cruel tourment.  
Aidez-moi , mon pere , à dissiper ces  
vains phantômes d'une imagination éga-  
rée , qui vont me rendre ridicule aux  
yeux du monde , & qui déjà me rendent  
insupportable à moi-même. O quelle con-  
fiance vous m'avez inspirée , puisque j'en  
ai assez pour vous avouer tant de foi-  
blesse !





## L E T T R E   X X X I X.

*Du Marquis à son Fils.*

Tu crois à la vertu, cher Valmont, & tu cesserois de croire à celle d'Emilie ! tu lui fais un reproche de ce qui est en elle un mérite. Elle n'a point, dis-tu ; éclaté en plaintes & en murmures, quand elle a su ta passion pour son amie. Eh ; mon fils, les plaintes t'eussent elles ramené plus sûrement que ne l'eussent pu faire sa patience & sa douceur ? » Elle » n'a rien perdu de son repos & de sa » tranquillité : « ah ! il est vrai, elle étoit tranquille par raison, par religion, autant qu'une épouse tendre & chrétienne peut l'être. Mais elle étoit sensible ; & que n'as-tu pu lire dans son cœur tout ce qu'il renfermoit au-dedans d'amour & de tourmens ! que ne peux-tu y lire maintenant ce que tes soupçons & tes craintes y portent d'amertume , & ce qu'ils ont d'affligeant pour sa délicatesse ! Trop heu-

reux époux ! tu ne connois pas encore Emilie, & il faut être vertueux comme elle pour l'apprécier tout ce qu'elle vaut ! Bannis, cher Valmont, ces idées sombres & jalouses qui sont indignes de tous deux. Quitte ce caractère odieux qui n'est pas fait pour toi. Je passe à des amours mal fondées, à des ames communes, ces inquiétudes avilissantes qui décelent assez la bassesse de leur origine ; mais je ne puis les souffrir dans mon fils, & moins encore dans l'époux de la sage & fidèle Emilie.


Permetts donc que sans m'arrêter plus long-temps à combattre des monstres & des chimères, je te ramene à nos entre-  
tiens sur la Religion, cette Religion si bien faite pour le cœur de l'homme, & comme tu l'avoues toi-même, si propre à lui servir d'appui. Tu conviens que rien ne déposeroit plus fortement en sa faveur que les caractères de vérité que je prétends lui donner. Mais il en est un, aussi marqué, aussi essentiel selon toi, & que je n'ai pu omettre sans prouver contre

elle, c'est l'universalité. J'ai déjà répondu d'avance à cette difficulté \* : il est vrai, cher Valmont, je ne puis, dans le sens rigoureux que les expressions renferment, prêter à la révélation ce caractère auquel tu donnes tant de force & de crédit. Mais prends garde que, pris aussi strictement que tu l'entends, il entre si peu dans les preuves essentielles de la véritable Religion, qu'on ne peut pas même l'attribuer à la Religion naturelle, que cependant tu reconnois maintenant pour vraie. Tu sentiras après un examen réfléchi, qu'on ne peut faire valoir, même à l'égard de celle-ci, que la disposition & l'aptitude, si je puis parler ainsi, que nous avons tous à y parvenir. Il est constant que la loi naturelle est faite pour tous les hommes, que tous les hommes sont propres à la connoître & à la pratiquer. Mais dans le fait, il n'est pas vrai que tant de nations idolâtres, que tant

---

\* Voyez la Lettre XXVIII.

de peuples sauvages la connoissent & la pratiquent dans ce qu'elle a de plus nécessaire & de plus important ; je veux dire , la connoissance de l'Être suprême & de nos devoirs envers lui. Il en est de même de la Religion Chrétienne quant à l'universalité , avec cette différence , qui est toute en sa faveur , & qui montre combien elle supplée avantageusement à la seule raison ; c'est que tel peuple a souvent des notions , quoique imparfaites , de certains points de la loi naturelle , & manque de bien des lumières sur d'autre ; au lieu que par-tout où la vraie foi porte son flambeau ( & aujourd'hui elle le porte presque en tous lieux ) elle nous éclaire sans distinction sur tous nos devoirs , & nous fournit les plus sûrs moyens de les accomplir. Ainsi , mon fils , à la rigueur elle n'est pas répandue universellement , j'en conviens ; elle n'a pas toujours , elle n'a pas même encore porté sa clarté chez tous les peuples ; mais elle est faite pour les éclairer tous ,





& comme je te l'ai déjà fait observer \*, elle n'attend pour leur prêter sa lumière, que des cœurs droits qui soient dignes d'elle. Il suffit d'ailleurs, pour qu'elle soit le don le plus précieux que le Ciel ait daigné nous faire, qu'elle puisse, sans distinction, sans acception de Juifs ou de Gentils, être le prix de nos vœux; que tous les hommes puissent s'y disposer en quelque sorte & l'obtenir; & qu'un Dieu juste & puissant, maître des conditions, maître absolu des événemens & des moyens, fécond en ressources, vainqueur de tous les obstacles que peuvent y apporter la distance des lieux & la diversité des climats, ne la refuse à personne : il suffit que, chacune dans son temps, les nations les plus éloignées la reçoivent, ou comme grace, ou comme récompense.

Revenons donc, cher Valmont, aux seuls caractères que j'ai établis, & dont on ne peut contester la nécessité. La Re-

---

\* Voyez la note (a) de la XXVIII<sup>e</sup>. Lettre.

ligion Chrétienne a pour elle l'ancienneté ; je crois te l'avoir démontré. A-t-elle également l'unité , la perpétuité , la perfection ou la sainteté ?

Elle est parfaitement une , si elle se rapporte toute entière à un unique terme , si ses parties sont liées par un centre commun. Or , tel est son caractère : elle a pour centre , pour point d'appui , pour unique fin , Jésus-Christ , médiateur des hommes.

Faire de Jésus-Christ l'objet de ses promesses , le but de ses oracles , le premier mobile de nos espérances , l'attente des nations , le fondement de son culte , le prototype & le modèle des vrais justes dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi , le point de réunion de l'un & l'autre Testament ; en un mot glorifier Dieu par Jésus-Christ , sanctifier les hommes en Jésus-Christ ; & pour ce double objet rapporter tout à Jésus-Christ ; voilà , mon fils , ce qui lie , ce qui assortit toutes les parties de la Religion révélée , & ce qui en fait le chef-d'œuvre de l'unité. Dé-

veloppons ce second caractère qui lui est propre, & qui plus que tout autre est digne de nos réflexions.

Dieu laisse entrevoir à Adam après sa chute \*, » une semence qui naîtra de la » femme & qui écrasera la tête du serpent » qui les a séduits, » c'est-à-dire, qui domptera son orgueil, qui renversera son empire, mais contre laquelle aussi cet ennemi du genre humain tournera toutes ses ruses & tous ses efforts. Cette promesse faite au genre humain dès l'enfance du monde, & qui commence en quelque sorte l'histoire de la révélation, s'éclaircit, se reproduit de jour en jour d'une manière plus sensible, & à raison de ses développemens, ainsi que de la longue attente qu'elle fait naître, devient pour notre sainte & auguste Religion la base sur laquelle elle repose †.

Dans le plan admirable que cette Reli-

\* Genes. 3.

† Ce n'est en effet qu'à *raison de ses développemens*, que cette promesse se rend

gion nous trace & l'heureux ensemble qu'elle nous présente ; il falloit à l'Être suprême , outragé par la désobéissance de la créature , un réparateur digne de lui , une réparation proportionnée à la majesté de celui qui étoit offensé , & à la gran-

---

plus claire par la suite & plus sensible. C'est en la considérant sous ce même rapport , que M. de Valmont la cite dans le sens que comportent le texte Hébreu , & plusieurs versions des plus célèbres , comme les versions Arabes , Chaldéennes , & différentes leçons des Septante. Il est d'ailleurs incontestable que la foi des Patriarches avoit pour principal objet l'accomplissement de la promesse que Dieu ne cessoit de leur faire d'une semence dans laquelle toutes les Nations seroient bénites , que c'étoit là ce qui formoit la grande espérance des Israélites fideles ; & c'est aussi , en prenant les choses dans leur principe & dans les vues de la divine sagesse , que le disciple bien aimé du Sauveur nous représente Jesus - Christ comme l'Agneau immolé dès l'origine du monde , *qui occisus est ab origine mundi*. Apoc. 13 , v. 8.

deur de l'offense : il falloit à l'homme , déchu de son premier état , un médiateur auprès du Très-Haut , une victime pure & sainte qui pût l'honorer , un nouveau pontife qui n'eût rien à expier pour lui-même. La nature dégradée dans son chef n'offroit rien qui dût suffire à de si grands objets , & qui fût capable de remplir l'intervalle entre Dieu & l'homme : & toutefois Dieu , admirable & fécond dans sa nature & dans ses desseins , laisse entrevoir au monde encore naissant un libérateur. En lui se concilieront la justice & la miséricorde ; en lui le mal du péché sera abondamment réparé ; en lui , & par ses abaissemens & ses souffrances , Dieu sera honoré comme il doit l'être ; le genre humain triomphera de son plus dangereux ennemi ; un nouveau regne commencera pour ne finir jamais , & ce sera celui de la justice & de la vérité. Voilà ce qu'annonce de loin la promesse , & ce que Dieu se réserve de développer avec plus d'étendue & de lumière , à mesure que les temps où elle doit s'accomplir seront plus proches.

Cette promesse est renouvelée d'âge en âge , & son effet doit s'étendre sur toutes les nations. Pour que le souvenir s'en conserve parmi les hommes , Dieu se sépare une famille à laquelle il la rappelle sans cesse. Il la rappelle à Abraham , à Isaac , à Jacob , dans la sémence desquels il fait voir un jour tous les peuples bénis \*.

Jacob au lit de la mort , annonçant à ses enfans ce qui doit arriver à leur postérité , prédit en ces termes , près de dix-sept siècles avant Jésus-Christ , la prééminence que doit conserver la Tribu de Juda sur toutes les autres Tribus jusqu'à la venue du Messie , & le temps où le Messie doit naître \*\*.

» Le sceptre † ne sortira point de Juda ,  
 » & le gouvernement ne sortira point de  
 » ses descendans , jusqu'à ce que vienne

\* Gen. XII , 3 , & XVIII , 17 , 18 , XXVI , 3 , 4 , XXVIII , 13 , 14.

\*\* Gen. 99 , 8 & suiv.

† Dans l'Ecriture sainte & la langue dans

» celui qui doit être envoyé ; & il sera  
 » l'attente des nations. »

Des enfans d'Abraham , des douze fils de Jacob , Dieu fait naître un peuple qu'il rend le dépositaire de cette même promesse qu'il a faite à ses peres. Ce peuple est pour lui l'objet d'une providence toute spéciale. Il le conduit , il le gouverne , il lui impose des loix , il lui prescrit des cérémonies sans nombre : ce ne sont point des cérémonies vaines ; leur but est d'empêcher qu'il ne se confonde avec les autres peuples , & n'oublie par ce mélange le Messie qui doit être l'unique objet de son attente. Il fait éclater

---

laquelle ce Livre est écrit , le mot *Sceptre* signifie en général la puissance , l'autorité , la magistrature ; & cet usage se trouve établi dans une quantité d'endroits de l'Ecriture.

Pour l'entier développement de cette belle Prophétie , qui fixe le temps de la venue du Messie , voyez le Discours sur l'Histoire Universelle par M. Bossuet , seconde Partie , n°. 10 , pag. 368 & suivantes , édition de 1744.

en lui la force de son bras ; il le récompense lorsqu'il lui est fidele ; il le châtie sans le perdre de vue ; lorsqu'il porte son hommage au Dieu des Gentils. Sa sagesse semble ne disposer les événemens & ne régler la destinée des autres nations que pour ce peuple choisi , & ce peuple lui-même n'est fait que pour le Messie. Tout en lui m'y ramene ( *a* ), l'Agneau Paschal , le serpent d'airain , les différentes sortes de victimes qu'offroit le souverain Pontife , mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils représentoient. Les justes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports sensibles.

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. » Les Prophètes  
 » m'annoncent un Dieu donné , un Dieu  
 » avec nous \*. Il est dans le sein de son  
 » pere avant tous les siècles ; mais le  
 » Seigneur va l'engendrer dans le temps  
 » pour en faire un homme-Dieu , le Ré-

---

\* Isa. 7 , 14.



« d'empêcher des hommes \*. Le juste des-  
 « cendra du Ciel comme une rosée. La  
 « terre produira son germe , dit Isaïe , &  
 « ce fera le Sauveur avec lequel on verra  
 « naître la justice †. Mon serviteur , a dit  
 « encore le Très-Haut , sera rempli d'in-  
 « telligence , il sera grand , élevé , il  
 « montera au plus haut comble de gloi-  
 « re †† . . . “ Mais quel mélange sur-  
 prenant de gloire & d'opprobre ! le Pro-  
 phete continue , » & tout-à-coup il me  
 « le fait envisager sous une forme mé-  
 « prisable aux yeux des hommes \*\*.

Ici , mon fils , écoutons parler les Pro-  
 phetes eux-mêmes. Arrêtons-nous aux  
 textes les plus précis , à ceux qui nous  
 dispensent le plus de toute discussion , &  
 qui , sans nous forcer à de longs calculs  
 de chronologie , démontrent de la ma-  
 nière la plus sensible l'unité de la Reli-  
 gion , & son rapport à Jésus-Christ , à

\* Ps. 109 , 3.

†† Isa. 52 , 13.

† Isa. 45 , 8.

\*\* Ibid. 52 , 14.

un Messie, tel que le Chrétien le reconnoît & l'adore.

Mais sur-tout, souviens-toi, cher Valmont, que ces prédictions éclatantes ont servi de preuves à la religion dès les premiers siècles, dès les premiers jours du christianisme; que dès-lors on les oppo-  
soit aux Juifs; que ces Juifs charnels ont bien cherché, quoiqu'en vain, à en éluder l'application, aveuglés comme ils l'étoient par les fausses idées d'un regne temporel, d'une Jérusalem toute terrestre; mais que jamais ils n'en ont contesté l'authenticité, que c'est d'eux que le Chrétien les a reçues; qu'elles ont donc nécessairement précédé Jesus-Christ, qui en effet se les est tant de fois appliquées à lui-même; & qu'ainsi c'est de nos plus grands ennemis que nous tirons les preuves les plus frappantes de la Religion Chrétienne. Après cela, mon fils, oppose-nous, si tu l'oses, ces oracles incertains ou équivoques des dieux du paganisme, ces fausses imitations, que l'esprit de mensonge a faites en leur faveur, des inspirations saintes du Dieu de vérité (b).

Avant que de reprendre Isaïe , entends le Roi Prophete révéler comme lui , dans son divin langage , le plus grand des mysteres & toute la gloire du Messie.

» Le Seigneur \* a dit à mon Seigneur ;  
 » asseyez-vous à ma droite , .. vous possé-  
 » derez l'empire au jour de votre puissan-  
 » ce , & au milieu de l'éclat qui envi-  
 » ronnera vos Saints. Je vous ai engendré  
 » avant l'étoile du jour. Le Seigneur l'a  
 » juré , & son serment demeurera im-  
 » muable , que vous êtes le Prêtre éternel  
 » selon l'ordre de Melchisedech.

Ailleurs ce saint Roi voit le Messie dans les opprobres & les souffrances , & le peint sous des traits auxquels il est difficile de le méconnoître.

» O mon Dieu , mon Dieu , s'écrie-  
 » t-il † ! jetez sur moi vos regards : pour-  
 » quoi m'avez-vous abandonné ? ... Je suis  
 » un ver de terre , & non un homme ; je  
 » suis l'opprobre des hommes & le rebut  
 » du peuple. Ceux qui me voyoient se sont

---

\* Ps. 109.

† Ps. 21.

## 436 LES ÉGARÉMENTS

» moqués de moi : ils en parloient avec ou-  
 » trage , & ils m'insultoient en remuant la  
 » tête. Il a espéré au Seigneur , disoient-  
 » ils ; que le Seigneur le délivre , qu'il le  
 » sauve ; s'il est vrai qu'il l'aime. . . . Ils  
 » ont percé mes mains & mes pieds ; ils  
 » ont compté mes os ; ils se sont appli-  
 » qués à me regarder & à me considérer ;  
 » ils ont partagé entre eux mes habits ,  
 » & ils ont jeté ma robe au sort ; mais  
 » pour vous , Seigneur , n'éloignez point  
 » votre assistance de moi. . . . Je ferai  
 » connoître votre saint nom à mes frè-  
 » res. . . . Vous qui craignez le Seigneur ,  
 » louez-le , glorifiez-le , parce qu'il n'a  
 » point détourné de moi son visage. . . .  
 » La terre dans toute son étendue se sou-  
 » viendra de ces choses , & se convertira  
 » au Seigneur ; & tous les peuples des  
 » différentes nations seront dans l'adora-  
 » tion en sa présence. . . . Mon ame vivra  
 » pour lui , & ma race le servira ; la pos-  
 » térité qui doit venir sera déclarée appar-  
 » tenir au Seigneur ; & les cieux annon-  
 » ceront sa justice au nouveau peuple qui  
 » doit naître.

Isaïe s'exprime plus clairement encore : & si David , parce qu'il parle en son propre nom , parce qu'il semble parler comme étant chargé de ses péchés , & que J. C. n'étoit chargé que des péchés des autres hommes , laisse par-là quelque ressource à celui qui veut bien encore s'a-veugler , Isaïe n'en laisse aucune.

» Réjouissez-vous , dit-il \* , déserts de  
 » Jérusalem ; le Seigneur a fait éclater la  
 » force de son bras aux yeux de toutes les  
 » nations , & toutes les religions de la  
 » terre verront le Sauveur que notre Dieu  
 » doit nous envoyer . . . Il s'élèvera de-  
 » vant le Seigneur comme un arbrisseau  
 » & comme un rejetton qui sort d'une  
 » terre sèche : il est sans beauté , sans  
 » éclat ; nous l'avons vu , & il n'avoit  
 » rien qui attirât les regards , & nous l'a-  
 » vons méconnu. Il nous a paru un objet  
 » de mépris , le dernier des hommes , un  
 » homme de douleurs , qui fait ce que  
 » c'est que de souffrir. Son visage étoit

---

\* G. 52 , 53 & 54.

» comme caché. Il paroissoit méprisable ,  
 » & nous ne l'avons pas reconnu. Il a  
 » pris véritablement nos langueurs sur lui,  
 » & il s'est chargé lui-même des peines  
 » qui n'étoient dues qu'à nous. Nous l'a-  
 » vons considéré comme un lépreux,  
 » comme un homme frappé de Dieu &  
 » humilié ; cependant il a été percé de  
 » plaies pour nos iniquités ; il a été brisé  
 » pour nos crimes. Le châtiment qui de-  
 » voit nous procurer la paix est tombé  
 » sur lui , & nous ayons été guéris par ses  
 » meurtrissures. Nous nous étions tous  
 » égarés comme des brebis errantes ; cha-  
 » cun s'étoit détourné pour suivre sa pro-  
 » pre voie ; & Dieu l'a chargé seul de  
 » l'iniquité de tous. Il a été offert , parce  
 » que lui-même l'a voulu , & il n'a point  
 » ouvert la bouche. Il sera mené à la mort  
 » comme une brebis qu'on va égorger ;  
 » il demeurera dans le silence , comme  
 » un agneau est muet devant celui qui le  
 » tond. Il est mort au milieu des dou-  
 » leurs , ayant été condamné par des  
 » Juges. Qui racontera sa génération ? Il a

» été retranché de la terre des vivans. Je  
» l'ai frappé à cause des crimes de mon  
» peuple. Il donnera les impies pour le  
» prix de sa sépulture, & les riches pour  
» la récompense de sa mort; parce qu'il n'a  
» point commis d'iniquité, & que le men-  
» songe n'a jamais été dans sa bouche :  
» mais le Seigneur l'a voulu briser dans son  
» infirmité. S'il livre son ame pour le pé-  
» ché, il verra sa race durer long-temps, &  
» la volonté de Dieu s'exécutera heureuse-  
» ment par sa conduite. Il verra le fruit  
» de ce que son ame aura souffert, & il en  
» sera rassasié. Comme mon serviteur est  
» juste, il justifiera par sa doctrine un  
» grand nombre d'hommes, & il portera  
» sur lui leurs iniquités; c'est pourquoi je  
» lui donnerai pour partage une grande  
» multitude de personnes; & il distribuera  
» les dépouilles des forts, parce qu'il a  
» livré son ame à la mort; qu'il a été mis  
» au nombre des scélérats, qu'il a porté  
» les péchés de plusieurs, & qu'il a prié  
» pour les violateurs de la loi.

» Réjouissez-vous stérile qui n'enfan-  
 » tiez pas. Chantez des cantiques de louan-  
 » ges , & poussez des cris de joie , ....  
 » votre postérité aura les nations pour  
 » héritage , . . . . & le sein d'Israël qui  
 » vous rachetara s'appellera le Dieu de  
 » la terre. »

Avouons-le , mon fils , les divines Ecri-  
 rures n'eussent-elles que cette prophétie à  
 nous offrir sur Jésus-Christ , les paroles  
 en sont si claires & si précises , qu'elle  
 suffiroit seule pour fixer tous nos doutes.  
 Mais suivons ensemble le fil d'une tradi-  
 tion si belle , & écoute maintenant parler  
 Daniel.

» Exaucez-nous , Seigneur † ; Seigneur,  
 & appeaisez votre colere , jetez les yeux sur  
 » nous , & agissez : ne différez plus , mon  
 » Dieu , pour l'amour de vous - même ,  
 » parce que cette ville & ce peuple sont  
 » à vous , & ont la gloire de porter votre  
 » nom.

» Lorsque je parlois encore & que je

---

† Dan. c. 9.



» priois , & que je confessois mes péchés  
 » & les péchés d'Israël mon peuple , & que  
 » dans un profond abaissement j'offrois  
 » mes vœux en la présence de mon Dieu  
 » pour la montagne sainte ... Gabriel que  
 » j'avois vu au commencement de la vi-  
 » sion , vola tout d'un coup vers moi , &  
 » me toucha au temps du sacrifice du soir.  
 » Il m'instruisit , & me dit : Daniel , je  
 » suis venu maintenant pour vous donner  
 » l'intelligence. Dès que vous avez cont-  
 » mencé votre priere , j'ai reçu cet ordre ,  
 » & je suis venu pour vous découvrir  
 » toutes choses , parce que vous êtes un  
 » homme de desirs. Soyez donc attentif à  
 » ce que je vais vous dire , & comprenez  
 » cette vision.

» Dieu a abrégé & fixé le temps à soi-  
 » xante & dix semaines en faveur de votre  
 » peuple & de votre ville sainte , afin que  
 » les prévarications soient abolies ; que le  
 » péché trouve sa fin ; que l'iniquité soit  
 » effacée ; que la justice éternelle vienne  
 » sur la terre ; que les visions & les pro-  
 » phéties soient accomplies ; & que le

» Saint des Saints soit oint de l'huile sa-  
 » crée. Sachez donc ceci , & gravez-le dans  
 » votre esprit. Depuis l'ordre qui sera  
 » donné pour rebâtir Jérusalem , jusqu'au  
 « Christ chef de mon peuple , il y aura  
 » sept semaines & soixante & deux se-  
 » maines ; & les places & les murailles  
 » de la Ville seront bâties de nouveau  
 » parmi les temps fâcheux & difficiles :  
 » & après soixante & deux semaines le  
 » Christ sera mis à mort ; & le peuple  
 » qui doit le renoncer ne sera point son  
 » peuple. Un peuple avec son chef qui  
 » doit venir , détruira la Ville & le Sanc-  
 » tuaire : elle finira par une ruine entière ,  
 » & la désolation qui lui a été prédite arri-  
 » vera après la fin de la guerre. Il confir-  
 » mera son alliance avec plusieurs dans une  
 « semaine , & à la moitié de la semaine les  
 » hosties , les sacrifices seront abolis. L'a-  
 » bomination de la désolation sera dans le  
 » Temple , & la désolation durera jusqu'à  
 » la consommation. & jusqu'à la fin. «

Si après une prédiction aussi remarqua-  
 ble tu desires, cher Valmont, supputer

les années & les soixante & dix semaines d'années dont parle Daniel, en se servant d'un langage déjà employé avant lui par le Législateur des Juifs \* ; si tu veux fixer les dates , & considérer la justesse de leurs rapports avec les temps prédits par le Prophete , ouvre notre savant Bossuet † , consulte les plus éclairés de tous nos Chronologistes , & tes desirs seront bientôt satisfaits. Mais je te l'ai déjà dit , prenant la voie la plus simple , je mets à part toute discussion , pour m'arrêter uniquement à celui qui est l'objet de ces prophéties , & te montrer comment tout l'Ancien Testament se rapportoit essentiellement au Christ , au Messie , à toutes les idées que

\* *Vous compterez sept semaines d'années , dit Moïse en parlant des années sabbatiques & jubilaires ; c'est-à-dire sept fois sept années ; qui sont ensemble quarante neuf ans. Levit. c. 25 , v. 8.*

† Discours sur l'Histoire Universelle , premiere Partie , pag. 60 & suivantes , & pag. 104. Edit. de 1744.

la loi évangélique nous en a données; & comment cet admirable concert de l'un & l'autre Testament fait de la Religion Chrétienne un tout parfait.

C'est sous cet admirable rapport que tu dois considérer tout ce qu'annoncent à cet égard les autres Prophetes. Continuons donc à nous instruire dans leurs divins livres.

» Et vous Bethléem « (dit le Prophete Michée \*, environ 700 ans avant Jesus-Christ) » vous êtes petite entre les villes » de Juda; mais c'est de vous que sortira » celui qui doit régner dans Israël, dont » la génération est dès le commencement » & dès l'éternité. «

» Parlez à Zorobabel, « (dit le Seigneur au Prophete Aggée, dans le temps de la construction du second temple †) » parlez à tous ceux qui sont restés du peuple, & leur dites : qui est celui d'entre » vous qui ait vu cette maison dans sa pre-

\* Mich. c. 5.

† Agg. c. 2.

„miere gloire , & en quel etat la voyez-  
 „vous maintenant ? ne paroît-elle point à  
 „vos yeux comme n'étant pas , au prix de  
 „ce qu'elle a été ? Mais voici ce que dit le  
 „Seigneur des armées : encore un peu de  
 „temps , & j'ébranlerai le ciel & la terre ,  
 „la mer & tout l'univers. J'ébranlerai  
 „tous les peuples , & le désiré des nations  
 „viendra : & je remplirai de gloire cette  
 „maison , dit le Seigneur des armées. . . .  
 „La gloire de cette dernière maison sera  
 „encore plus grande que la première , &  
 „je donnerai la paix en ce lieu.

„Fille de Sion , „ foyez comblée de  
 joie , ( s'écrie le Seigneur par la voie de  
 Zacharie \* ) „ fille de Jérusalem pouf-  
 „sez des cris d'allégresse. Voici votre Roi  
 „qui vient à vous , ce Roi juste qui est le  
 „Sauveur : il est pauvre , & il est monté  
 „sur une ânesse & sur le poulain de l'â-  
 „nesse \*\* . . . il annoncera la paix aux na-

\* Zach. c. 9.

\*\* Voyez l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem , en Saint Matthieu , chap. 21.

#### 446 LES ÉGAREMENS

» tions , & sa puissance s'étendra depuis  
» une mer jusqu'à l'autre. «

» Je vais envoyer mon Ange , qui me  
» préparera la voie , ( dit enfin le Seigneur  
par la bouche de Malachie \* , le dernier  
des Prophetes , & environ 450 ans avant  
la venue du Messie ) » & aussi-tôt le Do-  
» minateur que vous cherchez , & l'Ange  
» de l'alliance si désiré de vous viendra  
» dans son temple ; le voici qui vient ,  
» dit le Seigneur. «

C'en est assez , mon fils , & sans nous  
arrêter ici à tout ce qui est prédit dans les  
divines Ectitures sur la vocation des Gen-  
tils , sur l'établissement de l'Eglise , sur la  
réprobation des Juifs , dis-moi , es-tu  
content de cette chaîne de tradition que  
nous venons de parcourir , & qui rappelle  
si constamment l'ancienne promesse , &  
le grand objet sur lequel portoit toute  
la religion ?

Faudra-t-il ajouter encore à ces prédic-  
tions sur des faits éloignés ; les prophé-

---

\* Mal. c. 3.

ties que Dieu dictoit à Isaïe , à Daniel , à Jérémie , à Ezéchiel , sur des événemens plus prochains , c'est-à-dire sur l'état temporel des Juifs avant Jesus-Christ , & sur le sort des Empires qui ont précédé son avènement ? Faut-il te faire observer comment , par ces vives & éclatantes lumières , il rendoit son peuple attentif à la voix de ses Prophetes , & , par les choses mêmes qui se vérifioient sous ses yeux , il lui apprenoit à regarder comme également certaines celles qui lui étoient prédites sur le Messie pour toute la suite des temps ? Faut-il te montrer comment dans les décrets de l'Eternel tout étoit lié en quelque sorte à l'histoire de son peuple , & tenoit par des nœuds secrets à la venue de son fils ?

Lis toi même , dans les livres des Prophetes , de ces hommes ( c ) pleins de zèle pour la gloire du vrai Dieu , pleins d'amour pour leurs concitoyens & pour leur patrie , remplis du plus noble désintéressement pour eux-mêmes , & en butte aux plus cruelles persécutions sans en être

#### 248 LES ÉGAREMENS

ébranlés ; lis dans leurs livres ce qu'il feroit trop long de t'exposer ici , & ne dis pas qu'au moins ces autres prophéties dont je parle sont supposées. Elles sont liées trop étroitement à toute l'histoire du Peuple de Dieu & à celle des grands hommes , sous le nom desquels il les a reçues , pour pouvoir jamais être considérées comme telles ; la vénération de ce peuple pour les livres qui les renferment , & pour ceux qui les ont écrits , étoit trop universellement répandue & trop bien établie , pour qu'on ait pu les y insérer après coup , disons mieux , pour qu'elle ait eu d'autres causes que ces prophéties elles-mêmes & leur accomplissement. Enfin leur liaison nécessaire avec celles que , malgré tout intérêt contraire , les Juifs nous ont conservées sur le Messie , & qui se sont si bien vérifiées dans le Christ que nous adorons , en constate trop bien l'authenticité , pour pouvoir raisonnablement les révoquer en doute : car ici , comme sur tout le reste , chez Valmont , tout se soutient réciproque ;



ment , & par des moyens vraiment dignes de Dieu.

Lis donc , & tu verras la continuité & l'étendue de l'esprit prophétique sous l'ancienne loi ; & tu admireras ces étonnantes prédictions si précises & si détaillées ( *d* ) sur le châtiment des Juifs & leur captivité ; sur leur rétablissement après 70 ans révolus ; sur les peuples qui devoient servir entre les mains du Tout-puissant , ou de Vengeurs pour les punir , ou de Sauveurs pour les délivrer ; sur Babylone , sur la Syrie , sur l'Egypte , sur les Medes , les Perses , & Cyrus lui-même , que le Seigneur appelle par son nom au secours de son peuple ; sur la succession des quatre grands Empires & leurs révolutions ; sur Alexandre , & la division de ses vastes Etats ; sur l'Empire Romain ; & enfin sur l'Empire du Christ , cet autre Royaume d'une nature bien différente , qui ne sera point détruit , mais qui subsistera éternellement.

Ainsi Dieu dirigeoit toutes choses selon le plan unique qu'il s'étoit formé par rap-

port à son Christ; ainsi l'univers en paix sous Auguste, & réuni presque tout entier sous un seul maître, n'étoit dans les desseins du Très-Haut qu'une préparation prochaine à la prédication de l'Evangile & à l'établissement du regne d'un Dieu fait homme, de ce regne, qui, bien opposé aux idées des Juifs grossiers & terrestres, devoit s'élever sur la ruine de nos passions, & non pas les flatter; ainsi encore, dans l'histoire de la Religion, les Juifs, tous les peuples, tous les âges, pour le Messie: c'est le centre auquel tout retentit; & par le péché du premier homme je suis conduit à un point fixe, le Libérateur attendu par les Juifs \*, & reçu par les Chrétiens comme l'unique fondement de nos espérances, comme le Médiateur, qui a pu seul rendre à Dieu sa gloire & aux hommes le salut. Le

---

\* *Omnes qui ab initio sæculi fuerunt justi, caput Christum habent. Illum enim venturum esse crediderunt, quæ nos venisse jam credimus. S. Aug. conc. 3, in ps. 36.*

monde , qui , selon la pensée de l'Apôtre , a été créé en Jesus-Christ , en tant qu'il est le verbe de Dieu , l'image de sa substance , la splendeur de sa gloire \* , se trouve dignement réparé en Jesus-Christ.

Change maintenant le plan de la Religion Chrétienne ; imagine , pour expliquer les prophéties , un Messie , tel que le Juif se le figuroit , tel qu'il se le figure encore aujourd'hui , un Monarque temporel , un Roi conquérant ; dès-lors toute l'unité disparaît ; toutes les prophéties se démentent ; elles n'offrent plus qu'une ressemblance éloignée & contredite par mille endroits : on ne sait plus au vrai pourquoi un peuple choisi , pourquoi un Messie : on ne sait plus ce que signifient dans les Prophetes tous ces beaux traits qui conduisent naturellement à l'idée d'un Roi ,

---

\* *Est imago Dei invisibilis. . . . in ipso condita sunt universa ; . . . ipse est ante omnes , & omnia in ipso constant , . . . complacuit per eum reconciliare omnia in ipsum.*  
Coloss. C. 1 , v. 16 , 17 , 19 , 20.

dont l'Empire doit être fondé uniquement sur la destruction du péché, & dont le regne doit être celui de la paix, de la justice & de la vérité : le tableau de ses souffrances n'a plus rien de réel : on ne voit plus de satisfaction pour les péchés des hommes, plus de victime, plus de sacrifice, tel que les Prophetes l'ont annoncé : tandis que tout s'explique avec précision ; tout se lie, les faits, les dogmes, nos mysteres, notre morale, nos sacremens, nos rites, nos solemnités ; tout se suit & s'accorde dans la Religion Chrétienne.

O Religion parfaitement une, que vous êtes belle dans votre ensemble, & que cette unité manifeste avec éclat l'ouvrage de la Divinité ! Non, la nature entière, par l'harmonie qui y regne, ne publie pas plus hautement l'existence d'un Dieu, que la Religion Chrétienne n'atteste par son accord parfait l'œuvre du Très-Haut ; & si, en comparant les merveilles de l'univers, & le beau spectacle que m'offre la Religion, j'apperçois quelques ombres

ce dernier tableau \*, ô mon fils ! dois-tu être surpris ? Dieu , pour nous laisser toujours également libres , en nous éclairant sans nous contraindre , en a répandu usques sur le premier.

Je t'ai donc exposé , cher Valmont , la preuve de la Religion , je ne dis pas la plus sensible ; ce caractère est réservé , ce me semble , à la sainteté de ses dogmes & de sa morale , mais je dis la plus grande , la plus belle à des yeux éclairés ; puisque l'unité des proportions & des rapports innombrables que la Religion renferme ne la rend pas moins admirable que ne l'est dans l'ordre de la nature , le monde matériel & visible , par l'harmonie de ses parties entre elles , & leur rapport commun à la gloire du Très-Haut & au bien général de tous les êtres.

---

\* Ce sont ces ombres , nécessaires dans le plan de la divine sagesse , qui faisoient dire à S. Augustin , » qu'il y avoit dans la » Religion assez de lumières pour attirer les » cœurs droits , & assez de nuages pour » aveugler les impies. «

Rappelle-toi cette pensée du célèbre Bacon , que si l'on considère les ouvrages de la nature séparés & sans liaison , on pourra encore se laisser aller à quelque doute ; mais que si on les envisage réunis & dans leur ensemble , ils formeront aux yeux du sage la démonstration la plus complète : & applique cette juste & belle réflexion à la preuve sublime que nous offre l'unité de la Religion. Si nous ne prenions d'elle que différens traits épars , & différens genres d'épreuves qui nous attestent sa divinité , peut-être y auroit-il lieu encore à des difficultés , quoique plus apparentes que solides ; mais qu'opposer de raisonnable à ce grand tout , à cet ensemble parfait qu'elle nous présente ?

Prends-y garde , mon fils , toujours & nécessairement , l'erreur se dément par quelque endroit. Elle se dément d'autant plus aisément qu'elle se forme par une plus longue succession d'années , & qu'elle embrasse une plus longue suite de faits : dès-lors toutes les parties de son ouvrage sont découffues , comme dans la mytho-

ogie des Payens ou dans les rêveries de Mahomet , quelques efforts qu'on fasse près coup pour les réunir & les accorder : par-tout l'accord est interrompu ; la chaîne se rompt comme d'elle-même ; tout est sans ordre & sans suite. Tant il est vrai que l'unité est le caractère qu'il est le plus difficile , qu'il est le plus impossible aux hommes de contrefaire , & par conséquent le caractère le plus essentiel & le plus distinctif de la vérité.

Que dois-tu donc penser de cette Religion , qui , dans une suite de quatre mille ans , à compter seulement jusqu'à Jésus-Christ , dans une chaîne d'événemens qui renferme l'histoire de tout un peuple , & en partie celle de tous les autres peuples qui ont eu avec lui quelque rapport , est parfaitement une , & ne se dément par aucun endroit ?

Mais comme dans la Religion Chrétienne tout se prête un mutuel appui , que sera-ce encore lorsque tu retrouveras à chaque instant cette unité admirable dans sa perpétuité ? Je m'arrête , cher

Valmont, & te laisse tout le temps de peser à loisir les réflexions que je viens de faire, avant que de passer à cet autre caractère que la véritable Religion doit nous offrir.

## N O T E S.

P A G E 438.

(a) *Tout en lui m'y ramène, l'Agneau Paschal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes, &c.* Le premier & le principal mérite de l'ancienne Loi consistoit à représenter, à annoncer, à promettre J. C. Lui seul étoit la fin de la Loi, comme parle l'Apôtre : *finis legis Christus* \*. C'est aussi ce qui a dicté à Saint Augustin cette expression singulière, mais forte & énergique : *Tota lex grävada erat Christo*. Toute la Loi travailloit à enfanter Jésus-Christ. Or, comme l'a observé le pieux Auteur d'un Livre sur la Connoissance de Jésus-Christ. « Premièrement, il n'y a que Dieu qui ait pu préparer avec tant de splendeur les voies de

\* Rom. 10.



Jésus-Christ , avant qu'il descendît sur la terre. En effet la connoissance d'un avenir libre , ou la prophétie , est , de l'aveu du genre humain , réservée à Dieu seul : pour quoi ? parce qu'elle suppose , & une science infinie qui embrasse les secrets les plus profonds , & une puissance infinie , qui fait éclore à son gré les plus incompréhensibles événemens. Secondement , faire servir à la gloire de Jésus-Christ le ciel & la terre pendant quatre mille ans ; susciter en sa faveur des Prophètes , qui prédissent en détail tout ce qui le regarde ; varier les aspects pour le montrer sous le voile transparent d'une infinité de figures ; établir une Loi , dont les Sacremens & les Cérémonies le promettent , l'annoncent , le désignent ; voilà assurément une gloire où jamais aucun mortel n'a atteint , une gloire qui ne peut convenir qu'à un homme-Dieu , au Fils unique du Père. « Et voilà en même-temps ce qui contribue le plus à donner à la Religion Chrétienne ce caractère d'unité qu'on ne sauroit trop admirer en elle.

*des Dieux du Paganisme, &c.* » Il n'y auroit jamais eu dans le monde des oracles trompeurs, si les hommes n'eussent été intimement persuadés que Dieu, qui possède la science de l'avenir, daigne quelquefois la communiquer à ceux qu'il inspire. Une folle curiosité dans les uns & la cupidité dans les autres ont produit cette fausse imitation de la Prophétie. « *M. l'Archevêque de Vienne.* »

Presque par-tout l'erreur & le mensonge ont contrefait & imité la vérité, comme un alliage trompeur imite les plus purs métaux; s'ensuit-il qu'il n'y ait aucune différence entre la vérité & le mensonge ?

On cite quelques traits, qui, dans les Prêtres & les fausses Divinités des Payens, sembloient désigner un esprit prophétique, & qui, par-là même, tendent à affoiblir la preuve que nous tirons des Prophéties renfermées dans nos Livres sacrés; mais outre que les traits que l'on rapporte, ( du moins ceux qui paroissent les plus frappans ) n'ont pour fondement que des oui-dire & des autorités fort suspectes, on convient que les démons, que, dans la Religion Chrétienne, on regarde comme ayant été, de concert avec la fourberie des Prêtres, les auteurs de ces oracles,

ont pu en imposer à cet égard par des illusions , comme à l'égard des miracles par des prestiges , mais sans pouvoir donner à leurs prédictions apparentes le caractère essentiel d'une véritable Prophétie. » Les esprits dégagés de tout commerce avec la matière , dit l'illustre Prélat que nous venons de citer , ont bien plus de pénétration & de sagacité que les hommes , soit pour la prévision des effets purement physiques , soit pour la combinaison de l'avenir avec le passé. Ils peuvent même savoir & découvrir aux autres des secrets inaccessibles à l'esprit humain. Ainsi , selon la remarque de quelques Peres , ont-ils prédit des maux dont ils devoient être les auteurs ; ainsi ont-ils manifesté dans un endroit ce qui étoit arrivé dans un autre lieu trop éloigné pour qu'il fût humainement possible d'en être si promptement instruit. Mais la prévision certaine des actions libres , ( qui fait le véritable caractère de la Prophétie ) étoit au-dessus des lumières de ces faux Prophètes du Paganisme. Elle est réservée à la nature divine. Des oracles trompeurs , soit qu'ils fussent rendus par l'influence de ces esprits pervers , soit qu'ils n'eussent d'autre principe que la fourberie des Devins consultés , n'ont jamais

prédit des événemens de cette espece : & toutes les fois qu'ils ont voulu en parler , l'ambiguïté de leur réponse a décelé leur ignorance. « *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties.*

( c ) *Des Prophètes , de ces hommes , &c.*  
On a prétendu jeter du ridicule sur les Prophètes & sur leur ministère , en plaisantant sur la manière dont quelquefois ils s'expliquoient : mais outre que des plaisanteries , souvent fondées sur des exagérations ou de fausses interprétations , ne répondent pas solidement à des faits bien constatés , on devroit faire attention au temps , aux mœurs , aux usages , au caractère du peuple auquel ces vrais Justes étoient envoyés. Ce qui nous paroîtroit vil ou bizarre , à en juger par nos mœurs , n'étoit que simple & naturel du temps d'Homere & des Prophètes : il étoit d'ailleurs question de parler à des hommes sur qui les choses matérielles & sensibles , & souvent même les plus grossières en apparence , faisoient seules une impression vive & profonde. Dieu savoit bien donner à ses interprètes , quand il le falloit , des expressions grandes & sublimes : mais quelquefois aussi , s'accommodant & se prêtant aux besoins de tous , il

dictoit ou permettoit à ses Prophètes le stile & la maniere les plus propres à faire effet sur l'esprit de la multitude , ou les plus conformes à leur caractère & à leur génie particulier.

En général, les Anciens parloient plus que nous à l'imagination & aux sens , & persuadoient plus sûrement. » Ce qu'on disoit le plus vivement , comme le remarque l'Auteur d'Emile , ne s'exprimoit pas par des mots , mais par des signes. On ne le disoit pas , on le monroit. . . Darius , engagé dans la Scythie avec son armée , reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau , une grenouille , une souris & cinq fleches. L'Ambassadeur remet son présent , & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue , & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. « C'est ainsi que Dieu parloit aux Juifs par ses Prophètes.

Voyez sur cet objet , sur les objections frivoles & les fausses imputations qu'on a faites à leur égard , les excellentes *Lettres de quelques Juifs Portugais* , auxquelles pour les détails nous avons déjà renvoyé. *Lettres 8 & 9. t. 1 , troisième édit. in-8. 1772 , chez Moutard.*

( d. ) *Les étonnantes prédictions si précises & si bien détaillées sur le châtimement des Juifs , &c. sur Babylone , sur la Syrie , &c.* On peut voir le précis de ces différentes Prophéties & leur juste application , dans la plupart de nos Apologistes , & spécialement dans M. l'Abbé Pey ; *Vérité de la Religion Chrétienne prouvée à un Déiste , chez Humblot , deux vol.* ainsi que dans *l'Incrédulité convaincue par les Prophéties* , de M. l'Archevêque de Vienne. On peut les voir aussi , pour la plus grande partie & de la manière la plus intéressante , dans l'Histoire ancienne de M. Rollin , cette Histoire , malgré la longueur des réflexions , si utile & si belle aux yeux de tous les vrais sages. Au reste , ce qu'il y a de bien remarquable & de bien frappant , c'est que les révolutions diverses qu'ont éprouvées les Juifs ne sont à la lettre que le développement de la grande Prophétie que leur fit Moïse avant de mourir , sur tous les châtimens que leur feroit éprouver le Seigneur s'ils lui étoient infidèles ; c'est que d'un autre côté , rigoureusement punis , asservis , transférés parmi les autres Nations , ils se relevoient

toujours , & au milieu de tant de causes de destruction , n'étoient jamais entièrement confondus avec les autres peuples , ni détruits , tandis que ceux-ci , quoique formant les plus puissans Empires , après avoir servi de verges & d'instrumens de providence entre les mains du Très-Haut , étoient tour-à-tour détruits & brisés irrévocablement. Ainsi l'avoit annoncé le Prophète Jérémie. » Ne crains point , ô » Jacob ! toi qui es mon serviteur , dit le » Seigneur , parce que je suis avec toi : car je » perdrai toutes les Nations parmi lesquelles » je t'ai banni ; & pour toi je ne te perdrai » point ; mais je te châtierai avec une juste » modération , sans t'épargner comme si tu » étois innocent. « 46 , v. 20.

Quelque précises & détaillées que soient la plupart de nos Prophéties , on voudroit qu'elles le fussent encore plus. » On voudroit que les Prophètes eussent mis dans leur stile la même clarté , la même suite , & la même liaison que comporteroit le stile d'un Historien. Car telle est l'obstination de l'incrédulité ; elle demande toujours de nouvelles lumieres. Celles qu'on lui présente ne lui suffisent pas pour l'éclairer ; & le desir chimérique d'une lumiere plus vive est le prétexte

spécieux de son aveuglement volontaire. . . . Mais doit-elle faire dépendre son acquiescement d'une condition qui n'est ni nécessaire ni convenable ? . . . Indépendamment de la nature de l'esprit prophétique & du stile, qui lui est propre, il y a une raison qui a dû rendre les Prophéties plus obscures & plus mystérieuses que des narrations historiques. Il ne convenoit pas que les premières eussent une clarté qui devînt un obstacle à leur accomplissement.

» Dieu n'est pas obligé de multiplier les miracles ; il est même de sa grandeur & de sa sagesse de ne pas altérer sans nécessité le cours des choses humaines, de mettre autant de douceur que d'efficace dans les ressorts de sa providence. Il est manifeste qu'une prédiction aussi claire & aussi détaillée qu'une relation historique, ou ne seroit jamais accomplie, ou ne pourroit l'être que par un miracle. Supposons que toutes les Prophéties sur Jésus-Christ eussent été rassemblées dans un seul & même discours, & rangées selon l'ordre des temps ; qu'elles commençassent par sa naissance dans Bethléem avec les circonstances & les suites de cette naissance ; qu'elles continuassent par sa fuite en Egypte, son retour dans la Palestine, sa vie cachée jusqu'à l'âge



de trente ans ; qu'elles décrivissent ensuite toute sa vie publique , ses miracles , ses prédications , ses voyages dans la Judée , ses combats contre une cabale puissante & jalouse ; qu'elles finissent par la perfidie d'un de ses Disciples , par la lâcheté de tous les autres , par l'iniquité de ses Juges , par la rage de ses bourreaux , par sa mort sur une croix , & par sa résurrection glorieuse ; supposons , dis-je , que tout cela eût été annoncé avec cette suite & ce détail , & de plus avec une telle clarté , qu'avant chaque action de Jésus-Christ , les Juifs n'eussent qu'à consulter son histoire prédite , pour savoir ce qu'il devoit faire ; dans cette supposition , de pareilles Prophéties ne pouvoient plus être humainement accomplies. Les Juifs si bien avertis ne pouvoient plus concourir par leur incrédulité à l'exécution des conseils éternels. Il falloit un de ces prodiges , qu'on ne doit attendre , ni de la sainteté , ni de la bonté de Dieu , pour effacer à chaque instant dans l'esprit des Juifs des notions si nettes & si précises ; ou s'ils ne les perdoient pas de vue , pour les faire agir volontairement contre les regles les plus communes de la prévoyance.

« Il en est à peu près de même des autres :

## 466 LES ÉGAREMENS

Prophéties. Leur trop grande évidence en eût rendu l'accomplissement impossible sans un miracle. Le libre arbitre , dans l'usage ordinaire que Dieu en laisse aux hommes , seroit trop gêné par une connoissance si distincte de l'avenir. L'incertitude à cet égard leur est nécessaire pour tenir dans leur détermination un juste milieu entre un excès de confiance & un excès de crainte & de paresse.

» Il est vrai que les Prophéties doivent préparer les esprits jusqu'à un certain point à l'attente de leur accomplissement. Il est vrai aussi qu'elles doivent avoir une clarté suffisante , pour rendre inexcusables ceux qui méconnoissent cet accomplissement , quand il est arrivé. Ce double caractère se remarque dans les Prophéties de l'Ancien Testament , & surtout dans celles du Messie. . . . Les Juifs , en lisant les anciens oracles , avoient conçu l'espérance d'un libérateur. Ils avoient même sur cet événement si désiré un signe que la plupart des Prophéties ne donnent pas. C'étoit l'époque à laquelle Jacob leur avoit prédit que le Messie paroîtroit , & la date des semaines de Daniel , dont la fin approchoit au temps de Jésus-Christ. Aussi attendoient-ils alors le Messie promis ; & cette attente leur

étoit commune avec les Samaritains , qui n'admettoient d'autres Livres sacrés que ceux de Moÿse. Il n'a tenu qu'à eux de reconnoître dans la personne de J. C. tous les autres traits annoncés par tant de prédictions. Mais ces traits répandus en différentes Prophéties , & souvent cachés sous des apparences plus conformes aux desirs de leurs cœurs , n'avoient pas assez attiré leur attention. Ils s'obstinèrent à les rejeter , lorsque J. C. les leur montra ; & ils contribuerent ainsi , sans le savoir , à vérifier les Prophéties , puisque leur incrédulité étoit elle-même prédite.

» Une distribution si exacte de lumière & d'obscurité , est peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans les Prophéties. Un homme , à qui Dieu auroit ouvert le livre de l'avenir , sans lui inspirer la maniere dont il devoit prédire ce qu'il y auroit vu , parleroit trop ou trop peu. Il n'appartient qu'à ce même esprit qui a éclairé les Prophètes , de dicter des Oracles , assez enveloppés pour que leur exécution n'ait pas besoin d'un nouveau prodige ; assez clairs néanmoins pour qu'après l'événement , ou dans le temps même qu'ils s'exécutent , la vérité puisse en être apperçue par tous les

468      LES ÉGAREMENS  
esprits attentifs. « *L'Incrédulité convaincue*  
*par les Prophéties.*

On retrouve dans ces sages réflexions , que nous avons cru trop importantes pour ne pas les rapporter ici , cette vérité si souvent inculquée dans ces Lettres , ce grand principe , qui , dans l'ordre de la nature & de la grace , nous éclaire plus que tout autre sur les voies ineffables de la Providence , sur les opérations de la Divinité , & forme la solution la plus générale aux difficultés qui nous étonnent ; savoir , que Dieu a tout disposé dans ce monde pour servir de matière au mérite ou au démérite , & en faveur de la liberté.





## L E T T R E   X L.

*De la jeune Madame de Veymur ( autrefois Mademoiselle de Senneville )  
à la Comtesse de Valmont \*.*

DEPUIS la dernière Lettre que je vous ai écrite, ma chere bonne amie, j'attends avec impatience de vos nouvelles; & au gré de mes desirs, que vous êtes lente à m'en donner! Vous le savez, mes sentimens, tout partagés qu'ils sont, n'ont rien perdu de leur vivacité; mes nouveaux engagements n'ont pu les modérer; & dans mon cœur, toujours tendre & sensible à l'excès, l'amour n'a rien pris sur l'amitié. Il m'en coûte donc bien de vous voir m'oublier si long-temps, d'être toujours si loin de vous; & mon desir le plus ardent seroit de pouvoir jouir en

---

\* Cette Lettre, de l'amie de Madame de Valmont, est la seule de toutes les siennes que l'on ait conservée; & c'est son caractère d'utilité qui l'a fait excepter.

ce lieu tout à la fois & de mon époux & de mon amie. Mais puisque pour le moment tant de contentement ne peut m'être donné, je vais m'en consoler, comme je l'ai fait jusqu'ici, en écrivant à l'une & en lui parlant de l'autre. Oui, ma chere Emilie, sans risquer de vous ennuyer & de vous déplaire, je vais encore vous entretenir de mon mari. Eh, quel plus doux entretien pour deux cœurs qui en sentimens se ressemblent si bien !

M. de Veymur \* me devient toujours plus cher par la confiance qu'il me témoigne, & les dangers dont je sens de plus en plus que son union m'a préservée. O ma bonne amie ! en nous parlant de ses égaremens, il ne nous avoit rien dit en comparaison de ce qu'il lui restoit à nous dire ; & quelles leçons pour notre sexe que le tableau des galanteries d'un jeune homme, lorsqu'il se les rappelle dans un âge où il s'en repent & s'accuse lui-même !

---

\* Le frère du Comte.

Je plains peu celles qui parmi nous veulent bien être séduites, qui appellent les dangers au lieu de les éloigner, qui préparent en quelque sorte les pièges où elles doivent se laisser surprendre, & creusent sous leurs pas les abîmes où elles ne tardent pas à se précipiter. Légères, volages, follement enjouées, pleines de confiance dans leurs forces comme dans leurs attraits, déjà à demi-vaincues cependant lorsqu'on commence à les attaquer, aiguissant par le desir de plaire & la vanité les traits qu'on leur lance, elles méritoient bien de succomber \*, & ne doivent s'en

---

\* Eh, quand, par impossible, elles ne succumbent pas, n'est-ce rien pour une jeune personne vaine, étourdie, imprudente, quelques soupçons qu'elle occasionne & les jugemens qu'elle fait porter? Si la réputation, sur tout pour les personnes du sexe, est le premier de tous les biens de cette vie, & la source la plus ordinaire de tous les autres, n'est-ce rien que de l'exposer & de la perdre? *La vanité ainsi que l'étourderie, ces deux dé-*

prendre qu'à elles des fruits amers du coupable engagement qu'elles ont contracté. Que des transports indiscrets, que des mesures mal concertées, les décelent à des yeux clairvoyans; que leur conduite éclate & les couvre d'infamie \*; que le libertin qui les a séduites soit le premier à trahir leur foiblesse, pour la faire mieux servir à son triomphe; que du moins, las de se contraindre, dégoûté de sa conquête par le peu qu'elle lui a coûté, & parce qu'elle n'a plus rien de nouveau à lui offrir, il l'abandonne indignement, & porte ailleurs les mêmes hommages & la même inconstance; que ces tristes vic-

---

*faits, dit M. d'Arnaud, pour lesquels le monde a peut-être trop d'indulgence, entraînent souvent tous les inconvéniens du vice. Hist. Angl.*

\* » Il faut s'honorer pour être honorée;  
 » comment peut on mériter le respect d'autrui  
 » sans en avoir pour soi-même? & où s'arrê-  
 » tera dans la route du vice celle qui fait le  
 » premier pas sans effroi? M. Rousseau.



times de l'orgueil, de l'amour & du plaisir éprouvent toutes les fureurs de la jalousie, l'humiliant retour des rebuts & du mépris, toute l'horreur du repentir, ou ne se consolent de leur honte que par de nouveaux égaremens, & une honte plus grande encore : tout cela, ma bonne amie, n'a rien à quoi elles n'aient pu s'attendre, & qui doive nous étonner. Mais que des ames tendres & naïves, honnêtes & pleines de délicatesse, incapables de vouloir jamais, ni qu'on leur manque, ni se manquer à elles mêmes, soient cependant la dupe du sentiment, de l'estime & de la confiance ; se voient jouées par l'artifice & l'imposture ; soient trahies par leur candeur même ; & sans avoir conçu aucun soupçon du péril auquel trop de confiance expose, apprennent par leur chute & leurs malheurs que des plus petites précautions dépend l'unique sûreté des vertus les plus pures ; voilà ce qu'on ne peut trop plaindre, & ce qui ne peut trop servir à nous éclairer.

O ma chere amie ! heureuses celles que

des circonstances favorables, autant que leur sagesse, ont mises à l'abri des dangers ! Car enfin quels secrets ressorts ne fait pas jouer le vice pour triompher de la vertu ? Que d'affreux mystères en ce genre M. de Veymur m'a révélés ! & que sans l'horreur qu'il conçoit maintenant de l'art odieux qu'il a mis en œuvre, je serois tentée de le haïr ! Mais je serois bien injuste : car enfin quelles fautes n'efface pas le repentir, lorsqu'il est sincère ? Celui dont il est pénétré ne peut que lui assurer mon estime ; je dois le juger par ce qu'il est aujourd'hui, & non par ce qu'il étoit autrefois ; & si la pitié pour toutes celles qu'il a séduites plaide encore contre lui, ah ! il mérite du moins d'être absous par ses remords. Par-tout il les porte avec lui ; c'est dans mon sein qu'il les dépose ; & j'ai seule, en en recevant le triste aveu, pu trouver le secret de charmer sa douleur. Si je vous en fais part, ce n'est pas sans qu'il le sache & qu'il le permette : vous êtes pour lui comme un autre moi-même, & en nous.

dévoilant à toutes deux ses torts , il en fera plus tranquille , s'il trouve sa grace au fond de notre cœur. O hommes ! hommes dangereux & perfides , devrions-nous vous pardonner si aisément les maux que vous nous faites ! Car enfin , ma bonne amie , la cause de tout notre sexe n'est-elle pas la nôtre ? Ah ! du moins avertissons nos semblables des périls qu'elles courent , apprenons à l'innocence à se mettre en garde contre la séduction , & félicitons - nous nous - mêmes d'avoir échappé à des écueils marqués par de si tristes naufrages.

Ici , ma chère Emilie , que n'aurois-je pas à vous raconter de tous les moyens qu'on emploie pour nous perdre , & des degrés presque insensibles par lesquels on prépare notre chute. Avec quel art on joue le sentiment ! quel respect on nous témoigne ! quels soins on prend d'étudier nos goûts pour s'y conformer ! quelle attention secrète à prévenir nos volontés , à flatter nos desirs ! quelle honnêteté dans toute la conduite ! quelle décence dans

les propos ! quelle imitation adroite & trompeuse des vertus qui nous sont chères ! quels ménagemens pour s'attirer notre confiance & nous forcer à agréer celle qu'on nous témoigne ! Mais ensuite quel abus de cette confiance même ! quels secrets simulés, pour nous en arracher de plus réels ! quelle assiduité & quels artifices pour se rendre nécessaire ! L'est-on devenu, on se permet alors des entretiens plus tendres ; on nous engage à des lectures plus séduisantes ; on nous amollit par des spectacles & par les fêtes les plus galantes ; on hasarde enfin des aveux plus directs ; on y fait succéder le langage expressif des passions les plus vives, de la jalousie, de la crainte & du désespoir ; on réitere les sermens d'être fidele : mais dirai-je tout, ma bonne amie, à la honte des séducteurs ? O ciel ! quelles intrigues & quelles honteuses manœuvres ! Des lettres supposées, des domestiques séduits & pervertis, de fausses démarches dans lesquelles on nous engage, sans nous en laisser appercevoir les suites ; des occa-

ons funestes amenées & préparées de loin par le vice qui veille, tandis que l'innocence dort sans soupçons & sans crainte ; des persécutions suscitées avec adresse au sein d'une famille, pour nous faire tomber entre les bras de celui même qui les a fait naître ; les trames les plus noires ourdies dans le plus profond silence.. O comble d'horreur ! les mystères de l'iniquité se consomment ; & une malheureuse victime de tant de noirceurs a cessé d'être sage, avant que son cœur, encore ennemi du vice, ait cru pouvoir jamais abjurer la sagesse. Tel est le terme fatal, où de petites précautions négligées ont conduit tant d'ames honnêtes, qui, par éducation, par naissance, par sentiment, ne sembloient nées que pour la vertu.

Quels moyens donc de parer à de si grands malheurs ? les voici, me dit encore mon mari, & ce sont les seuls vraiment à l'épreuve de tout genre de séduction : s'inquiéter peu du soin de plaire, & uniquement de celui de se faire ho-

norer ; veiller sur les plus légères impressions de son esprit & de son cœur , & commencer par faire un pacte avec son imagination , pour ne lui permettre jamais de s'égarer sur les objets qui peuvent servir à l'enflammer ; avoir une amie respectable ; & l'amie la plus sûre est une mere vraiment digne d'en servir , si on a le bonheur de la posséder ; lui ouvrir son cœur sans réserve , ou , à son défaut , à toute autre amie qui soit assez tendre , assez sage pour pouvoir la remplacer ; se défier de quiconque nous flatte , de tout ce qui tend à amollir notre ame & à affoiblir nos principes ; se mettre en garde contre toute espece de liaison trop intime , de rapport trop étroit avec des personnes d'un autre sexe , & se souvenir que l'habitude vient enfin jusqu'à nous rendre aimables ceux qui d'abord nous étoient le plus indifférens : c'est ainsi qu'on garde son propre cœur ; qu'on vit toujours heureuse , toujours tranquille , toujours maîtresse de soi-même ; qu'on est toujours respectable , toujours respec-

tée ; & qu'on jouit au-dedans de soi de ce témoignage si flatteur & si doux , qu'en effet on mérite de l'être.

Telles sont , ma bonne amie , les sages conseils d'un homme qui a si bien connu le monde , nos dangers , nos foiblesses & nos ressources. Puissions-nous n'avoir jamais besoin de nous rappeler ses leçons pour nous - mêmes ! Puissent-elles dans notre bouche devenir utiles à celles , qui , moins attentives & moins bien instruites , en auroient plus besoin que nous !





## L E T T R E   X L I.

*De la Comtesse au Marquis.*

UN événement bien triste , qui fait l'entretien de toute la Cour & la fable des Courtisans , en ne donnant que trop à penser à mon mari sur le compte de Lau-fane , ne laisse plus de bornes à ses soupçons jaloux , & ne me permet guere d'en mettre à mes allarmes.

Une femme du plus haut rang , dont j'aime mieux que vous appreniez le nom par un autre que par moi , vient de donner l'exemple & la preuve des funestes suites qu'entraîne l'oubli des vrais principes & le manque de Religion. Cette femme , autrefois l'objet de l'estime publique par son attachement à ses devoirs & la pureté de sa foi , a été forcée par son mari de recevoir chez elle le Comte de \* \* \* , ami intime du Baron , & philosophe comme lui. Elle n'avoit d'autre enfant qu'une fille très-jeune encore , qui ,  
marchant



marchant sur ses traces, se faisoit distinguer déjà par ses vertus, autant que par ses agrémens & sa beauté. Le Comte ne tarda pas à s'insinuer dans leur esprit, en déguisant avec art le venin subtil de ses dangereux systèmes. Il affecta devant elles toute la délicatesse du sentiment; il leur parla le langage de la vertu la plus pure; sans se donner pour un homme qu'animoit l'esprit de la religion, il les dispo-  
soit à croire que sans elle on pouvoit avoir dans le degré le plus éminent toutes les qualités qui font l'honnête-homme selon le monde, & qu'on les avoit même d'autant plus sûrement qu'elles ne prenoient alors aucune teinte de foiblesse & de superstition. Il maîtrisa ainsi par degrés leur estime & leur confiance. Il fit plus; en leur prodiguant les éloges les plus flatteurs, en leur marquant à chacune en particulier les égards & les soins les plus empressés, il leur inspira des sentimens plus tendres, dont elles n'avoient pas encore appris à se défier. Trop éclairé sur ses premiers succès, il ne crut pas pou-

voir mieux assurer son triomphe qu'en s'attachant à corrompre entièrement leur esprit, pour réussir plus facilement à pervertir leurs mœurs : il y parvint. Il commença par leur faire naître des doutes ; il leur prêta des livres qui renfermoient tout le poison de l'incrédulité ; il leur inspira la vanité du bel-esprit, & le goût des recherches curieuses ; il leur parla le jargon de la métaphysique & des sciences les plus abstraites ; il leur dévoila avec moins de ménagement sa façon de penser, & les fit passer en peu de temps de l'estime & de l'attachement pour sa personne, à l'estime & à la croyance de ses opinions.

Le mari s'aperçut trop tard du dérangement que cette nouvelle philosophie caufoit dans sa maison. Il voyoit les occupations essentielles absolument négligées pour de dangereuses spéculations & de vaines subtilités, les devoirs de la Religion omis, les bienféances méprisées, ses avis fort mal reçus, une sorte de pédantisme mis à la place d'une sage & heu-

reuse simplicité, des domestiques devenus raisonneurs à l'exemple de leurs maîtresses, une académie de faux sçavans & de faux sages tenant chez lui des séances réglées, & ses plus anciens amis, victimes des grands airs, de la suffisance & du mépris, forcés de se retirer. Il voulut remédier au mal que lui-même avoit occasionné, & pria d'éloigner le Comte : mais il n'étoit plus temps. La mere & la fille jetterent les hauts cris; on menaça; on fulmina; on traita le bon-homme d'esprit foible, superstitieux & tyrannique, d'homme dur & sauvage, avec lequel il étoit impossible de vivre; on parla de se séparer. Le pauvre mari fut obligé de prendre patience & de plier. Le Comte, plus en crédit que jamais, se ménagea avec une adresse toujours nouvelle entre la mere & la jeune personne, qui toutes deux se croyoient l'unique objet de ses soins & de son amour. Il obtint bientôt de la dernière une victoire facile, qui malheureusement eut des suites. La mere, outrée de se voir jouée elle-même si in-

dignement, désolée d'avoir porté par son trop de confiance le déshonneur dans sa famille, dévorée par la jalousie, & livrée au plus furieux désespoir, a fait un éclat qui a perdu sa fille, & a fini par se ruer d'un coup de poignard.

Valmont ne fait que parler devant moi d'une si horrible catastrophe, & je ne fais trop quelle conséquence il prétend en tirer par rapport à moi. Faut-il donc qu'il m'assimile à des femmes peu sages, qui ont perdu de vue le précieux flambeau de la Foi, pour se plonger dans les sombres & épaisses ténèbres de l'irréligion ! Quoi qu'il en soit, ses moindres entretiens avec moi couvrent toujours quelque reproche, ou renferment au moins de secrètes leçons. Son ame est ouverte à toutes les impressions défavantageuses qu'on veut lui faire prendre. O mon pere ! ai-je raison de trembler ?

J'ai toujours recours à vous pour charmer mes ennuis, & pour me consoler en mere de ce que je souffre comme épouse. Vous vous souvenez sans doute

de la promesse que vous m'avez faite de me donner encore quelques avis sur l'éducation de mes enfans par rapport à la Religion \* : j'en sens plus que jamais la nécessité ; & c'est ici le moment de me tenir parole, non-seulement pour les fruits qu'ils en retireront un jour, mais pour faire diversion à mes peines par les objets les plus intéressans que vous puissiez m'offrir, dans l'espece d'accablement où je suis.

---

\* Voyez la X<sup>e</sup> Lettre vers la fin.





## L E T T R E   X L I I

*Du Marquis à Emilie.*

Tes craintes, ma chere fille, m'en inspirent de très-vives à moi-même. Ne parle pas toutefois de te laisser abattre & décourager, toi que j'ai toujours vue si pleine de confiance dans le Seigneur, & si résignée. Tu le fais, mon Emilie, jamais il n'abandonne le juste qui espere en lui; il fait servir les plus grands maux au vrai bien de ceux qui l'aiment; & des humiliations, des peines qu'il leur envoie, naissent, chacun dans son temps, le mérite & le bonheur. Il te chérit, ma fille, puisqu'il t'éprouve, & que c'est par les croix, que, sur les traces de son divin fils, il nous conduit plus sûrement à partager avec lui son Royaume & sa gloire. Il ne permettra pas d'ailleurs que tu sois tentée au-dessus de tes forces; tu peux te reposer sur lui de l'issue du combat comme des fruits de la victoire.



La Reine *BLANCHE* instruisant son Fils.





Revenons, ma chere Emilie, à la promesse que je t'ai faite, & que tu me rappelles. Je respecte trop tes vues & tes motifs pour balancer un seul moment à la remplir. Il s'agit de former un jour tes enfans à la Religion, en même temps que tu travailleras à les rendre raisonnables : & c'est sur cela même que j'avois commencé autrefois à te donner quelques avis.

» La Religion ! diront encore ici nos  
 » prétendus sages ; mais si c'est la vôtre ,  
 » si c'est la Religion du Chrétien , quelle  
 » prise donne-t-elle à la raison ? « Quelle  
 prise ? celle que peut y donner une autorité raisonnable & nécessaire. Ce n'est point avec toi , mon Emilie , que j'ai dû discuter la nature & la force de cette autorité ; c'est avec Valmont , puisque c'est lui qui osoit la méconnoître. Pour toi , ma fille ? lorsque les mécréans de nos jours voudront tourner tes instructions & ta méthode en ridicule , il te suffira de leur répondre : » O vous , les  
 » instituteurs du genre humain ! je res-

» peûte vos rares connoissances ; mais  
 » avant que de vouloir m'aider à élever  
 » mon fils, accordez-vous du moins sur  
 » les grandes vérités que vous êtes venus  
 » apprendre aux hommes. Offrez - leur  
 » quelque chose de précis : car l'état d'in-  
 » certitude, sur ce qu'il leur importe le  
 » plus de savoir, n'est pas l'état de la  
 » nature ; chez tous les peuples elle le  
 » rejette avec horreur. Edifiez donc une  
 » fois, & ne vous bornez pas toujours à  
 » détruire ; mais édifiez de manière que  
 » je sache à quoi m'en tenir. Si vous ne  
 » pouvez pas vous accorder entre vous ;  
 » si ce que l'un rejette, l'autre l'adopte ;  
 » ah ! du moins accordez-vous avec vous-  
 » mêmes, & ne me rendez pas, ainsi que  
 » mon fils, le malheureux jouet de vos  
 » variations perpétuelles & de vos éton-  
 » nantes contradictions : ne m'exposez pas  
 » à ne rien croire, pour vous avoir crus  
 » trop légèrement. S'il est encore quelques  
 » vérités que vous ayez retenues, je fais  
 » où vous les avez puisées : sans aller jus-  
 » qu'à vous, je n'ai qu'à remonter à la

source; je les y trouverai dans toute  
 leur pureté, & je ne risquerai pas, au  
 milieu des longs circuits que vous leur  
 faites faire, qu'elles aient été corrom-  
 pues ou empoisonnées sur la route. Si  
 vous avez aussi des mystères à m'offrir,  
 (& que d'étranges mystères vos inter-  
 prétations sur la nature ne renferment-  
 elles pas!) je préfère ceux dont je puis  
 dire, sur quel fondement raisonnable  
 je les crois, à ceux que je ne croirois  
 que d'après vous. Le monde entier n'est  
 pas fait pour se prêter à vos admirables  
 systèmes qu'on ne peut comprendre;  
 mais il est fait pour recevoir une tra-  
 dition pure, appuyée sur des faits écla-  
 tans qui ne permettent pas de la con-  
 fondre avec la voix de l'imposture.

Consultons-la donc, ma fille, cette  
 tradition éclairée, puisqu'il en est une  
 qui nous a transmis le dépôt précieux des  
 grandes & importantes vérités, d'une  
 manière bien plus facile & bien plus sûre  
 que le raisonnement n'eût pu faire. Eh,  
 cette tradition est elle-même si raisonna-

ble! J'ai besoin d'une autorité. Ce ne sera pas celle de nos faux sages que je prendrai pour guide ; nous venons d'en dire les raisons ; mais ce sera celle du Christianisme. Il faut bien achever de montrer Dieu aux hommes par la Religion révélée , puisqu'on ne l'a jusqu'ici bien connue que par elle ; & que de toutes les Religions qui ont prétendu nous instruire , il n'y a que celle que je professe qui m'offre des lumieres , un culte & des vertus dignes de lui.

D'après ce petit nombre de réflexions , tu instruiras d'abord ton fils comme le premier homme sortant des mains de son créateur a dû instruire le sien , ou comme les enfans de celui-ci ont instruit leurs enfans. Qu'ont-ils dû leur dire? Sans s'arrêter beaucoup à philosopher avec eux , ( & le monde n'eût pas été si pur dans ce bel âge , si déjà il y eût eu des philosophes \* ) ils leur disoient sans doute :

---

\* Ce trait d'humeur de la part du Mar-

» Mes enfans, tout ce bel univers n'a pas  
 » toujours été, & vous êtes environnés  
 » de toute part des preuves éclatantes de  
 » sa nouveauté \*. Il n'y a pas toujours  
 » eu des hommes ; c'est par notre pere  
 » que le genre humain a commencé, &  
 » presque sous ses yeux le monde a été  
 » créé. « Ils leur racontotent ensuite en  
 termes simples & vrais l'histoire magni-  
 fique de la création ; & ils ne s'atten-  
 doient sûrement pas que parmi leurs des-  
 cendans il viendrait un jour des sages  
 qui démentiroient leurs ayeux, pour faire

---

quis ne doit pas faire penser mal de son  
 respect pour la saine Philosophie. Pourquoi  
 faut-il que les hommes ne mettent que le  
 masque à la place des choses, & qu'ils aient  
 avili par l'abus ce qu'il y a de plus respectable !

\* Les Annales du monde nous les offrent  
 à nous-mêmes ces preuves ; & à nos décou-  
 vertes en tout genre, on pourroit dire, sans  
 trop de témérité, ce me semble, que le  
 monde est encore dans son enfance. Voyez  
 ci-dessus page 310.

honneur de la conformation du monde  
au concours fortuit des atômes.

» Mes enfans , reprenoient- ils , le  
» monde a été plus parfait que vous ne  
» le voyez ; l'ordre tout seul s'y laissoit  
» appercevoir ; & s'il s'y rencontre au-  
» jourd'hui des désordres apparens , si  
» l'homme n'y jouit pas d'une félicité  
» plus pure , ce n'est pas la faute de son  
» auteur. « Ils leur exposoient en même  
temps le premier précepte imposé à  
l'homme pour éprouver son obéissance.  
» Créé libre , l'homme pouvoit obéir ; il  
» le devoit , & ne l'a pas fait. Pour le  
» punir , la nature a changé pour lui ; elle  
» a changé pour nous. Gardons-nous d'ac-  
» cuser d'injustice l'Etre suprême duquel  
» nous tenons l'existence & tous les biens  
» dont nous jouissons. Il ne nous devoit  
» pas des dons plus grands que ceux qu'il  
» nous a faits , & les biens dont nous  
» sommes privés ne doivent pas nous  
» rendre ingrats pour tous ceux qui nous  
» restent. Admirons au contraire son ex-  
» trême bonté ; il saura tirer le bien du

» mal même. Il ne nous a pas dévoilé  
 » tous les secrets , mais il nous en a dit  
 » assez pour nous faire attendre un répa-  
 » rateur , qui lui rendra plus de gloire  
 » que la faute de nos premiers peres ,  
 » que celles de tous les hommes ne peu-  
 » vent lui en ôter ; & qui rendra aux  
 » hommes eux-mêmes , s'ils s'empressent  
 » à le mériter , un bonheur plus grand  
 » que celui qu'ils ont perdu. C'est la  
 » grande promesse ; il la renouvellera  
 » souvent à notre postérité. Puisse-t-elle  
 » se transmettre d'âge en âge toujours  
 » également pure , & toujours plus claire  
 » à mesure qu'elle approchera de son ac-  
 » complissement ! Puissions-nous en pro-  
 » fiter d'avance ! & puissent ceux qui la  
 » verront accomplie , en profiter comme  
 » nous ! «

Imite ce langage , ma fille. Le livre le  
 plus ancien que nous ayons , c'est celui  
 du Législateur des Hébreux , ce sont les  
 divines écritures : je crois en avoir prouvé  
 à ton mari l'authenticité , mieux que je  
 ne pourrois lui prouver celle des titres

qui constatent notre ancienne noblesse ; mieux qu'il ne prouveroit lui-même celle des livres qu'il regarde comme les plus authentiques. La tradition la plus soutenue, la plus constante, & je puis dire la plus étendue, vient à l'appui des faits que ces saints livres renferment. Non-seulement la chaîne de cette tradition est la plus belle que l'œil savant & critique puisse observer ; mais les faits mêmes, quoique transmis dans des temps différens, & par différens Auteurs, ont un enchaînement merveilleux, & qu'on ne peut trop admirer. Par-tout c'est l'histoire de Dieu, de ses attributs, de sa providence, de ses promesses ; c'est en général l'histoire des grandes actions, des grandes vertus, & celle de la plus sainte Religion.

O ma fille ! prends du moins l'abrégé de nos livres sacrés ; racontes-en les principaux traits à ton fils : par ces narrations aussi intéressantes qu'instructives, suis avec lui le fil des principaux événemens : par le charme de tes récits élève son esprit aux plus sublimes vérités : & en travail-



lant à l'éclairer d'une manière solide sur la Religion , tu le rempliras déjà de l'enthousiasme sacré des plus hautes vertus. A mesure que ses connoissances s'étendront , que sa raison se fortifiera , fais-lui sur-tout envisager d'un œil ferme & sûr l'étonnant rapport des deux Testamens & l'unité parfaite du plan de la Religion \*.

Au milieu de ces grands objets , avec lesquels cependant peut se familiariser un âge encore tendre , il est des notions plus délicates , plus difficiles à saisir : ce sont

---

\* » Je connois un homme entre autres , dit M. l'Abbé Fleury , qui est passablement instruit de la Religion , sans avoir jamais appris par ~~com~~ les Catéchismes ordinaires , sans avoir eu pendant l'enfance d'autre maître que son pere. Dès l'âge de trois ans , ce bonhomme le prenoit sur ses genoux le soir après s'être retiré , lui contoit familièrement tantôt le sacrifice d'Abraham , tantôt l'histoire de Joseph ou quelque autre semblable ; il les lui faisoit voir en même temps dans un livre de figures , & c'étoit un divertissement dans

celles des mysteres. Ici, ma fille, que ton œil ne se trouble pas. Abaisse tes regards par respect; élève-les ensuite avec assurance; contemple ce qu'il t'est permis d'appercevoir, & montre à ton fils ce qu'il peut voir lui-même. Qu'il ait du mot de *mystere* une idée claire & précise, comme d'une vérité qui ne se dévoile qu'en partie, & attire notre croyance sur ce qu'elle a de plus caché, par sa liaison avec des choses plus connues, qui nous en garantissent la certitude. Indé-

---

la famille de répéter ces Histoires. A six ou sept ans, quand cet enfant commença à savoir un peu de Latin, son pere lui faisoit lire l'Evangile & les livres les plus faciles de l'Ancien Testament, ayant soin de lui en expliquer les difficultés. Il lui est resté toute sa vie un grand respect & une grande affection pour l'Ecriture sainte & pour tout ce qui regarde la Religion. *« Catéchisme Historique, Discours Préliminaire. »*

Ce *Catéchisme* de M. Fleury est un des plus propres aux instructions dont il est ici question.

pendamment de la Religion , la nature toute seule ne cesse de nous en offrir , & nous force de croire ce qu'ils ont d'obscur , par ce qu'elle nous y montre de certain.

A l'égard du mystere lui-même , rends-lui sensible ce qui peut en quelque sorte le devenir. Sa nature , comme nous venons de le dire , est de ne pas être compris tout entier , mais de se faire voir cependant sous un jour qui le spécifie & le distingue suffisamment. En lui parlant du Réparateur , du Messie , tu te verras conduite au mystere de l'adorable Trinité. Un seul Dieu en trois personnes , une nature divine plus féconde encore au-dedans qu'au-dehors ; quelle étonnante vérité ! mais fais remarquer d'abord à ton fils que ce mystere ne renferme rien qui se contredise. Un jour viendra où je lui montrerai , comme je l'ai montré à Valmont \* , que jusqu'ici les hommes les plus éclairés ne l'ont pas jugé contradic-

---

\* Voyez ci-dessus , Lettre XXXI.

toire, qu'ils l'ont cru, qu'ils l'ont adoré, & qu'ils n'ont pu, même en l'y cherchant, y trouver de contradiction.

Il y a ici dans les mots quelque obscurité, j'en conviens; mais elle est de la nature de la chose; elle ne fait point exception à la règle de n'admettre dans l'ordre naturel que des idées claires, puisqu'elle est sur un objet qui est au-dessus de la raison sans lui être opposé : & où la notion précise de l'un des termes nous manque, fondés comme nous le sommes sur l'autorité de Dieu même, la croyance de l'objet, suffisamment distinct sous de certains rapports, plus confus sous d'autres, ne nous manquera pas.

— Ecoute ensuite comme parle sur ce mystère notre célèbre Bossuet; ainsi pourras-tu avec le temps te faire entendre de ton fils \*.

» Dieu, en se contemplant lui-même,

---

\* Voyez le Discours sur l'Histoire Universelle par M. Bossuet, seconde partie. Cet excellent Ouvrage sera toujours un des plus

» engendre éternellement son verbe , qui  
 » est l'expression parfaite de sa vérité , son  
 » image , son fils unique , le plus pur  
 » éclat de sa lumière & l'empreinte de sa  
 » substance \*. Dieu & son verbe , en se  
 » contemplant mutuellement , s'unissent  
 » par l'amour , & produisent l'esprit saint  
 » l'éternelle union de l'un & de l'autre «.

Mais parce que l'homme est formé à l'image de Dieu même , c'est aussi dans l'homme , & en considérant les richesses qu'il porte au fond de sa nature , que tu trouveras , à la portée de ton élève , une espèce d'image de cet adorable mystère. Je contemple la vérité , je me contemple moi-même , & je sens naître en moi la pensée , ce germe de mon esprit , cette parole intérieure , ce verbe qui est le fils de mon intelligence , la plus pure lumière de mon âme & l'image de sa substance.

---

beaux monumens de la Religion , comme il est , de l'aveu de M. de Voltaire , un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence.

\* Hebr. 1 , 3.

La fécondité de mon esprit ne se termine pas à ce verbe que je fais naître en moi. J'aime & cette parole intérieure, & l'esprit où elle naît ; & en les aimant, je sens en moi quelque chose qui ne m'est pas moins précieux que mon esprit & ma pensée, je veux dire, cet amour qui est le fruit de l'un & de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, & ne fait avec eux qu'une même vie. Ces trois choses, & l'intelligence qui m'est propre, & la pensée que j'en ai, & l'amour que cette contemplation fait naître, se supposent mutuellement, se répondent l'une à l'autre, ont entre elles une nature commune, & ne forment à elles trois qu'une même substance. Ainsi, autant qu'il peut y avoir de rapport entre Dieu & l'homme, ainsi & d'une manière bien plus excellente & plus relevée, subsiste la Trinité que nous adorons.

Mais nous-mêmes, qui sommes l'image de la Trinité, nous-mêmes à un autre égard nous sommes encore l'image de l'incarnation, de cet autre mystère que tu

dois exposer à ton fils, ce mystere également profond, mais qu'on ne doit pas nier, parce qu'on ne peut le comprendre? Eh, quoi donc nos esprits-forts feront tant les difficiles, lorsqu'il sera question d'en croire sur nos dogmes une autorité qu'ils devroient apprendre à connoître, pour la mieux respecter, & ils le feront si peu, lorsqu'il s'agira de nous proposer comme des vérités leurs inventions & leurs systèmes? Quoi, matérialistes peu sages & incompréhensibles à eux-mêmes, ils feront quelque-fois de leur Dieu l'ame de la nature, & ils voudront que la nature en soit le corps; ils feront de tous les êtres une seule substance; ils mêleront tout; ils confondront tout; ils changeront les notions les plus communes; ils brouilleront toutes les idées; & il leur sera impossible de croire, sous prétexte qu'ils ne le conçoivent pas, que par un amour infini la Nature divine a daigné s'unir à la nature humaine, sans altérer, sans confondre ces deux natures, sans ôter à la première aucun de ses attri-

but, & sans l'assujettir à aucune des imperfections de la seconde. Pour nous, ma fille, moins entêtés des chimères d'une orgueilleuse philosophie, & plus dociles à la voix du Seigneur, rentrons encore en nous-mêmes, & admirons-y cette union inconcevable, & cependant si sensible pour nous, de deux natures opposées, l'esprit & la matière, l'ame & le corps. Quel étonnant prodige les rassemble dans un même être & en fait une même personne ! Quel lien inconcevable les unit ? Le Spinoziste tranchera le nœud qu'il ne peut délier : mais que le vrai sage, qui ne sauroit confondre deux substances si différentes en nature & en propriétés, leve à nos yeux le mystère, & nous lui rendrons sensible celui de l'incarnation. Admirons, s'il faut nous élever plus haut encore, cette idée si positive de l'infini reçue dans un esprit fini & limité ; & ici, ma fille, la comparaison est d'autant plus juste, que cette idée admirable ne contracte rien des imperfections & des défauts de l'esprit qui la reçoit, & le surpasse infiniment.



Ce que je te dis sur les mysteres , relativement à l'instruction de tes enfans , c'est à toi à leur en ménager le développement selon la portée de leur entendement & ses progrès , faisant toujours en sorte que les idées claires accompagnent & soutiennent ce qui , par la nature du mystere , doit rester nécessairement obscur. Mais sur-tout applique-toi à leur faire tirer des conséquences pratiques de ces grandes notions , qui n'ont pas été données aux hommes pour n'être à leur égard que des dogmes purement spéculatifs : car c'est-là le grand défaut des enseignemens sur les vérités de la Foi , & celui qui fait de la plupart des Chrétiens , des hommes qui ont une science à part pour la Religion , & une autre pour les mœurs. Fais donc concevoir à ton fils envers l'Etre suprême tout le respect que la profondeur des mysteres cachés dans la Nature divine doit lui inspirer ; tout l'amour que doit exciter en lui la charité immense d'un Dieu , auteur de la grace & de la nature.

304 LES ÉGARÉMENTS

source de tout don, & qui s'est donné lui-même; toute l'obéissance & la fidélité que doivent y faire naître les attributs de la Divinité, son pouvoir, sa bonté, sa sagesse; tous les fruits qu'il doit retirer des grands exemples de l'Homme-Dieu; toute la charité pour les hommes que doit porter au fond de son cœur le souvenir d'un Dieu, qui en leur faveur s'est fait homme lui-même, & qui n'a point connu d'exceptions ni de bornes dans son amour.

Rends tes instructions aimables; écarte loin d'elles l'ennui qui les feroit paroître insipides, & le dégoût qui les rendroit infructueuses. Excite dans ton élève le desir de les entendre, en piquant sa curiosité par une sage réserve, en les lui faisant considérer moins comme une leçon que comme une récompense, & en ne lui laissant pas même appercevoir, s'il se peut, l'intention que tu auras de l'instruire. Diffère-les plutôt que de le donner à contre-temps, c'est-à-dire, comme  
da

de vains sons, qui n'étant pas compris ne se répètent qu'avec peine, & qu'on n'a fait entrer dans l'esprit que par la contrainte. Imprime-les par tes caresses; elles ne sont dangereuses que quand elles ressemblent dans une mere à un acte de foiblesse & de dépendance; mais non pas quand elles ne ressemblent qu'à la tendresse & à l'amour. Souviens-toi de celles que la Reine Blanche prodiguoit à son fils, lorsqu'en le prenant sur ses genoux elle lui disoit : *Mon fils, Dieu m'est témoin combien vous m'êtes cher; mais j'aimerois mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel.* C'est ainsi qu'elle lui a fait aimer ses leçons; c'est ainsi qu'elle même s'est rendue aimable à ses yeux & respectable pour toujours; c'est ainsi encore, qu'en en faisant un grand Saint, elle en a fait un grand Roi. Emploie donc à son exemple cet innocent artifice d'une mere tendre, qui frotte de miel les bords du vase qu'elle présente à son fils, & par cette

306 LES ÉGAREMENS, &c.  
amorce lui fait boire la liqueur salutaire  
qu'il renferme \*.

---

\* C'est la pensée ingénieuse du Tasse dans  
ses vers de la Jérusalem délivrée.

Così a Pegro fanciul porgiamo aspersi  
Di soave licor gli orgli del vaso ;  
Suechi amari ingannato in tanto el beve ;  
E da l'inganno suo vita riceve. *Genze I.*

*Fin du Tome second.*







